KV-423-860

UNIVERSITY COLLEGE LIBRARY
NOTTINGHAM

Class Mark PQ 1103 A2F24

Book Number 37749

WITHDRAWN
FROM THE LIBRARY
UNIVERSITY OF NOTTINGHAM

The University College Library,
Nottingham.

UNIVERSITY OF NOTTINGHAM
60 0430932 1
WITHDRAWN
FROM THE LIBRARY

This book is due for return on or before the last date shown below

20 MAR 1946
11 JUN 76

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JACQUES AMYOT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES GRECS ET ROMAINS

DEMOSTHENES ET CICERON

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JEAN NORMAND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

6 fr.

3528
1 fois exp

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES GRECS ET ROMAINS

DEMOSTHENES ET CICERON

Il a été tiré de cet ouvrage quatre-vingts exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JACQUES AMYOT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES GRECS ET ROMAINS

DEMOSTHENES ET CICERON

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JEAN NORMAND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

AVERTISSEMENT

Au début de l'*Avertissement* qui ouvre son édition de deux *Vies* de Plutarque traduites par Amyot — ce fut la première publication de la Société des textes français modernes[1], — M. Louis Clément indiquait en termes concis et substantiels les raisons qui rendraient souhaitable une édition critique complète de la traduction fameuse. Sans doute, ce n'est plus à l'interprétation d'Amyot que l'on a recours aujourd'hui pour une sûre intelligence du sens de Plutarque. Mais du moins, en dépit des critiques dédaigneuses qu'au XVII^e^ siècle un Meziriac dirigeait contre l'œuvre du vieil humaniste[2], le constant désir d'exactitude et de fidélité dont il a fait preuve ne doit pas être oublié. Pour nous, il est par là comme le type du traducteur consciencieux d'une époque moins avancée en philologie que l'âge suivant, mais aussi plus soucieuse en traduisant de retrouver et de reproduire avec sincérité la pensée et l'expression même ou le ton des auteurs anciens. Parmi les mérites d'Amyot, c'est un de ceux que mettait en lumière, dans une étude d'ensemble riche de faits nouveaux et significatifs[3], un jeune savant de grande espérance, qui depuis a donné sa vie en combattant, René Sturel. Confirmant ici comme ailleurs les observations de M. Clément, le livre de René Sturel permet de suivre de près le patient et infatigable travail auquel Amyot s'est livré d'abord pour l'établissement, puis pour l'amendement du texte grec qu'il voulait rendre : avant de faire paraître sa traduction, il confère, comme il le dit dans

1. *Les Vies des hommes illustres grecs et romains, Pericles et Fabius Maximus*, édition critique publiée par Louis Clément (Paris, Société des textes français modernes, 1906).

2. V. l'*Essai sur Amyot et les traducteurs français du XVI^e^ siècle*, par de Blignières (Paris, Durand, 1851).

3. René Sturel, *Jacques Amyot traducteur des Vies parallèles de Plutarque* (Paris, Champion, 1909).

son avis *Aux Lecteurs*, et M. Clément le rappelle, « les vieux livres escrits à la main avec ceux qui sont imprimez », « es principales librairies de Venize et de Rome » (la Marcienne, la Vaticane), il restitue « par conjecture » plusieurs passages difficiles « avec le jugement et l'aide de quelques-uns des plus sçavans hommes de cest aage en lettres humaines » (c'étaient Pierre Danès, Adrien Turnèbe, Fédéric Morel l'ancien), et consigne les variantes sur un exemplaire grec de l'édition aldine de 1519, in-fo (actuellement conservé à la bibliothèque de l'Arsenal) ; — puis, pour les éditions nouvelles de son ouvrage, il s'attache encore à corriger le texte de Plutarque, tant par sa critique personnelle et l'étude de nouveaux manuscrits (à la Bibliothèque royale de Fontainebleau) qu'en mettant à profit les remarques de philologues contemporains (tels que Xylander surtout et Cruserius, Henri Estienne, Lambin, Turnèbe encore). L'exemplaire de l'Arsenal garde aussi la trace de ce travail.

Dans sa méthode de traduction, il apporte le même respect de son auteur : « je confesse », déclare-t-il en son épître *Au Roy* Henri II, avoir « plus estudié à rendre fidèlement ce que l'autheur a voulu dire, que non pas à orner ou polir le langage, ainsi que luy mesme a mieulx aimé escrire doctement et gravement en sa langue, que non pas doucement ni facilement ». Le soin qu'il a pris — dans quelles limites, on en jugera — à vouloir suivre l'allure de l'original lui inspire une inquiétude qu'avoue son *Aux Lecteurs* : c'est que « lon ne trouve le langage de cette translalation si coulant » que celui de ses « translations » précédentes (Héliodore, Longus, Diodore de Sicile) ; il s'en excuse ainsi : « l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son autheur, mais aussi à representer aucunement et à adombrer la forme du style et maniere de parler d'iceluy ». Du reste, s'il est conduit par le désir d'exactitude, il obéit d'autre part au souci de la clarté et de la logique française, se proposant de faire œuvre, comme on dit, de « vulgarisateur ».

Et de fait, si la traduction d'Amyot n'est plus véritablement utile à qui veut lire Plutarque, elle n'en garde pas moins une

importance historique des plus considérables, puisqu'elle a révélé l'œuvre du biographe moraliste, et par son entremise les mœurs et les exemples de toute l'antiquité grecque et romaine, à la société française du XVIe siècle. Le « translateur » lui-même appréciait la valeur d'une telle révélation dans l'épître *Au Roy* et dans l'avis *Aux Lecteurs* qui sont la préface de ses *Vies* et que M. Clément a reproduits en tête de son édition. Puisqu'on ne retrouvera pas aujourd'hui ces deux morceaux si importants, peut-être estimera-t-on commode de pouvoir en lire ici quelques extraits encore : Plutarque, dit son interprète, « c'est en somme un recueil abbregé de tout ce qui a esté de plus memorable et de plus digne faict ou dict par les plus grands roys, plus excellens capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses et plus puissantes nations qui jamais furent au monde [1] » ; Amyot espère que grâce à son effort ses compatriotes auront « sans se travailler pour apprendre les nobles ancienes langues », « en leur maternelle, et chez eulx, par maniere de dire, ce qu'il y a de plus beau et de meilleur en la Latine et en la Grecque [2] ». Et il ajoute : « Si nous sommes quelquefois si ravis d'aise et de joye que nous ne sentons point le cours des heures, en oyant deviser un sage, disert et eloquent vieillard, en la bouche duquel sourt un flux de langage plus doulx que miel, quand il va recitant les adventures qu'il a eües en ses verds et jeunes ans, les travaux qu'il a endurez, et les perilz qu'il a passez : combien plus devons nous sentir de ravissement, d'aise et d'esbahissement de voir en une belle, riche et veritable peinture d'eloquence, les cas humains representez au vif, et les variables accidens que la vieillesse du monde a produits des et depuis l'origine du monde », « et tout ce qui oncques a esté de plus esmerveillable par l'univers ? le tout représenté si vifvement qu'en le lisant nous nous sentons affectionnez, comme si les choses n'avoyent pas esté faictes par le passé, ains se faisoyent presentement, et nous en trouvons passionnez de joye, de pitié,

1. *Au Roy*, p. IV de l'édition Clément.
2. *Au Roy*, p. V de l'édition Clément.

de peur et d'espérance, ne plus ne moins presque, que si nous estions sur le faict [1]... »

On sait en effet de quelle popularité rapide et durable allait jouir cet ample recueil de faits et d'idées que sont les *Vies parallèles*, et comme il était bien adapté aux besoins des lecteurs. On connaît, sur ce point, le témoignage de Montaigne. On a mesuré l'influence qu'exerça « le Plutarque d'Amyot » en propageant la connaissance de l'antiquité, et la part qui lui revient dans la formation de notre littérature classique.

Écrivain, pour sa part, au talent très personnel, Amyot, faut-il le rappeler ? nous apparaît comme un des plus agréables parmi les prosateurs de son temps. Surtout, pour l'histoire de la langue, le français qu'il écrit offre un objet d'étude particulièrement intéressant. Préoccupé sans doute de refléter la diversité quasi encyclopédique de son original, mais en même temps, et plus encore, de naturaliser pour le public mondain une œuvre du genre « qui plaist et profite, qui délecte et instruit ensemble [2] », il s'est gardé plus que d'autres érudits ou traducteurs de la Renaissance d'employer des mots et des tours « savants » ; il a voulu une expression aussi française et aussi moderne que possible. La pureté vraiment nationale de son langage, si goûtée de Montaigne, et signalée par un autre contemporain, Antoine du Verdier [3], lui a valu au siècle suivant les éloges de Vaugelas, de Fénelon, de La Bruyère, de Racine. Le parler qu'il nous a gardé est celui de la meilleure compagnie de son époque ; c'est en même temps dans le fonds populaire qu'on en reconnaît les origines profondes.

Du vaste ensemble d'une traduction que tant de titres recommandent à la lecture et à l'étude, M. Clément détachait dans son édition critique les *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*. Nous en extrayons à notre tour, pour continuer son entreprise, les *Vies de Démosthène et de Cicéron*, et notre édition s'efforce de se conformer en tous points au modèle de la sienne.

Cherchant, selon les règles adoptées par la Société des textes

1. *Aux Lecteurs*, p. XVII de l'édition Clément.
2. *Aux Lecteurs*, p. VI de l'édition Clément.
3. *Bibliothèque de Du Verdier*, édit. Rigoley de Juvigny, t. II, p. 288.

français modernes, « le texte qui représente la forme définitive de la pensée de l'auteur », M. Clément, parmi les nombreuses réimpressions des *Vies* qui se sont succédé en France et à l'étranger entre 1559, date de l'édition originale, et 1593, année de la mort d'Amyot, ne retenait que les trois éditions données à Paris par Michel de Vascosan, le seul éditeur autorisé par Amyot. Il tenait compte encore, non sans faire des réserves sur sa valeur, d'une réédition, posthume, où Fédéric Morel le jeune affirme s'être aidé de corrections manuscrites qu'il tenait d'Amyot en personne. Des autres éditions, ainsi que des divers compléments ajoutés au Plutarque du vivant même d'Amyot, on trouve chez M. Clément une bibliographie assez étendue, que nous nous abstenons de reproduire. Nous envisagerons seulement ici les quatre éditions que nous avons utilisées, à son exemple, pour l'établissement du texte. Et comme lui nous les désignerons, ici, et plus loin pour l'indication des variantes, par les lettres A, B, C, D, en suivant l'ordre chronologique.

L'imprimeur Michel de Vascosan, gendre de Josse Bade, beau-frère de Robert Estienne, beau-père de Fédéric Morel l'ancien, était, aussi bien par ses alliances que par son savoir, en assez haute réputation pour obtenir la confiance d'Amyot. Nous le rappellerons, après M. Clément [1] : c'est grâce à l'intervention du docte prélat qu'il fut nommé imprimeur du roi (Henri II) en 1560, l'année même où il reçut son privilège pour l'édition des *Vies* ; en sa faveur encore, pour répondre à une contrefaçon de son livre faite à Anvers, Amyot obtint de Charles IX en 1565 des lettres patentes, défendant à tous libraires et imprimeurs « d'imprimer ne vendre ledit livre, s'il n'est de l'impression de Vascosan » ; et en 1572, le chargeant d'imprimer sa traduction des *Œuvres morales* de Plutarque, il fit renouveler cette défense.

Les trois éditions sorties de l'officine de cet imprimeur nous donnent nos textes A, B et C. Ce sont celle de 1559 : 2 vol.

1. Avertissement aux *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*, p. III et suiv.

in-f° [1], celle de 1565 : 1 vol. in-f° [2], et celle de 1567 : 6 vol. pet. in-8° [3].

D'après l'assertion que l'éditeur autorisé fait figurer sur le titre de l'édition B comme de l'édition C, la version a été chaque fois revue et corrigée par le traducteur « en infinis passages ». Dussions-nous même constater qu'il y a là de l'exagération, un pareil témoignage impose comme texte principal le texte B ou le texte C. Une mention analogue inscrite sur le titre de toutes les contrefaçons ne saurait au contraire les faire entrer en ligne de compte, puisque, d'une part, elles n'ont pas été avouées par Amyot, et que, d'ailleurs, elles se bornent à reproduire soit l'édition de 1565, soit celle de 1567.

Entre ces textes B et C, de 1565 et de 1567, notre collation, réduite aux *Vies* que l'on va lire, nous a permis de reconnaître, après M. Clément et après René Sturel, une identité à peu près entière. Beaucoup plus que le reste, c'est la physionomie des mots qui varie ; mais aucune raison plausible ne permet d'attribuer à Amyot le second système orthographique, assez différent

1. « *Les Vies des Hommes Illustres, Grecs et Romains*, Comparées l'une avec l'autre par Plutarque de Chaeronee, Translatees de Grec en François. A Paris, De l'imprimerie de Michel de Vascosan. M. D. LVIIII. Avec Privilege du Roy. » Le nom du traducteur n'est pas sur la page du titre ; mais il se lit au second feuillet, en tête de l'épitre dédicatoire : « Au tres puissant et tres chrestien roy de France Henry deuxieme de ce nom, Jacques Amyot, Abbé de Bellozane... » ; l'épitre est datée : « En vostre Royale maison de Fonteine-belleau, au mois de Febvrier, M.D.LVIIII. »[Bibl. Nationale, vélins, 701-2 ; et Bibl. de la Sorbonne.]

2. « *Les Vies des Hommes Illustres, Grecs et Romains*, Comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chaeronee, Translatees premierement de Grec en François par maistre Jacques Amyot, lors Abbé de Bellozane, et depuis en ceste seconde edition reveües et corrigees en infinis passages par le mesme translateur, maintenant Abbé de saincte Corneille de Compiegne, Conseiller du Roy, et grand Ausmonier de France, à l'aide de plusieurs exemplaires vieux, escripts à la main, et aussi du jugement de quelques personnages excellents en sçavoir. A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan, M.D.LXV. Avec Privilege du Roy. » [Bibl. Nat. J. 729].

3. Même titre que celui de l'édition précédente ; on a seulement remplacé *seconde* par *troisieme* (*edition*) et corrigé *saincte* en *sainct* (*Corneille.*) « A Paris, par Vascosan Imprimeur du Roy. M.D.LXVII. Avec Privilege. » [Bibl. Nat., plusieurs exemplaires, et Bibl. de l'Arsenal]. — (Ces descriptions bibliographiques sont celles de M. Clément).

du premier, qu'il est plus naturel d'expliquer par les habitudes de l'imprimeur de 1567. Toutefois, la possibilité subsiste qu'Amyot ait « pris la peine, dit M. Clément, de relire lui-même ces feuilles ; la ponctuation est plus soignée que dans les deux premières éditions. Ce qui recommandait aussi l'édition de 1567, c'était le format petit in-8°, autrement maniable que le massif in-f° où le bonhomme Chrysale mettra ses rabats ; et c'était la netteté des caractères, l'élégance des vignettes, cette beauté de l'exécution matérielle, faite pour séduire les bibliophiles : aussi ont-ils spécialement nommé cette édition : *le Plutarque de Vascosan*[1]... » Voilà des raisons suffisantes pour choisir le texte de 1567 (C).

A comparer maintenant cet état B ou C, ou plutôt B C, de la version d'Amyot, à celui de la première édition (A), y voit-on des modifications assez nombreuses et assez importantes pour justifier l'annonce, réitérée par l'éditeur, d'une correction et d'une revision « en infinis passages ? » La comparaison, pour deux *Vies*, faite par M. Clément, ne lui a donné l'occasion de relever que des modifications portant sur des points de détail ; non négligeables, puisque elles montraient le traducteur se préoccupant de rendre sa traduction plus exacte. Mais en somme, pour la partie examinée, l'examen permettait de conclure à l'immobilité à peu près entière du texte d'Amyot, à partir de 1559. A l'appui de cette conclusion, le livre de René Sturel a établi que déjà ce premier texte est le résultat d'une longue élaboration.

M. Clément, néanmoins, n'écartait nullement l'hypothèse qu'une collation plus étendue des deux états A et B C pouvait fournir des variantes plus notables. Et notre examen nous en a fait rencontrer, pour les *Vies de Démosthène et de Cicéron*, un certain nombre qui nous paraissent dignes d'arrêter l'attention.

Dès 1559, l'édition A comporte, à l'avant-dernière page du tome second, un *erratum* dont René Sturel a souligné l'intérêt. Cette liste, intitulée : *Fautes et corrections*, marque déjà un retour d'Amyot sur son ouvrage après les dernières épreuves, non seu-

1. Avertissement aux *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*, p. VI.

lement pour une ultime mise au point typographique, mais pour des corrections de texte ou d'interprétation et des retouches de langue ou de style. Ces corrections ou retouches ont toutes été utilisées, sinon textuellement reproduites, dans les éditions B et C ; nous indiquerons celles qui se rapportent aux deux *Vies* ci-après en les désignant par les lettres : Ae.

Nos variantes Ae, ainsi que celles qu'ils nous a été donné de relever en B et C, présentent une assez sensible diversité. Sans sortir de notre rôle, nous croyons devoir en étudier pourtant quelques-unes à titre d'exemples, et essayer d'établir entre elles une sorte de classement. Le plus souvent, selon nous, on y voit l'effort du traducteur soit afin de serrer de plus près le sens du grec, soit afin de le rendre par un équivalent français plus aisément accessible.

L'effort d'Amyot vers l'exactitude apparaît nettement dans un passage assez long, remanié à deux reprises. C'est, dans la *Vie de Démosthène*, au début du chapitre XV. D'après la version A, Apollodorus prouva que le Capitaine Timotheus « luy estoit redevable ». Et ce n'était pas là un contre-sens littéral, mais bien une erreur historique: La version B C corrige et développe : « estoit redevable au public, et consequemment infame [1] ». Trois lignes plus bas, Ae corrige A, à la suite d'une revision du texte grec [2], en conjecturant que c'est Stephanus, et non Apollodorus, que Phormion combattit « avec l'oraison que Demosthenes luy avoit baillee », et ne dit plus que cette oraison « estoit mal faitte », effaçant ainsi un contre-sens de A [3]. La version B C revient à la leçon de A en ce qui concerne le nom de l'adversaire de Phormion, et maintient la correction du contre-sens voisin. Dans la phrase suivante, Ae et B C cherchent une expression plus précise, puis plus simple, pour faire entendre qu'il s'agit de discours d'ac-

1. V. ci-après, page 21, lignes 21-22. — Texte grec : εἶλε τὸν ἄνδρα τοῦ ὀφλήματος.

2. Dans l'*erratum*, la variante est précédée de cette indication : « tout ce lieu est corrompu en l'original grec mesme, et le faut ainsi restituer ; ... car Phormion... ». Cf. page 21, note critique aux lignes 24 et suiv., et page 126, lignes 14-16.

3. Ἀτεγνῶς n'a pas le sens de : *sans art*, que lui prêtait d'abord Amyot, et signifie ici : *tout simplement*.

cusation destinés à des procès politiques [1]. Mais ici, c'est le désir de la clarté et du naturel plutôt que de l'exactitude qui se révèle chez le traducteur. Souvent, de même, sa double préoccupation se manifeste dans le remaniement d'un même passage.

Ainsi, dans la *Vie de Démosthène*, au chapitre XXII [2], en conséquence, semble-t-il, d'une heureuse correction du grec, la version A : « Quand le public est aussi mal traitté », est remplacée par la version B C : « Quand le public se porte bien [3] », qui amène à la ligne suivante : « les privees affections et passions », traduction plus juste que : « les privees adversitez [4] », de la version A. Mais un peu plus haut, dans le même chapitre [5], « les couleurs trop brillantes et trop vifves », de B C, est plus naturel, d'un français plus usuel, que : « les couleurs trop haultes, trop brillantes », de A. Et un peu plus haut encore [6], les infinitifs présents de A : « honorer, faire citoyen, estre surpris de joye », calqués sur les présents de narration ou descriptifs de l'original, sont remplacés en B C par des infinitifs passés, plus facilement intelligibles pour la logique française.

Ainsi, dans la *Vie de Cicéron*, au chapitre XX, où B C corrige un faux-sens de A en remplaçant : « il fut bien près de le faire prendre » par : « ayant approché bien pres d'être atteint et convaincu », la traduction devient en même temps plus claire : on saisit mieux le moment où César cesse d'être le sujet grammatical pour céder ce rôle à Cicéron [7].

On verra d'autres exemples de corrections pour l'exactitude, et plus souvent peut-être pour la clarté et le naturel du français [8].

1. En grec : τῶν δημοσίων.
2. Page 32, ligne 12.
3. Εὐτυχούσης substitué à ἀτυχούσης.
4. *Adversitez* traduisait mal le grec παθῶν.
5. Page 32, lignes 8-9. Texte grec : λαμπρῶν καὶ ἀντιτύπων.
6. Page 31, lignes 11-12. Τιμᾶν, ποιεῖσθαι πολίτην, μὴ φερεῖν τὴν χαρὰν μετρίως.
7. V. *Vie de Cicéron*, chap. XX, p. 76, lignes 24-27, et la note critique. Dans le grec, ἐγγὺς ἐλθὼν ἁλῶναι a pour sujet Καῖσαρ. Plus loin, παριδεῖν ἑκόντα, se rapporte à Κικέρωνα, qui n'est pas exprimé, le grec ayant des précisions différentes de celles du français.
8. V. ci-après, page 52, lignes 17-18, 25-26, et les notes critiques.

Quant au style proprement dit, les retouches semblent avoir généralement pour but, comme M. Clément l'a constaté ailleurs, de remplacer ou de supprimer un mot pour éviter une répétition. Au chapitre XLIV de la *Vie de Cicéron* [1], on peut remarquer que ce « bonhomme Amyot » à qui l'on a parfois voulu faire un charme de ses négligences, choqué lui-même par la répétition trop fréquente des mots *estant* et *estoit*, essaie, avec assez peu de succès, d'y porter remède.

Que valent, pour finir, les variantes de l'édition posthume que nous désignons par la lettre D [2] ?

Fédéric Morel le jeune, qui la fit paraître en 1619, de bonne heure en grand renom d'érudition, était, comme son père Fédéric l'ancien, qui avait collaboré à l'édition des *Morales* de 1572, comme son grand-père Vascosan, un protégé d'Amyot. C'est par lui qu'il obtint, en 1581, malgré son jeune âge, la survivance du titre paternel d'imprimeur du roi, et en 1585 les fonctions de « lecteur royal en eloquence grecque et latine ». Dans son avertissement, il rappelle la bienveillance dont l'honorait « ce sçavant et excellent prelat » ; il mentionne qu'il a reçu de lui des « corrections, conferences et varietez de leçons sur le texte » grec, en vue d'une « impression nouvelle de Plutarque grec et latin » qui n'a pas été faite ; surtout, il affirme qu'il donne la version française corrigée suivant l'exemplaire même d'Amyot.

Aussi de Blignières a-t-il accepté le texte de 1619 « comme l'œuvre définitive du traducteur ». Mais, objectait M. Clément, « savons-nous si ces corrections représentent une revision totale ? Sommes-nous sûrs que l'éditeur les ait littéralement transcrites ? » L'examen minutieux, fait par René Sturel, de « l'exemplaire de Melun [3] », est venu démontrer qu'en effet une partie seulement

1. Page 113, lignes 28-30.

2. « *Les Vies des Hommes Illustres...*, *etc.*, translatees de Grec en François par messire Jacques Amyot, lors Abbé de Bellozane, depuis evesque d'Auxerre, Conseiller du Roy et grand Aumosnier de France, Reveües, corrigees et augmentees en ceste derniere edition... A Paris, chez Claude Morel, rue Saint Jacques à la Fontaine. M.D.CXIX. Avec privilege de Sa Majesté. » [Bibl. Nat. et Bibl. de la Sorbonne]. (Description bibliographique de M. Clément.)

3. Cet exemplaire a été découvert par M. Urbain Mengin, actuellement maître de conférences à l'Institut français de Florence, qui a donné à

des variantes de D proviennent à coup sûr d'une revision faite par l'auteur.

Cet exemplaire, de l'édition Vascosan de 1565, porte des corrections de la main d'Amyot : presque toutes reproduites intégralement dans l'édition de 1619, elles ont été pour la plupart étudiées par René Sturel. Nous désignons celles qui se rapportent aux *Vies* ci-après d'un dernier signe conventionnel, la lettre M.

Outre l'exemplaire de Melun, Fédéric le jeune a utilisé pour établir son texte, selon René Sturel, la deuxième leçon de son aïeul et de son père, et une des contrefaçons de Simon Goulart, qui lui fournit des sommaires, des résumés et sentences, des index et « les effigies des hommes illustres, retirees des medailles antiques ». Le doute, quant à l'authenticité des variantes qui ne figurent que dans son édition, pouvant en somme s'interpréter en leur faveur, nous les reproduisons, à l'exemple de M. Clément.

Pour garder l'uniformité dans la publication de ces *Vies*, nous avons reproduit fidèlement l'orthographe et la ponctuation de 1567, en nous bornant comme notre prédécesseur à distinguer le *j* de l'*i* et le *v* de l'*u*. Dans les variantes, afin de ne pas trop surcharger l'appareil critique, nous n'avons signalé les différences d'orthographe que la première fois qu'elles se présentaient, ou quand elles nous semblaient offrir un intérêt particulier.

Enfin, nous avons également, pour la commodité du lecteur, introduit dans ces pages sans alinéas la division par chapitres des éditions modernes de l'auteur grec.

son sujet une intéressante communication dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de Seine-et-Marne*, Melun, 1922. M. Mengin voulait bien nous autoriser à collationner le précieux in-folio. La bonne grâce de M^me^ Sturel nous a permis d'utiliser les notes manuscrites où son mari, le jeune érudit si regretté, avait scrupuleusement relevé toutes les variantes de Melun. Nous prions M^me^ Sturel et M. Mengin d'agréer nos sincères remerciements.

DEMOSTHENES

I. Celuy qui a composé le petit traitté que lon treuve escrit à la louange d'Alcibiades, touchant la victoire qu'il gaigna de la course des chevaux en la feste des jeux Olympiques, soit que ce ait esté le poëte Euripides, ainsi que la plus commune opinion le tient, ou quelque autre (amy Sossius) dit que pour faire l'homme heureux, il fault premierement qu'il soit né en quelque noble et fameuse cité. Mais quant à moy, il me semble que pour avoir la vraye felicité, de laquelle la plus grande partie gist es meurs, qualitez et conditions de l'ame, il ne peult chaloir que l'homme soit né en ville obscure et de peu de renommee, non plus que s'il estoit né d'une mere laide ou petite : car ce seroit une mocquerie, de penser que la villette de Iulide, laquelle n'est qu'une petite partie de l'isle de Ceo, qui elle mesme toute entiere n'est gueres grande, et que l'isle d'Ægine laquelle est de si peu d'estendue, que quelque Athenien meit un jour en avant, que lon la devoit oster, pource qu'elle estoit comme une paille en l'œil du port de Piræe, puissent porter de bons poëtes et d'excellents joueurs de comedies, et qu'elles

1 D : qu'on trouve — 7, 11, 12 A : nay — 10 D : peut — 14 D : vilette — 20 A B : comœdies

ne puissent porter ne produire un homme de bien, juste, constant, sage et magnanime : car il est bien raisonnable de croire que les arts et sciences, lesquelles ont esté inventees pour faire aucunes choses necessaires à l'usage des hommes, ou bien pour en acquerir bruit et honneur, se vont abastardissans et aneantissans es petites et pauvres villes : mais aussi fault il estimer, que la vertu, ne plus ne moins qu'une forte et vigoureuse plante, peut prendre pied et racine en tout lieu, ou elle rencontre une bonne nature, gentille et patiente de labeur. Au moyen dequoy, si nous venons à commettre quelque erreur, ou que nous vivions autrement qu'il n'appartient, nous n'en accuserons point la petitesse de nostre païs, ains en attribuerons justement la coulpe à nous mesmes.

II. Il est bien vray que celuy qui a entrepris de composer quelque œuvre, ou d'escrire quelque histoire, en laquelle doyvent entrer plusieurs diverses choses non familieres en son païs, et que lon ne treuve pas tousjours par tout à la main, ains estrangeres pour la pluspart, dispersees ça et là, et qu'il fault recueillir de la lecture de plusieurs divers lieux et de plusieurs autheurs, à la verité il fault que premierement et devant toutes choses il soit demourant en une grosse et noble cité, pleine de peuple et de grand nombre d'hommes, aimant les choses belles et honestes, à fin qu'il y ait abondance de toutes sortes de livres, et qu'en cherchant ça et là, et entendant dire de vive voix beaucoup de choses, que les autres historiens auront à l'adventure omis à escrire, et qui seront de tant plus croyables, qu'elles seront encore demourees en la memoire des hommes vivans, il puisse rendre son

6 A B : abastardissant et aneantissant es D : abastardissant ès — 11 A B : moien — 17 A B D : doivent 18 D : qu'on ne trouve — 20 A : recueuillir — 25 A B D : qu'il ait — 28 D : obmis

œuvre de tout poinct accomplie, et non defectueuse de plusieurs choses y necessaires. Mais moy qui suis habitant en une petite ville, et qui m'y tiens vouluntiers, de peur qu'elle ne soit encore plus petite, pendant que j'estoye en Italie, et dedans Rome, n'ay pas eu le loisir d'estudier et de m'exerciter en la langue Latine, tant pour l'occupation des affaires que j'avoye lors en main, que pour satisfaire à ceulx qui me hantoyent pour apprendre de moy la Philosophie : tellement que bien tard, estant ja fort avant au decours de mon aage, j'ay commencé à prendre en main les livres Latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins, c'est que je n'ay pas tant appris ny tant entendu les choses par les paroles, comme par quelque usage et cognoissance que j'avoye des choses, je suis venu à entendre aucunement les paroles. Mais au demourant, de sçavoir bien gouster en quoy gist la beaulté de la langue Romaine, ou la parler promptement, ou bien d'entendre les figures, translations et belles liaisons de simples dictions les unes avec les autres, qui ornent et embellissent le langage, je pense bien que ce soit une belle chose et bien delectable, mais aussi requiert elle une longue et laborieuse exercitation, convenable à ceulx qui ont plus de loisir que je n'ay, et qui sont encore en aage pour vacquer à telles gentillesses.

III. Pourtant en ce present livre, qui est le cinquieme de l'œuvre, ou j'ay entrepris de comparer les vies des hommes illustres, l'une avec l'autre, ayant pris à escrire celle de Demosthenes et de Ciceron, nous considererons, et examinerons quelles ont esté leur nature, leurs meurs et leurs conditions, par leurs faicts et leurs actions en

3 D : volontiers (*et sic passim*) — 5 A B : j'estoie (*et sic p.*) — 8 A B D : hantoient (*et sic p.*) — 12 A : advenue D : avenu

l'entremise du gouvernement de la chose publique, sans autrement conferer leurs escripts et leurs œuvres d'eloquence, ny definir lequel des deux est le plus vehement en son dire, ou le plus doulx en son parler. Car comme dit le poëte Ion,

> Là le Daulphin courant grand erre,
> A force mesme sur la terre.

Ce que Cecilius homme excessif en toutes choses, n'ayant pas entendu, a bien ozé escrire et mettre hors en lumiere une comparaison de l'eloquence de Demosthenes avec celle de Ciceron. Mais aussi si c'estoit chose commune et facile à tout le monde que se cognoistre bien soy-mesme, à l'adventure n'en eust on pas attribué le commandement aux Dieux, ny n'eust on pas dit qu'il fust venu du ciel. Quant à moy, il me semble que la fortune ayant voulu des le commencement former à un mesme moule, par maniere de dire, Demosthenes et Ciceron, a imprimé en leurs natures plusieurs qualitez toutes semblables, comme l'estre tous deux ambitieux, tous deux aimans la liberté de leur païs, tous deux de peu de cœur es dangers de la guerre : et si me semble qu'elle y a encore meslé plusieurs adventures toutes semblables aussi, pource qu'à peine trouveroit lon deux autres orateurs, qui de petit lieu et de basse condition soyent devenus si grands et si puissans, comme ces deux icy, ne qui ayent encouru la haine et malvueillance des Roys et des grands Seigneurs, comme ces deux icy, qui ayent perdu leurs filles, qui ayent esté bannis de leur païs, et qui y ayent depuis esté restituez et remis avec honneur, et qui de rechef s'en soyent fouis, et ayent esté repris, ne qui ayent achevé

8 A B n'aiant (*et sic passim*) — 9 C : escire [*sic*] A B D : escrire — 24 A B D : soient (*et sic p.*) — 26 A : et grands seigneurs — 28 A : bannits — 30 D : fuis (*et sic p.*)

leurs jours quand et la liberté de leur païs : de maniere qu'il est mal aisé de pouvoir discerner, si la nature les a faits plus semblables en meurs, ou la fortune en adventures, comme si elles eussent fait à l'envy l'une de l'autre, ne plus ne moins que deux ouvriers, à qui les feroit mieux ressembler : mais il nous faut commencer à escrire premier de celuy qui est le plus ancien.

IV. Demosthenes doncques, le pere de l'orateur Demosthenes, estoit un homme de bien et d'honneur, ainsi comme l'escrit Theopompus, et le surnommoit on Machæropœus, c'est-à-dire, forgeur d'espees, pource qu'il avoit un grand attelier ou il tenoit plusieurs esclaves ouvriers qui en forgeoyent. Mais quant à ce que l'orateur Æschines dit de sa mere, qu'elle estoit fille d'un nommé Gelon, qui s'en fouit d'Athenes, pource qu'il fut accusé de trahison, et d'une femme de nation barbare, je ne sçay s'il a dit en cela verité, ou s'il l'a controuvé pour le cuider injurier. Comment que ce soit, il est certain que son pere luy faillit en l'aage de sept ans, et le laissa assez aisé, car son bien ne valoit gueres moins de [a] quinze talents : mais ses tuteurs luy feirent un fort grand tort, car ilz luy desrobberent une partie de son bien, et luy laisserent aller à mal l'autre, à faulte d'en avoir tel soing qu'ilz devoyent, pource qu'ilz ne vouloyent pas seulement payer le salaire de ses maistres d'eschole : ce qui fut cause qu'il n'apprit pas les arts liberaux, et que lon a accoustumé de faire apprendre aux enfans de bonne et honeste maison : joinct aussi qu'il estoit fort delicat et de petite complexion, au moyen dequoy sa mere ne vouloit pas qu'il travaillast beaucoup à l'estude, ny ses

a. Neuf mille escus.

2 A B D : malaisé — 5 A B : mieulx — 21 D : firent (*et sic passim*)

maistres ne l'ozoyent pas presser ny contraindre, à cause qu'il estoit en ses premiers ans fort foible, gresle et maladif. Et dit on que le nom de Battalus, dont on le surnommoit par mocquerie, luy fut donné par les autres enfans ses compagnons pour la debilité de sa personne. Ce Battalus, ainsi comme aucuns disent, estoit un joueur de flustes trop effeminé, contre lequel le poëte Antiphanes composa une petite farse en se mocquant de luy. Les autres font mention d'un Battalus poëte lascif, et qui escrivoit des poëmes impudiques, et si semble que lors les Atheniens appelloyent une des parties du corps humain, qu'il n'est pas honeste de nommer, Battalus. Mais quant à Argas, pource que lon dit qu'il eut encore ce surnom la, il luy fut imposé, ou pour la rudesse farouche et aspreté bestiale de ses meurs, à cause que quelques poëtes appellent un serpent Argas, ou pour sa façon de parler laquelle estoit malplaisante à ouir, à cause que Argas est le nom d'un poëte qui faisoit de mauvaises et fascheuses chansons. Mais à tant est ce assez de cela, comme dit Platon.

V. Au reste l'occasion qui l'incita d'estudier à l'eloquence fut telle, comme lon treuve par escript : L'orateur Callistratus devoit plaider en jugement la cause d'Oropus, et attendoit un chascun en grande devotion le jour de ce plaidoyer, tant pour l'excellence de l'orateur, qui pour lors avoit le bruit, que pour la matiere et le faict du proces qui estoit notable et divulgué par tout. Demosthenes doncques ayant ouy les maistres d'eschole qui faisoyent leur complot ensemble de se trouver à ce jugement, feit tant envers son pædagogue, qu'il luy persuada de l'y mener aussi quand et luy. Ce pædagogue ayant cognois-

1 D : osoient — 8 D : farce — 17 D : mal plaisante — 25 AB : plaidoier

sance aux officiers qui avoyent charge d'ouvrir la salle de l'audience, feit envers eulx que son disciple eut un lieu propre, dont il pouvoit voir et ouir estant assis à son aise, tout ce qui se feroit et diroit en ce proces, sans que personne le veist. Au moyen dequoy l'enfant ayant tout ouy, estima beaucoup l'honneur qu'y avoit acquis l'orateur, quand il vit comme il estoit accompagné de grande suitte de gens qui le reconvoyoyent jusques en sa maison : mais il eut bien encore en plus grande admiration la force de l'eloquence, laquelle pouvoit ainsi mener et manier toutes choses à son plaisir. Si abandonna des lors l'estude de toutes autres sciences, et de tous autres exercices d'esprit et de corps, ausquelz on a accoustumé d'instruire et dresser les enfans, et commencea de se travailler et exerciter continuellement à composer et prononcer des harengues, en intention d'estre une fois du nombre des orateurs. Le maistre soubz lequel il apprit la rhetorique fut Isæus, combien que Isocrates pour lors en teinst eschole, fust ou pource qu'estant orphelin il n'avoit pas le moyen de payer le salaire que demandoit Isocrates à ses disciples, qui estoit cent escus, ou plus tost, pource qu'il trouvoit la maniere de parler d'Isæus plus propre à l'usage à quoy il se vouloit servir de l'eloquence, comme estant plus rusee et plus fine. Toutefois Hermippus escrit avoir eu entre ses mains des memoires sans nom d'autheur certain, es quelz estoit faitte mention que Demosthenes avoit esté auditeur de Platon, et que cela luy avoit beaucoup servy à former son stile et son eloquence, et mentionne aussi un Ctesibius, lequel escrit que Demosthenes avoit secrettement eu et leu les œuvres de rhetorique d'Isocrates, et celles d'Alcidamas, par le moyen d'un Callias Syracusain, et de quelques autres :

VI. parquoy si tost qu'il fut en aage de sortir hors de

tutelle, il commencea à mettre ses tuteurs en proces, et à composer des harengues et plaidoyers contre eulx, lesquelz alloyent trouvant des subterfuges, remises et delais, pour tousjours fouir à luy rendre compte de l'administration de son bien : et s'exercitant en tel apprentissage, ainsi que parle Thucydides, il feit si bien qu'il obteint à la fin, mais ce ne fut pas sans peine et sans danger : et neantmoins, encore ne peut il pour cela retirer à beaucoup pres de ce que son pere luy avoit laissé. Mais en ayant pris une asseurance et quelque accoustumance de parler en public, et aussi ayant un peu gousté l'honneur et le credit que lon acquiert par sçavoir bien dire en plaidant, il essaya depuis de soy tirer en avant, et de s'entremettre du gouvernement de la chose publique. Tout ainsi que lon compte d'un certain Orchomenien nommé Laomedon, qu'estant travaillé d'une indisposition de ratte, par le conseil des medecins il s'exercita à courir de longues carrieres pour remedier à son mal : et en continuant cest exercice rendit son corps si dispos, que depuis il entreprit de courir es jeux de pris, et devint l'un des meilleurs et plus vistes coureurs de son temps. Autant en advint il à Demosthenes : car s'estant du commencement mis à l'exercice d'eloquence pour recouvrer le sien, et en ce faisant y ayant acquis suffisance, force et vehemence grande en l'art de bien dire, il oza bien depuis entreprendre de prescher le peuple en public touchant le gouvernement des affaires, ne plus ne moins que s'il se fust presenté au combat d'un jeu de pris, et devint à la fin le premier de tous les orateurs de son temps qui montoyent en chaire pour harenguer, combien que la premiere fois qu'il s'adventura de parler en public, le peuple feit tant

4 D : conte — 6 D : qu'il l'obtint — 15 D : qu'on conte — 30 D : haranguer (*et sic passim*)

de bruit, qu'à peine peult il onques avoir audience, et se mocqua lon de sa maniere de parler, laquelle estoit aussi estrange, pource qu'il usoit de longues clauses confuses, et enveloppoit son dire de tant d'arguments les uns sur les autres, qu'il en estoit fascheux et ennuyeux à ouir, et si avoit davantage la voix foible et debile, la langue empeschee, et l'haleine courte : ce qui engardoit encore que l'on ne pouvoit aiseement entendre ce qu'il vouloit dire, pource que les longues trainnees de ses clauses venoyent à estre à chasque coup plusieurs fois entrerompues avant qu'il fust au bout de la sentence : si que finablement se voyant ainsi rebuté, il abandonna son entreprise de harenguer devant le peuple, et se retira par desespoir au port de Piree, là ou Eunomus le Thessalien estant ja fort vieil et ancien, le trouva, qui le tensa à bon esciant, en luy remonstrant qu'il se faisoit grand tort, attendu qu'ayant une façon de parler fort approchante de celle de Pericles, il se defailloit à soymesme par couardise et lascheté de cueur, en ne cherchant pas les moyens de s'asseurer contre le bruit d'une commune, et de renforcer son corps pour pouvoir porter le faix et la peine des harengues publiques, ains le laissant à faulte d'exercice de plus en plus affoiblir :

VII. et neantmoins ayant encore une autre fois esté rebuté et sifflé, ainsi qu'il s'en retournoit la teste cachee de honte en sa maison fort desconforté, Satyrus excellent joueur de comedies, qui estoit son familier, s'en alla apres luy et parla avec luy. Demosthenes se plaignit à luy de ce, que combien qu'il prist plus de peine que nul autre des orateurs, et qu'il eust presque despendu toute la vigueur et force de son corps à l'estude, neantmoins il ne

1 A B : oncques — 6 A B D : d'avantage — 7 A B : l'aleine — 23 A : de plus en plus aneantir

pouvoit trouver moyen de se rendre aggreable au peuple : là ou d'autres qui ne faisoyent tout le long du jour que yvrongner, et des mariniers qui ne sçavoyent du tout rien, estoyent patiemment escoutez, et occupoyent tousjours la tribune aux harengues : et au contraire, on ne faisoit compte de luy. Satyrus adonc luy respondit, « Tu dis la « verité, Demosthenes, mais ne te soucie, je y remedie- « ray bien tost, et t'en osteray la cause, prouveu que tu « me vueilles reciter par cœur quelques vers d'Euripides « ou de Sophocles ». Demosthenes en prononcea sur le champ quelques uns qui luy vindrent en memoire, et Satyrus les repetant apres luy, leur donna tout une autre grace, en les prononceant avec un accent, un geste et une affection convenable à la sentence, de maniere que Demosthenes mesme les trouva tout autres : par ou cognoissant, combien l'action, c'est à dire, la belle maniere de prononcer avec geste de mesme, adjouste d'ornement et de grace au parler, il jugea adonc que c'estoit peu de chose, et presque rien du tout, que de s'exerciter à bien dire, qui n'estudie à avoir la bonne prononciation et belle action quand et quand. A l'occasion dequoy, il feit depuis bastir un cabinet soubz terre, lequel estoit encore entier de mon temps, et y descendoit tous les jours pour former son geste et sa prononciation, et pour exerciter sa voix, avec si grande affection, que bien souvent il y demouroit deux et trois mois entiers tout de suitte, se faisant expressement raser la moitié de la teste, à celle fin qu'il n'ozast de honte sortir hors en tel estat, encore qu'il luy en vinst bien grande voulunté :

VIII. et neantmoins il prenoit et argument et matiere de declamer, et de s'exerciter à bien dire, des propos et

17 A B : adjouxte

devis qu'il avoit euz, ou des affaires qu'il avoit ce pendant traittez avec ceulx qui l'estoyent venus voir en sa maison ce pendant : car soudain qu'il estoit departy d'avec eulx, il s'en alloit aussi tost descendre en son cabinet, là ou il repetoit de bout à autre toutes les matieres dont il avoit esté parlé, deduisoit toutes les responses qui avoyent esté faittes d'une part et d'autre : et s'il avoit d'adventure assisté à quelque long discours, il le repetoit à par luy, et se prenoit à le coucher en belles clauses, et en belles sentences, changeant et diversifiant en plusieurs manieres de dire, les propos que quelques autres luy avoyent tenus, ou luy à quelques autres. De là vint que lon eut opinion qu'il n'avoit pas l'entendement vif ne prompt de sa nature, et que son eloquence n'estoit point une chose naïfve, ains acquise par force de labeur : en confirmation dequoy on allegue pour un evident signe, que jamais lon ne veit Demosthenes harenguer à l'improuveu : et que bien souvent qu'il estoit present et seant en l'assemblee, le peuple l'appelloit par son nom, à fin qu'il dist son advis sur ce qui estoit lors en deliberation : mais que jamais il ne se leva pour ce faire, s'il n'y avoit premierement pensé, et qu'il n'eust bien preveu et bien estudié ce qu'il avoit à dire, tellement que les autres orateurs s'en mocquoyent bien souvent de luy, comme entre les autres Pytheas, qui luy dit une fois, que ses raisons sentoyent l'huyle de la lampe : mais Demosthenes luy repliqua bien aigrement, « Aussi y a il grande difference, « Pytheas, entre ce que toy et moy faisons à la lumiere « de la lampe. » Et luy mesme en parlant aux autres, ne le nioit pas du tout, ains leur confessoit franchement, qu'il ne redigeoit pas toujours au long par escript tout ce

3 D : en sa maison : car — 9 D : à part luy — 30 A : nyoit

qu'il avoit à dire, ny aussi ne se presentoit pas à parler qu'il n'en eust premierement fait quelques memoires : et si disoit que cela estoit un signe d'homme populaire, de bien penser à ce que lon a à dire devant le peuple : car cette preparation la monstre que lon l'honore et le revere : et au contraire, quand on ne se soucie point comment ny en quelle part le peuple doyve prendre ses paroles, cela est signe d'homme mesprisant l'authorité du peuple, et qui useroit vouluntiers, s'il pouvoit, de la contrainte de force, plus tost que de la persuasion de raison. Et pour confirmer encore davantage ce propos, qu'il n'avoit pas la hardiesse de se presenter pour harenguer à l'improuveu, on allegue encore cest argument, que Demades souventefois s'est levé pour soustenir promptement et conforter les raisons de Demosthenes, quand quelquefois le peuple le rebutoit : et que Demosthenes au contraire, ne se leva onques pour confirmer, ny pour soustenir le dire de Demades.

IX. Mais quelqu'un pourroit demander, Si Demosthenes estoit ainsi craintif à parler en public à l'improuveu, pourquoy donques est-ce que Æschines dit, qu'il avoit une merveilleuse audace en paroles : et comment est-ce que se levant promptement, il respondit sur le champ à l'orateur Python natif de Byzance, qui bravoit en son parler, et estoit violent comme un torrent alencontre des Atheniens : et comment est-ce que Lamachus Myrrhinæïen, ayant composé une harengue à la louange de Philippus et d'Alexandre Roys de Macedoine, en laquelle il disoit tous les maulx du monde des Thebains et des Olynthiens, et l'ayant leuë et prononcee en l'assemblee des jeux Olympiques, Demosthenes se dressant en pieds tout

7 D : ces paroles — 15-16 A : quand quelquefois il se troubloit

sur l'heure, deduisit ne plus ne moins que s'il eust leu en une histoire, et monstra au doigt à l'assistence les grands services et belles choses que les Chalcidiens avoyent faittes par le passé au profit et à l'honneur de la Grece : et au contraire, de combien de maux avoyent esté et estoyent cause les flatteurs, qui alloyent ainsi flattans les Macedoniens : il emeut et tourna tellement les escoutans, que le rhetoricien Lamachus, craignant le murmure et la mutination du peuple, se desrobba secrettement hors de l'assemblee. Mais pour dire ce qui m'en semble, il m'est advis que Demosthenes ayant entrepris des son commencement de se former au patron de Pericles, pensa que ses autres parties ne luy estoyent pas tant necessaires, et qu'il voulut imiter et representer sa gravité et sa contenance reposee et sage de ne parler pas soudainement de toutes choses à la volee ny à tout propos, estimant qu'il s'estoit fait grand par ceste prudence la : et comme il n'eust pas voulu laisser eschapper une bonne occasion de se faire honneur en parlant, aussi n'eust il pas voulu souvent hazarder son credit et sa reputation à la mercy de la fortune. Et qu'il soit vray, les oraisons qu'il feit promptement, sans les avoir premierement escriptes, monstrent plus d'asseurance et plus de hardiesse, que ne font celles qu'il avoit escriptes et premeditees de longue main, si nous voulons adjouster foy à ce qu'en disent Eratosthenes et Demetrius le Phalerien, et aux poëtes Comiques : car Eratosthenes escrit, qu'en ses harengues il devenoit quelquefois comme transporté hors de soy : et Demetrius met que un jour en preschant le peuple, il se prit à jurer un serment en vers, comme s'il eust esté ravy d'une fureur et inspiration divine, en disant,

Par la terre et par les eaux,
Par les fleuves et ruisseaux.

Et des poëtes Comiques, il y en a un qui l'appelle Ropoperperethra, comme qui diroit grand causeur, qui parle de toutes choses à la volee : et un autre se mocquant de ce qu'il usoit d'une figure de rhetorique qui s'appelle Antithete, comme qui diroit Opposition, dit : Il a receu comme il a eu : pource qu'il avoit ce terme affecté Paralabon, si ce n'est que le poëte Antiphanes se soit voulu mocquer de ce qu'il conseilloit au peuple, de ne prendre point l'isle de Halonese du Roy Philippus, mais de la reprendre, voulant dire qu'il ne la falloit point recevoir en don comme chose gratuitement donnee, ains la recevoir comme legitimement restituee.

X. Toutefois il n'y avoit celuy qui ne confessast que Demades usant de son naturel seulement sans aucun artifice estoit invincible, et que bien souvent parlant à l'improuveu, il renversoit sans dessus dessoubs toutes les raisons que Demosthenes avoit estudiees, preveuës et premeditees de longue main : et Ariston de l'isle de Chio a laissé par escript un jugement que feit Theophrastus touchant les orateurs de ce temps la : car estant un jour enquis, Quel orateur luy sembloit estre Demosthenes, il respondit, « Digne de ceste ville » : et puis, Quel luy sembloit estre Demades : « Par dessus ceste ville », dit il. Le mesme philosophe escrit aussi, que Polyeuctus Sphettien, l'un de ceulx qui pour lors s'entremettoyent du gouvernement de la chose publique, donna ceste sentence, que Demosthenes estoit veritablement grand orateur, mais que le parler de Phocion avoit neantmoins plus d'efficace, pource qu'en peu de paroles il comprenoit beaucoup de substance. Auquel propos on dit aussi que Demosthenes mesme toutes et quantesfois qu'il voyoit Phocion mon-

1-2 A : Ropoperethra

ter en la chaire aux harengues pour luy contredire, souloit dire à ses amis : « Voicy la congnee de mes paroles qui « se leve ». Toutefois il est mal aisé de juger s'il disoit cela pour le regard de son parler, ou plus tost pour la reputation qu'il avoit acquise, à cause de sa grande preudhommie, estimant, comme il est veritable, que une seule parole, un clin d'œil, ou un seul signe de teste d'un personnage qui par sa vertu a acquis credit, a plus d'efficace à persuader, que toutes les trainnees de raisons et d'arguments de rhetorique.

XI. Mais quant aux defaults corporelz qu'il avoit de nature, Demetrius le Phalerien escrit avoir entendu de luy mesme estant desja vieil, qu'il y remedia par telz moyens : Premierement quant au vice de sa langue qui estoit grasse, et qui ne pouvoit pas prononcer toutes syllabes distinctement, il le corrigea en mettant dedans sa bouche de petits cailloux que lon treuve sur les greves des rivieres, et prononçant ainsi la bouche pleine quelques oraisons qu'il sçavoit par cueur : et quant à sa voix qui estoit petite et foible, il la renforcea à courir contremont des coustaux qui estoyent droits et roides, en prononceant quand et quand à la grosse haleine quelques harengues ou quelques vers qu'il sçavoit par cueur : et se dit, qu'il avoit en sa maison un grand mirouer, devant lequel se tenant debout sur ses pieds, il s'exercitoit et s'apprenoit à prononcer ses oraisons. Auquel propos on racompte qu'il s'addressa un jour à luy quelqu'un, qui le pria de prendre sa cause en main pour la plaider, luy comptant comme un autre l'avoit batu, et que Demosthenes luy dit, « Voire mais de tout ce que tu me dis, il « n'en est rien : car l'autre ne te batit onques ». Adonc le

22 A B : halene — 26-27 A : Et dit on qu'il s'addressa

complaignant renforcea sa voix, et commencea à crier plus hault, « Comment ? il ne m'a pas batu ? Si a vraye-« ment, respondit lors Demosthenes : car je recognois « maintenant la voix d'un homme qui a veritablement esté « batu », tant il estimoit que le ton de la voix, l'accent et le geste de prononcer en une sorte ou en une autre, avoyent de force pour faire croire ou decroire ce que lon dit. Sa contenance en harenguant devant le peuple plaisoit merveilleusement à la commune : mais les hommes d'honneur et d'entendement la trouvoyent trop basse, trop ravallee et trop molle, entre lesquelz est Demetrius le Phalerien : et Hermippus escrit qu'un nommé Æsion interrogué des anciens orateurs et de ceulx de son temps, respondit qu'il n'estoit homme qui ne se fust emerveillé s'il eust veu, avec quelle dignité, reverence et gravité ilz parloyent au peuple : mais que les oraisons de Demosthenes à qui les lisoit à part, avoyent trop plus d'artifice et trop plus de vehemence : aussi est il facile à juger que les oraisons escriptes de Demosthenes ont beaucoup plus de nerfs et plus de poincte que n'ont les autres. Ce neantmoins encore rencontroit il quelquefois plaisamment en devisant et parlant promptement. Comme un jour que Demades luy dit, « Demos-« thenes me veult enseigner : c'est bien ce que lon dit en « commun proverbe, La truye veult enseigner Minerve » : il luy respondit soudainement, « Ceste Minerve la fut « nagueres en la rue de Collytus surprise en adultere ». Et à un larron appellé Chalcus, qui vault autant à dire comme, de cuyvre, lequel s'avancea de vouloir dire quelque chose de ses veilles, et de ce qu'il estudioit et escrivoit la plus part de la nuict à la lampe : « Je sçay

2-3 A B : vrayment — 20 A B D : pointe

« bien, respondit il, que je te fasche beaucoup de tenir « toute la nuict la lampe allumee : mais vous autres, sei- « gneurs Atheniens, ne vous esbahissez pas s'il se fait « beaucoup de larcins en vostre ville, veu que nous avons « des larrons de cuyvre, et les parois de noz maisons ne « sont que de terre. » Nous pourrions encore alleguer plusieurs autres telles rencontres aiguës et plaisantes de luy : mais nous nous contenterons de celles la pour ceste heure, et viendrons à considerer au reste sa nature et ses meurs par les choses qu'il a maniees au gouvernement de la chose publique.

XII. Son commencement donques, quand il vint à s'entremettre des affaires, fut au temps que s'emeut la guerre que lon appella Phocaïque, comme luy mesme le dit, et comme lon le peult cognoistre par ses harengues qu'il feit alencontre de Philippus, desquelles les dernieres furent faittes apres la guerre ja toute achevee, et les premieres touchent encore quelques faicts particuliers d'icelle. Bien est ce chose toute asseuree et certaine qu'il escrivit l'oraison contre Midias en l'aage de trente deux ans, n'ayant encore lors authorité ne reputation quelconque : qui fut la cause principale, à mon advis, de le faire composer à argent avec luy pour l'injure qu'il luy avoit faitte :

> Car il n'estoit en son ire si doulx,
> Ne si facile à remettre un courroux :

ains au contraire, estoit violent et roide à executer ses vengeances : mais cognoissant que ce n'estoit pas entreprise legere, ne qui peust estre conduitte à chef par homme de si petite authorité et si petite puissance que

8 A : celle là — 14 D : qu'on appella — 15 D : comme on — 24-27 A : faitte, car autrement il n'estoit point homme de si doulce cholere, qu'il pardonnast ainsi facilement un tel outrage receu, ains

luy, de ruiner un tel personnage comme Midias, qui estoit fort de biens, d'amis et d'eloquence, il se laissa aller à ceulx qui prioyent et intercedoyent pour luy, et ne me semble pas que les trois mille drachmes qu'il en receut, eussent peu faire reboucher la poincte de son aspreté naturelle, s'il y eust veu quelque apparence, et qu'il eust esperé en pouvoir venir au dessus : mais à son advenement à la chose publique ayant trouvé un subject honorable de parler contre Philippus, pour defendre les droicts et la liberté des Grecs, et s'y estant employé dignement, il en acquit en peu de temps reputation tresgrande, et fut incontinent fort renommé pour son eloquence et pour sa franchise de parler ainsi librement, de sorte qu'il s'en trouva fort honoré et fort estimé par toute la Grece, entretenu et caressé par le grand Roy de Perse, et en feit Philippus mesme plus de compte, que de nul autre qui pour lors s'entremeslast du gouvernement des affaires d'estat à Athenes, jusques à ce que ses malvueillans et contraires estoyent contraincts de confesser eulx mesmes, qu'ilz avoyent affaire à un personnage de grande reputation. Car Æschines et Hyperides es harengues ou ilz l'accusoient, ont dit de telles choses de luy.

XIII. Pourtant ne sçay je à quoy pensoit Theopompus, quand il escrivit que Demosthenes estoit homme inconstant et variable de nature, et qu'il ne pouvoit pas demourer long temps avec mesmes personnes, ny en mesme opinion au gouvernement des affaires : car au contraire, il me semble qu'il persevera tousjours constamment jusques à sa fin en un mesme party, et au mesme reng qu'il avoit eleu et choisy des le commencement : et que non seulement il ne se changea point en sa vie, ains à l'opposite, qu'il y laissa la vie pour ne se vouloir point changer. Car il ne feit point comme Demades, lequel se

voulant justifier de ce qu'il avoit tourné sa robbe en matiere de gouvernement de la chose publique, dit qu'il s'estoit bien contredit à soymesme assez de fois selon les occurrences des affaires, mais contre le bien de la chose publique, jamais. Et Melanopus qui tenoit tousjours le party contraire de Callistratus, et neantmoins se laissoit tousjours gaigner à luy par argent, et puis montoit en chaire et disoit au peuple, « Il est vray que Callistratus, « qui soustient l'opinion contraire à la miene, est mon « ennemy, mais toutefois je luy cede pour ce coup : il « fault que le bien public l'emporte. » Et un autre Nicodemus Messenien, lequel ayant tenu premierement le party de Cassander se tourna du costé de Demetrius, et puis alla disant, qu'il ne se contredisoit point à soymesme, pource qu'il est utile et expedient d'obeïr tousjours à ceulx qui sont les plus puissans. Lon ne sçauroit pas dire le semblable de Demosthenes, qu'il ait gauchy ne fleschy jamais, ny en faict ny en parole quelconque : car il persevera tousjours immuablement en une mesme teneur de voulunté en l'administration des affaires : tellement que le Philosophe Panætius dit que la plus part de ses oraisons sont escriptes sur ce fondement, qu'il n'y a que ce qui est honeste seulement, qui se doyve choisir et elire pour l'amour de soymesme, comme celle de la Couronne, celle qu'il feit contre Aristocrates, celles des franchises et immunitez, et toutes les Philippiques ; esquelles il ne induit point ses citoyens à choisir ce qui est plus plaisant, ou plus facile, ou plus utile, ains preuve que bien souvent il fault preferer ce qui est honeste et louable à ce qui est seur et salutaire, de sorte que si en ses actions et en ses deportemens, il eust conjoinct à l'ho-

22-23 A : fondement, que ce qui est honeste se doibt choisir

nesteté, gentillesse et magnanimité de son parler, la vaillance de sa personne en guerre, et la netteté de ne prendre point d'argent, il auroit merité d'estre mis, non point au reng de Myrocles, Polyeuctus, Hyperides et autres telz orateurs : mais plus hault, au nombre de Cimon, de Thucydides et de Pericles. Et qu'il soit vray, Phocion qui au gouvernement de la chose publique suyvoit le party qui n'estoit point loué, pource que lon avoit opinion qu'il favorisoit aux affaires des Macedoniens, neantmoins pour sa vaillance, sa justice et son entiere preudhommie, n'a jamais esté tenu moins homme de bien que Ephialtes et Aristides. Mais Demosthenes, ainsi que dit Demetrius, estoit homme à qui il ne se falloit pas beaucoup fier quant aux armes, ny bien remparé et fortifié contre les corruptions des presens et des dons : car combien qu'il fust imprenable du costé de Philippus et de la Macedoine, il se laissoit neantmoins gaigner à l'or et l'argent qui venoit d'amont devers les citez de Suse et d'Ecbatane, et estoit bien prompt à louer les beaux et glorieux faicts de leurs vieux ancestres, mais à les ensuyvre et imiter, non.

XIV. Si estoit il toutefois plus homme de bien que tous les autres Orateurs de son temps, excepté tousjours Phocion : et si parloit plus franchement au peuple et plus rondement que nul autre, contredisant ouvertement aux folz appetitz de la commune, en reprenant asprement les Atheniens de leurs faultes, comme lon peult voir par ses oraisons. Et si escrit Theopompus que quelquefois le peuple voulut qu'il prist à accuser un homme, auquel on vouloit à toute force faire le proces criminel : ce qu'il refusa de faire, et le peuple s'en courroucea et mutina contre luy : mais luy se dressant en piedz, leur dit publiquement hault et clair, « Seigneurs Atheniens, je

« conseilleray tousjours ce que je penseray estre pour le « bien public, encore que vous ne le vouliez pas : mais « de calumnier et accuser faulsement un autre à vostre « appetit, encore que vous me le commandiez, je ne le « feray pas ». Au demourant, ce qu'il feit alencontre de Antiphon, monstra bien clairement qu'il se soucioit bien peu de la commune, et qu'il deferoit beaucoup plus à l'authorité du Senat : car ayant esté Antiphon absouls par le peuple en assemblee de ville, il le prit neantmoins et le tira encore à la cour des Areopagites, sans se soucier d'encourir l'ire et la malvueillance du peuple, et là le convainquit d'avoir promis à Philippus de brusler l'Arcenal d'Athenes : si que par arrest de celle cour, il en fut condamné et executé à mort. Il accusa aussi la religieuse Theoride d'avoir commis plusieurs faulsetez, et entre autres, d'avoir enseigné à des esclaves à tromper leurs maistres : et concluant à la mort contre elle, la feit condamner et executer.

XV. Lon tient aussi qu'il avoit composé la harengue que prononcea Apollodorus contre le Capitaine Timotheus, par laquelle il prouva qu'il estoit redevable au public, et consequemment infame, et aussi celles, qui sont intitulees à Phormion et à Stephanus, pour lesquelles il fut à bon droict repris et blasmé : car Phormion combatit Apollodorus avec l'oraison, que Demosthenes luy avoit composee : ce qui estoit tout autant,

2 D : ne vouliez pas — 15 A : plusieurs crimes — 21-23 A : qu'il luy estoit redevable, et aussi celles qu'il prononcea contre Phormion et contre Stephanus — 24 et suiv. A : à bon droict blasmé et desestimé, à cause qu'il en avoit baillé une autre à Phormion pour se defendre contre Apollodorus laquelle estoit mal faitte : ce qui sembloit proprement estre tout autant, que si d'une mesme bouttique d'armurier, il eust vendu à deux ennemis Ae : à bon droict blasmée : car Phormion agit et combatit contre Stephanus avec l'oraison que Demosthenes luy avoit baillee, ce qui estoit tout autant, que si

comme si d'une mesme boutique d'armurier, il eust vendu à des ennemis des espees, pour s'entretuer. Quant aux publiques, celles qu'il feit contre Androtion, contre Timocrates, et contre Aristocrates, il les composa pour les bailler à d'autres, avant qu'il se fust entremis du gouvernement de la chose publique : car il les publia qu'il n'avoit pas encore plus de vingtsept ou vingt et huict ans : mais il prononcea luy mesme celle contre Aristogiton, et celle aussi des immunitez contre Ctesippus filz de Chabrias, comme il dit luy mesme, ou comme quelques autres escrivent, pource qu'il pretendoit à espouser sa mere : ce qu'il ne feit pas pourtant, ains espousa une Samiene, comme le met Demetrius le Magnesien au livre qu'il a composé des Synonymes, et celle qu'il feit alencontre d'Æschines, ou il l'accuse d'avoir mal et desloyaument versé au faict de son ambassade. On ne sçait si elle fut jamais prononcee, combien que Idomeneus escrive qu'il ne s'en fallut que trente voix seulement, que Æschines ne fust absouls : en quoy toutefois il me semble qu'il ne dit pas la verité, & le tire par conjecture de ce que l'un et l'autre disent en leurs harengues adversaires de la Couronne, là ou ne l'un ne l'autre ne fait expressement et à certes mention, que ce proces soit venu jusques à diffinition de jugement : ce neantmoins nous en laisserons vuider et decider la doubte aux autres.

XVI. Au demourant, avant mesme que la guerre commenceast, il estoit bien evident en quelle part inclineroit Demosthenes au gouvernement de la chose publique : car il n'omettoit rien à contreroller et reprendre de tout ce que faisoit Philippus : à raison dequoy

2-3 A : Et quant à ses oraisons accusatoires qu'il feit pour pronuncer en jugement, celles Ae : accusatoires en crimes publics, celles

estant plus parlé de luy en sa cour, que de nul autre, il fut envoyé dixieme avec autres neuf en ambassade devers luy. Philippus leur donna bien audience à tous particulierement les uns apres les autres : mais il respondit plus attentifvement, et avec plus de solicitude et d'affection à la proposition de Demosthenes, qu'à nulle des autres : mais au reste il ne luy feit pas, hors de là, tant d'honneur, ny tant de feste et de caresse, qu'à quelques uns de ses compagnons : car il monstra bien plus de privaultez à Æschines et à Philocrates qu'à luy : à l'occasion dequoy, comme eulx le haultlouassent, disans que c'estoit un Prince qui parloit tresbien, qui estoit fort beau de visage, et qui vrayement beuvoit fort bien, et estoit plaisant en compagnie, il ne se peut tenir de s'en mocquer, et de le destourner en la pire part, disant que toutes ces qualitez la n'estoyent point louanges dignes ny propres à un Roy, pource que la premiere estoit plus tost qualité d'advocat, la seconde d'une femme, et la troisieme d'une esponge.

XVII. Mais à la fin les choses estant tournees à la guerre, pource que Philippus d'un costé ne pouvoit demourer en paix, et les Atheniens de l'autre costé estoient poulsez et suscitez par les ordinaires harengues de Demosthenes : les Atheniens envoyerent premierement en l'isle d'Eubœe, laquelle par le moyen de quelques particuliers tyrans, qui s'estoyent saisis des villes, avoit esté de nouveau asservie à l'obeïssance de Philippus, suyvant un decret qui fut mis en avant par luy, et en ala on dechasser les Macedoniens : puis il feit aussi envoyer du secours aux Byzantins et aux Perinthiens, ausquelz Philippus faisoit la guerre : car il prescha

3 A : devers Philippus, qui leur

si bien les Atheniens, qu'il leur feit oublier la haine et rancune qu'ilz avoyent contre ces deux peuples la, et les offenses que l'une et l'autre ville avoyent commises contre eulx en la guerre de la rebellion de leurs subjects et alliez, et leur feit envoyer du secours qui les preserva contre toute la puissance de Philippus : et depuis allant par toutes les autres bonnes villes et citez de la Grece en charge d'ambassadeur, il leur feit tant de remonstrances, et les prescha de sorte qu'il les assembla presque toutes en une ligue alencontre de Philippus, tellement que la description de l'armee, que ceste ligue devoit soudoyer en commun, estoit de quinze mille hommes de pied estrangers, et de deux mille chevaux, sans les bourgeois de chascune des villes, qui à leurs despens iroyent à la guerre, et fut l'argent pour cette soude payé et contribué vouluntiers. Theophrastus escrit que ce fut lors que les alliez demanderent que lon arrestast une somme certaine d'argent, combien il fauldroit que chascun contribuast, et que Crobylus un qui s'entremettoit du gouvernement des affaires, respondit, « La « guerre ne se nourrist pas à mesure certaine », voulant dire que la despense de la guerre ne se peult mesurer ne definir. Estant donques toute la Grece soulevee en l'attente de ce qui en devoit advenir, et s'estans ces peuples et citez liez ensemble, ceulx de l'isle d'Eubœe, les Atheniens, les Corinthiens, les Megariens, les Leucadiens et ceulx de Corfou, le plus fort à faire restoit encore à Demosthenes, qui estoit d'induire les Thebains à vouloir entrer en ceste alliance, à cause que leur païs confine avec celuy de l'Attique, joinct que leurs forces estoyent de grande consequence, attendu mesmement

21 A B C D : certaine. voulant dire — 29 A B : cest alliance

que lors ils estoyent plus renommez en armes que nulz autres des Grecs. Mais ce n'estoit pas chose facile que de gaigner les Thebains et les distraire d'avec Philippus, lequel de fresche datte les avoit obligez à soy par plusieurs grands plaisirs qu'il leur avoit faits durant la guerre Phocaïque, avec ce qu'il y avoit tousjours entre ces deux citez, à cause de leur voisinage, quelques hargnes et quelques querelles à démesler, lesquelles se renouvelloyent aiseement à tout propos.

XVIII. Ce nonobstant, quand Philippus elevé pour la victoire qu'il venoit de gaigner pres la ville d'Amphisse, se fut jetté dedans la contree d'Elatie, et saisy de la Phocide, les Atheniens se trouverent si estonnez, que personne n'ozoit prendre la hardiesse de monter en la tribune aux harengues, et ne sçavoit on quel conseil prendre. Estant toute l'assemblee en grande doubte et en grand silence, Demosthenes seul se tira en avant, qui de rechef conseilla de rechercher l'alliance des Thebains, et au surplus reconfortant le peuple, luy donna bonne esperance, comme il avoit tousjours accoustumé : si fut envoyé pour cest effect ambassadeur avec d'autres à Thebes, et Philippus y envoya aussi de sa part Amyntas et Clearchus, deux gentilzhommes Macedoniens, et avec eulx Daochus, Thessalus et Thrasydæus, pour respondre et contredire à ce que proposeroyent les ambassadeurs d'Athenes. Si comprirent bien alors les Thebains en leurs entendemens ce qui leur estoit le plus utile, et se ramenerent devant leurs yeux tous les maulx et miseres que la guerre apporte quand et elle, pource que les playes qu'ilz avoyent receuës en la guerre Phocaïque, estoyent encore toutes fresches : mais neantmoins la

15 C : consel [*sic*] A B D : conseil

vifve force de l'eloquence de Demosthenes, ainsi que dit Theopompus, leur allumant le courage, et les enflammant de desir d'honneur, offusqua toutes les autres considerations, et les ravit tellement en l'amour du devoir et de l'honesteté, qu'ilz oublierent toute crainte de danger, toute obligation de bienfaicts, et toute raison tendant au contraire. Si fut cest acte pour un orateur trouvé si grand et de telle consequence, que Philippus incontinent envoya des ambassadeurs devers les Grecs pour les rechercher de paix, et se souleva toute la Grece, attendant à quelle fin sortiroit ceste emeute : de maniere que non seulement les Capitaines d'Athenes, obeïssoyent à Demosthenes, faisans tout ce qu'il leur ordonnoit, mais aussi les gouverneurs de Thebes et du païs de la Bœoce : et estoyent les assemblees de conseil à Thebes aussi bien regies par luy, comme celles d'Athenes, y estant egalement aimé des uns et des autres, et y ayant pareille authorité de commander, non point sans cause, comme bien le dit Theopompus, ains meritoirement et tresjustement.

XIX. Mais quelque fatale destinee et revolution des affaires, avoyent prefix et arresté le but dernier de la liberté des Grecs à ce temps la : ce qui fut contraire à ses desseings, et y eut plusieurs signes celestes qui monstrerent et pronostiquerent quelle en devoit estre l'issue : entre lesquelz la prophetisse Pythia en donna des responses terribles, et chantoit on publiquement ceste anciene prophetie des Sibylles :

Estre puisse-je au jour de la bataille
De Thermodon loing des coups, et que j'aille

20-21 A B C : tresjustement : mais D : tres-justement. Mais — 24 A D : desseings. et B C : desseings, et — 25 C : pronostiquererent [*sic*] A B D : pronostiquerent

A mont en l'air, comme un aigle volant,
Pour sans danger en voir l'estour sanglant,
Ou le vaincueur perdu demourera,
Et le vaincu sa perte plorera.

Lon dit que ce Thermodon est un petit ruisseau de notre territoire de Chæronee, lequel va tumber dedans la riviere de Cephisus : mais pour le present il n'y a ne riviere ne ruisseau en toute nostre contree, que je sache, qui s'appelle Thermodon : et pense que celle qui se nomme aujourdhuy Æmon, s'appelloit ancienement Thermodon, car elle passe le long du temple de Hercules, là ou les Grecs estoyent campez : et pourroit estre que pour avoir esté remplie de corps morts et de sang au jour de la bataille elle changea de nom, et fut surnommee Æmon, à cause que Æma en langage Grec signifie le sang : toutefois Duris escrit que ce Thermodon n'estoit pas une riviere, mais que quelques uns en dressant leur tente et la fossoyant alentour, trouverent une petite statue de pierre, sur laquelle y avoit des lettres engravees, qui tesmoignoyent que c'estoit un homme nommé Thermodon, lequel emportoit entre ses bras une Amazone blecee, et que pour ceste image de Thermodon on chante encore un autre tel oracle ancien :

Oyseau tout noir, attens que la journee
De Thermodon soit une fois donnee :
Car là sera pour te donner pasture,
De corps humains grande desconfiture.

XX. Ce nonobstant il seroit bien mal aisé de pouvoir asseureement dire la verité de telles choses. Mais Demosthenes se confiant aux armes et en la prouesse des Grecs, et prenant courage de voir si grand nombre de vaillans hommes, si bien deliberez, qu'ils ne demandoyent que l'ennemy pour le combatre, leur donna à entendre qu'il

ne se falloit point amuser à telz oracles, ny prester l'oreille à telles propheties : et, qui plus est, dit davantage qu'il avoit la prophetisse Pythia pour suspecte, comme favorisant aux affaires de Philippus, et ramenant en la memoire des Thebains leur Capitaine Epaminondas, et Pericles aux Atheniens, en leur remonstrant comme ces deux grands personnages la avoyent tousjours estimé que telles propheties n'estoyent autre chose que couverture de belle couardise, et que sans y avoir esgard ilz avoyent tousjours fait les choses qu'ilz voyoyent estre à faire par raison. Jusques icy Demosthenes se porta tousjours en homme de bien : mais quand ce vint à la bataille il s'en fouit tres laschement sans y faire aucun acte de vertu, ne qui correspondist aux belles harengues dont il avoit presché le peuple : car il abandonna son reng, et jetta laschement ses armes pour fouir plus habilement, n'ayant pas à tout le moins eu honte, comme dit Pytheas, des paroles qu'il avoit fait escrire en grosses lettres d'or dessus son escu, A la bonne fortune. Or Philippus ayant gaigné la bataille en fut sur l'heure tant espris de joye, qu'il se laissa aller jusques à faire quelques insolences : car apres avoir bien beu avec ses amis, il s'en alla sur la place ou gisoit la desconfiture, et là se prit à chanter, par mocquerie, le commencement du decret qu'avoit proposé Demosthenes, suyvant lequel la guerre avoit esté conclue à Athenes contre luy, haulsant sa voix, et batant la mesure à chasque pied : « Demosthenes filz de Demos-« thenes Pæanien a mis en avant cecy » : mais puis apres quand il se fut un peu revenu de son yvresse, et qu'il eut un peu pensé au danger ou il avoit esté, adonc luy dresserent les cheveux en la teste, quand il vint à consi-

26-27 A : sa voix, et puis la baissant à chasque pied

derer la force et vehemence d'un tel orateur, qui l'avoit contraint de mettre en une petite partie d'un jour son estat et sa propre vie au hazard d'une bataille. Si en fut sa renommee si grande, qu'elle penetra jusques à la cour du grand Roy de Perse, lequel escrivit à ses lieutenans et satrapes qu'ilz feissent des presens à Demosthenes, et essayassent de l'entretenir et gaigner plus que autre personne de la Grece, comme celuy qui pouvoit mieulx distraire et divertir Philippus, et l'embrouiller es tumultes et troubles de la Grece que nul autre : ce qui depuis fut descouvert et averé par lettres de Demosthenes mesme, que le Roy Alexandre trouva en la ville de Sardis, et par autres papiers des Satrapes et lieutenans du Roy de Perse, esquelz estoit nommeement contenue la somme d'argent qu'ilz luy avoyent envoyee.

XXI. Mais pour lors ayans les Grecs esté desfaits en bataille, les autres orateurs qui tenoyent le party contraire à Demosthenes au gouvernement des affaires, commencerent à luy courir sus, et à se preparer pour luy faire faire son proces : mais le peuple non seulement l'absolut de toutes les charges et imputations que lon proposa contre luy, ains continua davantage à l'honorer tousjours comme devant, et à l'appeller aux affaires comme personnage bien affectionné à l'honneur et au profit de la chose publique : tellement que quand les os de ceulx qui estoyent morts en ceste bataille de Chæronee furent apportez pour estre publiquement inhumez, suyvant la coustume, le peuple luy defera l'honneur de faire la harengue funebre à la louange des trespassez, sans monstrer d'avoir le cueur aucunement rabaissé ny failly pour perte qu'il eust faitte, ainsi que Theopompus le tesmoigne, et le presche magnifiquement, ains plus tost au contraire, monstrant de ne se repentir point d'avoir suyvy un tel conseil, en

honorant celuy qui l'avoit donné. Demosthenes doncques feit alors luy mesme la harengue des funerailles : mais depuis es decretz qu'il proposa au peuple, il n'y voulut jamais soubscrire, pour eviter le sinistre presage et la malencontreuse fortune de son nom, ains les feit mettre en avant soubz les noms de ses amis les uns apres les autres, jusques à ce que quelque temps apres il reprit encore cueur, quand il entendit la nouvelle de la mort de Philippus, lequel fut tué bien tost apres la victoire qu'il gaigna à Chæronee : et semble que c'estoit ce que predisoit la prophetie es deux derniers vers,

Ou le vaincueur perdu demourera,
Et le vaincu sa perte plorera.

XXII. Ayant doncques sceu ceste mort, avant que la nouvelle en fust divulguee, il voulut prevenir à donner au peuple bonne esperance de l'advenir : si s'en alla avec une chere guaye en l'assemblee du conseil, là ou il dit qu'il avoit eu en dormant un songe qui promettoit quelque grande prosperité prochaine aux Atheniens, et incontinent apres arriverent ceulx qui apportoyent la nouvelle certaine de la mort de Philippus : dont les Atheniens feirent aux Dieux sacrifices de joye pour la bonne nouvelle, et en decernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué. Demosthenes aussi sortit en public avec sa plus belle robbe, ayant sur la teste un chappeau de fleurs, sept jours apres que sa fille luy estoit decedee, ainsi que luy reproche Æschines, le notant d'estre homme de peu d'affection et de peu de charité envers ses propres enfans : là ou il estoit plus à reprendre et à blasmer luy mesme d'avoir le cueur si foible et si mol, que de croire que le plorer et lamenter

25 C : sept jour [*sic*] A : huict jours B : sept jours — 30 A : si mol, que de penser qu'il faille porter et demener grand deuil de telles aventures et de croire que le plorer

soyent signes d'une doulce et charitable nature, en condamnant ceulx qui portent patiemment et constamment telz accidents de la fortune. Mais quant aux Atheniens je ne sçauroye penser ne dire qu'ilz feissent bien de monstrer ainsi tous signes de publique resjouissance, comme de porter couronnes de fleurs sur leurs testes, ny mesme de sacrifier aux Dieux pour la mort d'un Prince qui s'estoit porté si humainement envers eulx es victoires qu'il avoit gaignees sur eulx : car oultre ce qu'il y a de la cruaulté subjette à estre vengee par les Dieux, encore est ce acte de bas et vil courage d'avoir honoré et fait un personnage vivant, citoyen de leur ville, et puis apres qu'un autre l'eut tué, en avoir esté si surpris de joye, que de ne la pouvoir pas moderement porter, ains en saulter, par maniere de dire, à deux pieds sur le mort, et en chanter des cantiques de victoire, comme si ce eussent esté eulx mesmes qui l'eussent vaillamment desfait. Au contraire, je loue bien la constance de Demosthenes, en ce que laissant aux femmes le plorer et lamenter ses adversitez domestiques, il feit ce pendant ce qu'il jugeoit appartenir au bien de la chose publique, et estime que cela estoit fait en homme magnanime et digne de manier grands affaires, de ne fleschir jamais, ains estre tousjours droit et ferme pour le bien public, en remettant toutes ses adventures, toutes ses affections et passions à celles de la chose publique, et retenant sa dignité avec beaucoup plus grand soing, que ne font les joueurs de comedies et de tragedies quand ilz jouent les rolles des Roys et des Princes, lesquels nous voyons es theatres ne plorer ny ne rire pas à leur plaisir quand ilz veulent, ains

11-13 A : courage d'honorer un personnage vivant, et le faire citoien de leur ville, et puis quand un autre l'a tué, en estre si surpris — 17-18 A B : desfaict — 29 A B : des roys et des princes.

quand la matiere de ce qu'ilz recitent le requiert et le merite. Mais oultre ces raisons la, s'il n'est pas raisonnable (comme il n'est) de laisser et abandonner l'affligé en son affliction sans luy donner quelque reconfort, ains luy doibt on tenir quelques propos servans à addoulcir sa douleur, et luy destourner sa pensee à considerer choses plus plaisantes : ne plus ne moins que lon doibt divertir les yeux malades de regarder les couleurs trop brillantes et trop vifves, et leur en presenter de vertes et de plus sombres : d'ou pourroit on tirer plus à propos meilleure consolation aux ennuis et malheurs domestiques, quand le public se porte bien, qu'en incorporant les privees affections et passions avec les publiques, à fin que les meilleures obscurcissent et amortissent les pires? Mais à tant ce qui m'a fait entrer si avant en ce discours hors du fil de l'histoire, c'est que je voy que Æschines attendrit le cueur à plusieurs, et les amollit de compassion feminine sans propos en cest endroit de son oraison.

XXIII. Au demourant, les citez de la Grece estans de rechef suscitees par Demosthenes, refeirent une autre ligue ensemble : et les Thebains ayans recouvré des armes par son entremise, se ruerent un jour sur la garnison des Macedoniens qui estoit dedans leur ville, et en tuerent plusieurs. Les Atheniens se preparerent aussi pour soustenir la guerre avec eulx, et estoit Demosthenes ordinairement à toutes les assemblees de conseil en la tribune aux harengues à prescher le peuple, et escrivit en Asie aux lieutenans et Capitaines du Roy de Perse pour allumer la guerre de ce costé la contre Alexandre, en

8-9 A : les couleurs trop haultes, trop brillantes, et leur — 12-14 A : quand le public est aussi mal traitté, qu'en incorporant les privees adversitez avec les publiques, à fin que les plus grandes amortissent ou obscurcissent les plus petites? — 26 D : du conseil

l'appellant un enfant, et le surnommant Margites, qui vault autant à dire comme, sot. Mais apres que Alexandre ayant donné bon ordre aux affaires de dedans son Royaume, s'en vint luy mesme en personne avec son armee au païs de la Bœoce, adonc se diminua grandement la fierté des Atheniens, et ne prescha plus Demosthenes comme il avoit accoustumé. Finablement les pauvres Thebains abandonnez de tout le monde, furent contraints de soustenir tous seuls le faix de ceste guerre, dont leur ville fut entierement destruitte : à raison dequoy les Atheniens se trouvans en grand trouble et merveilleux effroy, eleurent soudainement des Ambassadeurs pour envoyer devers ce jeune Roy, mesmement Demosthenes entre autres, lequel redoubtant son ire et sa fureur, n'oza oncques aller jusques là, ains s'en retourna du mont de Cythæron et quitta l'ambassade : mais Alexandre envoya sommer les Atheniens de luy mettre entre ses mains dix de leurs orateurs, ainsi comme Idomeneus et Duris escrivent, ou huict, ainsi que le met le plus grand nombre, et des plus nobles historiens, qui furent Demosthenes, Polyeuctus, Ephialtes, Lycurgus, Myrocles, Damon, Callisthenes et Charidemus : et fut lors, à ce que lon escrit, que Demosthenes compta au peuple d'Athenes la fable des brebis, et des loups qui demanderent une fois aux brebis que pour avoir paix avec eulx, elles leur livrassent entre leurs mains les mastins qui les gardoyent : en comparant luy et ses compagnons travaillans pour le bien du peuple, aux chiens qui gardent les trouppeaux des moutons, et appellant Alexandre le loup. « Davan-
« tage, dit il, tout ainsi que vous voyez que les marchans
« vont portans un peu de bled dedans une escuelle pour
« monstre, et par ce peu la vendent tout ce qu'ilz en
« ont : aussi serez vous tous esbahiz, qu'en nous livrant,

« vous vous rendrez vous mesmes entre les mains de « vostre ennemy » : Aristobulus de Cassandrie l'a ainsi escrit. Mais comme les Atheniens estoyent apres à en deliberer ne sçachans quelle resolution ilz devoyent prendre, Demades ayant prins cinq talents de ceulx qu'Alexandre demandoit, s'offrit et promeit d'aller en ambassade devers luy interceder pour eulx, fust ou pource qu'il se confiast en l'amitié que le Roy luy portoit, ou pource qu'il esperast qu'il le trouveroit appaisé, ne plus ne moins que un lion qui s'est saoulé du sang des bestes qu'il a tuees. Comment que ce soit, il persuada au peuple de l'y envoyer, et feit en sorte que Alexandre leur pardonna, et se reconcilia avec la ville d'Athenes :

XXIV. à l'occasion dequoy s'estant Alexandre retiré, Demades et ses semblables eurent la vogue, et Demosthenes se teint fort bas : vray est que quand Agis le Roy de Lacedæmone se meit aux champs, il se remua aussi un petit, et leva un peu la teste : mais il se resserra bien tost, pource que les Atheniens ne se voulurent point soublever avec les Lacedæmoniens, qui furent desfaicts, et Agis tué en la bataille. Ce fut lors que lon plaida la cause de la Couronne contre Ctesiphon, en ayant bien esté le proces intenté un peu devant la bataille de Chæronee, l'année que Charondas fut Prevost à Athenes : mais il ne fut jugé que dix ans apres en l'annee que Aristophon fut Prevost. Ce fut un jugement publique autant renommé qu'il en fut onques, tant pour la renommee grande des orateurs qui y plaiderent à l'envy l'un contre l'autre, que pour la magnanimité des juges qui le jugerent, lesquelz n'abandonnerent point Demosthenes à ses ennemis, encore qu'ilz fussent lors beaucoup plus

1 D : vous vous rendez — 7 C : embassade [*sic*] A B D : ambassade — 23-24 A : Chæronee, estant Charondas prevost

puissans que luy, et qu'ilz eussent la faveur et la grace des Macedoniens, ains l'absolurent si asseureement, que Æschines n'eut pas seulement la cinquieme partie des voix et opinions en sa faveur : à raison dequoy tantost apres il s'en alla de honte hors d'Athenes, et se retira au païs d'Ionie et à Rhodes, là ou il feit profession d'enseigner la rhetorique.

XXV. Peu de temps apres Harpalus s'en estant fouy du service d'Alexandre, se retira à Athenes, se sentant coulpable de plusieurs mauvaises choses qu'il avoit faittes par sa desordonnee prodigalité, et aussi pource qu'il redoubtoit la fureur d'Alexandre, lequel estoit devenu severe et cruel envers ses principaux serviteurs. S'estant doncques venu jetter entre les bras du peuple Athenien, avec son or, son argent et ses galeres, les autres orateurs haletans apres l'or et l'argent qu'il avoit apporté, commencerent incontinent à parler pour luy, et à conseiller au peuple de le recevoir et donner seureté à un pauvre suppliant qui estoit recouru à eulx en franchise : mais Demosthenes au contraire conseilla premierement de le chasser hors de la ville, et se garder bien d'entrer en guerre pour une cause qui non seulement n'estoit point necessaire, ains estoit davantage injuste. Mais quelques jours apres comme lon faisoit inventaire de ses biens, Harpalus voyant qu'il prenoit plaisir à regarder une couppe [a] du Roy, et alloit considerant fort curieusement le tour, la façon et l'ouvrage qu'il y avoit dessus, il la luy feit souspeser à luy mesme, pour luy faire estimer combien elle pesoit. Demosthenes l'ayant souspesee s'esmerveilla du poids qui

a. Autres lisent βαρβαρικῆ, c'est-à-dire barbaresque.

3 A : la sixieme — 13 A : envers ses serviteurs — (A : *la note manque.* D : βαρβαρίκη)

estoit grand, et demanda combien de poids elle emportoit : et Harpalus en se riant luy respondit, « elle t'emporte[a] vingt talents » : et si tost que la nuict fut venue luy envoya la couppe avec les vingt talents : car cest Harpalus estoit homme advisé, qui cogneut bien incontinent au visage de Demosthenes, qu'il aimoit l'argent, et sçeut bien promptement juger son naturel à luy voir la chere esjouye, et les yeux fichez à considerer de pres ce vase : aussi ne resista il point, ains estant abbatu par ce present, ne plus ne moins que s'il eust receu garnison en son logis, se rengea tout aussi tost du costé de Harpalus. Et le lendemain au matin s'en alla en l'assemblee du peuple, ayant le col tout enveloppé de laine et de bendes : et comme on l'appellast par son nom à la tribune aux harengues pour parler comme il avoit fait les jours passez, il feit signe de la teste, qu'il avoit la voix empeschee, et qu'il ne pouvoit parler : mais les gens de bon entendement se mocquans de celle siene feinte, disoyent que ce n'estoit pas une esquinance qui luy avoit estouppé la nuict le conduit de la voix, comme il vouloit faire à croire, mais que c'estoit l'argent qu'il avoit receu de Harpalus : et depuis le peuple ayant entendu qu'il s'estoit laissé corrompre, ainsi comme il s'en cuida justifier, jamais ne le voulut ouïr, et ne feit que crier et tempester, jusques à ce qu'il se leva quelqu'un de gentil esprit qui dit tout hault, « Comment, Seigneurs; refusez vous « à ouïr un personnage qui a [b]le langage si bien doré ? »

a. Douze mille escus.

b. Τοῦ τὴν κύλικα ἔχοντος, c'est à dire, celuy qui a la couppe d'or. Il y a une allusion à ce mot κηλεῖν, qui signifie resjouir par un doulx chant, et comme enchanter. La grace de ceste rencontre ne se peult trouver à propos en autre langage.

19 D : une squinance — 20 D : voulut — (A : *la note b manque.*)

Le peuple adonc chassa sur l'heure mesme Harpalus, et craignant que le Roy Alexandre ne leur demandast compte de l'or et de l'argent que les orateurs avoyent desrobbé et butiné entre eulx, en feirent une tres severe inquisition, et alla lon fouiller et chercher par toutes leurs maisons, exceptee celle de Callicles filz de Arrenidas, en la maison duquel ilz ne voulurent pas que lon allast rien remuer, pource qu'il estoit nouvellement marié, et avoit sa nouvelle espouse en sa maison, ainsi que l'escrit Theopompus.

XXVI. Et Demosthenes voulant monstrer qu'il ne s'en sentoit point coulpable, meit en avant un decret, que la cour d'Areopage prist la cognoissance de ce faict, et qu'elle punist ceulx qui auroyent mespris en cest endroit, et de faict se presenta en jugement : mais il fut l'un des premiers que la cour en condamna en l'amende de [a]cinquante talents, et à faulte de payement fut pris au corps et constitué prisonnier, là ou il ne peut pas longuement soustenir la prison, tant pour l'infamie de la cause, pour laquelle il avoit esté condamné, comme aussi pour la debilité de sa personne : si s'enfouit moitié sans le sceu de ceulx qui l'avoyent en garde, et moitié de leur consentement, car ilz luy donnerent moyen de pouvoir eschapper : et dit on qu'il ne fouit pas loing de la ville, là ou il fut adverty que quelques uns de ses adversaires le suyvoyent, et se voulut cacher de peur qu'ilz ne le trouvassent : mais eulx mesmes l'appellerent les premiers par son nom, et s'approchans de luy le prierent de prendre argent d'eulx, qu'ilz luy avoyent apporté de leurs maisons pour s'entretenir en son exil, et que c'estoit la cause pour laquelle ilz estoyent courus apres luy, en le recon-

a. Trente mille escus.

fortant au reste et l'admonestant qu'il eust bon courage, et qu'il ne se desesperast point pour fortune qui luy fust advenue. Cela luy attendrit encore le cueur davantage de douleur, tellement qu'il leur respondit, « Comment ne « voulez vous que je porte impatiemment ce malheur « qui me contrainct d'abandonner une ville, en laquelle « j'ay de si courtois ennemis, qu'il seroit mal aisé de trou- « ver ailleurs d'aussi bons amis ? » Ainsi porta il son exil fort laschement, se tenant la plus part du temps en la ville d'Ægine, ou en celle de Trœzene, là ou souvent il tournoit sa veuë vers le païs d'Attique en plorant, et a lon recueilly par memoire aucuns mots et propos qu'il y dit, lesquelz ne sont pas d'homme constant, et qui ne respondent pas à la magnanimité des belles choses qu'il souloit dire en ses harengues : car on dit qu'en sortant hors d'Athenes, il se retourna, et qu'estendant ses mains vers le chasteau, il dit, « O Dame Minerve, patronne de « ceste cité, pourquoy prens tu plaisir à trois si mau- « vaises bestes, au hibou, au dragon, et au peuple ? » et alloit preschant les jeunes hommes qui le visitoyent, ou qui se tenoyent avec luy, que jamais ilz ne s'empes-chassent du gouvernement de la chose publique, leur asseurant que si du commencement on luy eust proposé deux chemins, l'un pour aller en l'assemblee du peuple, et monter en la tribune aux harengues, et l'autre pour aller à la mort certaine, et il eust aussi bien cogneu, comme il faisoit lors, les maulx que lon est contrainct d'endurer en s'entremettant des affaires d'estat, les craintes, les envies, les calumnies, les peines et travaux qu'il y a, il eust plus tost choisy celuy qui conduisoit à la mort.

14 A : à la magnificence

XXVII. Mais luy estant encore en cest exil, le Roy Alexandre vint à mourir, et la Grece à se soublever de rechef, tellement que Leosthenes se portant en homme de valeur avoit enfermé Antipater en la ville de Lamia, là ou il le tenoit assiegé bien à destroit. Et lors Pytheas et Callimedon surnommé Carabos, deux orateurs tous deux bannis aussi d'Athenes, se rengerent du costé d'Antipater, et allans de ville en ville avec ses ambassadeurs et ses amis, preschoyent les Grecs de ne se remuer point, et ne vouloir adherer aux Atheniens : mais Demosthenes au contraire se joignant aux ambassadeurs, que lon envoyoit d'Athenes ça et là pour soliciter les villes Grecques de vouloir entendre au recouvrement de liberté, les secondoit et aidoit de tout ce qu'il pouvoit à soliciter les Grecs de vouloir prendre les armes avec les Atheniens, pour chasser les Macedoniens hors de la Grece : et escrit Phylarchus, qu'en quelque ville de l'Arcadie il s'attacha mesme de paroles à Pytheas en pleine assemblee du peuple : pource que Pytheas ayant parlé le premier, avoit dit, « Ne plus ne moins que nous presumons « tousjours qu'il y ait quelque mal en la maison ou nous « voyons porter du laict d'asnesse, aussi est il force que « la ville en laquelle entre une ambassade d'Athenes, s'en « treuve mal ». Et Demosthenes luy respondant, retourna contre luy sa comparaison, en disant, que lon portoit voirement du laict d'asnesse, ou il fait besoing, pour aider à recouvrer santé, aussi les ambassadeurs d'Athenes estoyent envoyez pour le salut et la guarison de ceulx qui estoyent malades. Dequoy le peuple d'Athenes, l'ayant entendu, fut si aise, qu'il ordonna sur le champ qu'il fust rappellé de son exil. Celuy qui proposa le decret de son

4 A B : dedans la ville — 7 A : bannits — 22 A : du laict à vendre, aussi — 26 A : voirement du laict à vendre, ou

rappel, fut un nommé Dæmon Pæanien, qui estoit son nepveu, et luy fut envoyee une galere pour le rapporter de la ville d'Ægine à Athenes : là ou, arrivé qu'il fut au port de Piræe, il n'y eut ny magistrat, ny prestre, ne presque citoyen quelconque, qui demourast en la ville, et qui n'allast au devant de luy pour le recueillir : de sorte que Demetrius le Magnesien escrit que levant alors les mains devers le ciel il dit, qu'il se reputoit bien heureux pour l'honneur de celle journee, en laquelle il retournoit de son exil plus honorablement et plus glorieusement, que n'avoit fait Alcibiades du sien, pource que Alcibiades avoit esté rappellé par force, et luy l'estoit du bon gré de ses citoyens : toutefois il demouroit tousjours condamné à l'amende : car selon les ordonnances le peuple ne la luy pouvoit pas remettre, ny luy en faire grace : mais ilz s'adviserent de faire fraude à la loy : car ayans accoustumé de fournir et payer quelque argent à ceulx qui prenoyent à preparer et orner l'autel de Jupiter Sauveur, pour le jour du solennel sacrifice que lon luy faisoit publiquement tous les ans, il luy donnerent la charge de ce faire pour le prix de cinquante talents, qui estoit la somme en laquelle il avoit esté condamné :

XXVIII. toutefois il ne jouït pas longuement de l'heur d'avoir esté restitué en sa maison et en ses biens : car les affaires des Grecs furent tantost apres ruinez de tout poinct : par ce que la bataille de Cranon qu'ilz perdirent, fut au mois de Juillet : le mois d'Aoust ensuyvant entra la garnison des Macedoniens dedans la forteresse de Munychia : et le mois d'Octobre prochain d'apres, Demosthenes mourut en ceste maniere : Quand la nouvelle vint que Antipater et Craterus venoyent en armes à

22-23 D : condamné. Mais

Athenes, Demosthenes et ses adherens en sortirent un peu devant qu'ilz y entrassent, les ayant le peuple condamnez à mourir à la suscitation de Demades : et s'estans escartez les uns deça, les autres dela, Antipater envoya des gens de guerre apres pour les prendre, desquelz estoit Capitaine un Archias qui fut surnommé Phygadotheras, qui vault autant à dire comme, poursuyvant les bannis. Lon dit que cestuy Archias estoit natif de la ville de Thuries, et qu'il avoit autrefois esté joueur de tragedies : et mesme que Polus natif d'Ægine, le plus excellent ouvrier de cest art qui fut jamais, avoit esté son disciple, combien que Hermippus le mette au nombre des disciples de l'orateur Lacritus : et Demetrius escrit qu'il avoit esté à l'eschole de Annaximenes. Cest Archias donques ayant trouvé en la ville d'Ægine l'orateur Hyperides, Aristonicus Marathonien, et Himærus frere de Demetrius le Phalerien, qui s'estoyent jettez en franchise dedans le temple d'Ajax, il les en tira par force et les envoya à Antipater, qui pour lors se trouvoit en la ville de Cleones, là ou il les feit tous mourir : et dit on qu'il feit coupper la langue à Hyperides.

XXIX. Et entendant que Demosthenes s'estoit aussi jetté en franchise dedans le temple de Neptune en l'isle de Calauria, il s'y en alla dedans des esquifz avec quelque nombre de soudards Thraciens, et là tascha premierement à luy persuader qu'il s'en allast vouluntairement avec luy devers Antipater, luy promettant qu'il n'auroit aucun mal. Mais Demosthenes la nuict de devant avoit eu un songe estrange en dormant : car il luy fut advis qu'il avoit joué une tragedie à l'envy de cest Archias, et qu'il luy succedoit si bien que toute l'assistence du

16 A B : Himeræus — 25 D : soldats

theatre estoit pour luy, et luy donnoit l'honneur de mieulx jouer, mais qu'au reste il n'estoit pas si bien en poinct, ne luy, ne ses joueurs, comme ceulx d'Archias, et qu'en tout appareil il estoit vaincu et surmonté par luy : pourtant le matin quand Archias alla parler à luy, en luy usant de gratieuses paroles pour le cuider induire à sortir vouluntairement du temple, Demosthenes le regardant entre deux yeux sans bouger du lieu ou il estoit assis, luy dit, « O Archias, tu ne me persuadas « jamais en jouant, ny ne me persuaderas encore ja en « promettant ». Archias adonc commencea à se cholerer et à le menacer en courroux : et Demosthenes luy repliqua lors, « A ceste heure as tu parlé à bon esciant et « sans feintise, ainsi que l'oracle de Macedoine t'a com- « mandé, car nagueres tu parlois en masque au plus « loing de ta pensee : mais je te prie attens un petit, « jusques à ce que j'aye escrit quelque chose à ceulx de « ma maison ». Ces paroles dittes, il se retira au dedans du temple, comme pour escrire quelques lettres, et meit en sa bouche le bout de la canne dont il escrivoit, et le mordit, comme il estoit assez coustumier de faire quand il pensoit à escrire quelque chose, et teint le bout de ceste canne quelque temps dedans sa bouche, puis s'affubla la teste avec sa robbe, et la coucha. Ce que voyans les satellites d'Archias, qui estoyent à la porte du temple, s'en mocquerent, cuidans que ce fust pour crainte de mourir qu'il feist ces mines la, en l'appellant lasche et couard. Et Archias s'approchant de luy, l'admonesta de se lever, et recommencea à luy dire les mesmes paroles qu'il luy avoit dittes au paravant, luy promettant qu'il moyeneroit sa paix avec Antipater. Adonc Demosthenes

12 A : et à le menasser — 24 A : et là coucha.

sentant que le poison avoit desja pris et gaigné sur luy, se desaffubla, et regardant Archias fermement au visage, luy dit, « Or jouë maintenant quand tu vouldras le rolle « de Creon, et fais jetter ce mien corps aux chiens, sans « permettre qu'on luy donne sepulture. Quant à moy, « ô Sire Neptune, je sors de ton temple estant encore vif, « pour ne le prophaner de ma mort : mais Antipater et « les Macedoniens n'ont pas espargné ton santuaire, « qu'ilz ne l'ayent pollu de meurtre. » Ayant proferé ces paroles, il dit que lon le souteinst par dessoubz les aixelles, pource qu'il commenceoit desja fort à trembler sur ses pieds, et en cuidant marcher, ainsi qu'il passoit au long de l'autel de Neptune, il tumba en terre, là ou en jettant un souspir il rendit l'esprit.

XXX. Or quant au poison, Ariston dit qu'il le succea et le tira ainsi comme nous avons dit du bout de sa canne. Mais un autre, Pappus, duquel Hermippus a recueilly l'histoire, escrit, que quand il fut ainsi tumbé tout contre l'autel, on luy trouva le commencement d'une missive, ou il y avoit, Demosthenes à Antipater, et non autre chose. Et ayant esté sa mort ainsi merveilleusement soudaine, les soudards Thraciens qui estoyent à la porte du temple rapporterent, qu'ilz luy avoyent veu tirer de dedans un petit drappeau le poison qu'il avoit mis en sa bouche, et cuiderent eulx sur l'heure, que ce fust de l'or qu'il eust avalé : mais une chambriere qui le servoit estant interrogee là dessus par Archias, luy dit, qu'il y avoit long temps qu'il portoit cela enveloppé dedans un petit linge, comme un preservatif. Et Eratosthenes escrit qu'il gardoit ce poison dedans un petit tuyau d'or creux par le dedans, qu'il portoit comme un bracelet alentour

9 A B : polu de meurtre — 10 A B : le sousteint

du bras. Il y a beaucoup d'historiens qui racomptent sa mort en diverses autres manieres, qu'il n'est ja besoing de reciter toutes, sinon qu'il y en a un nommé Demochares, qui estoit son familier amy, qui dit, que ce ne fut point poison qui l'esteignit ainsi soudainement, et que ce fut une speciale grace des Dieux, qui le voulurent preserver de la cruaulté des Macedoniens, et qui l'osterent ainsi soudainement de ceste vie, sans luy faire sentir grande passion ny griefve douleur. Il deceda le seizieme jour du mois d'Octobre, auquel jour se celebre à Athenes la feste de Ceres, qui s'appelle Thesmophoria, qui est la plus austere et la plus triste solennité de toute l'annee, en laquelle les femmes demeurent tout le long du jour dedans le temple de la Deesse sans manger et sans boire. Peu de temps apres le peuple Athenien luy rendant l'honneur qu'il avoit merité, luy feit fondre une image de cuyvre, et ordonna que le plus ancien de sa race seroit à perpetuité tousjours nourry dedans le palais aux despens de la chose publique : et furent ces vers engravez sur la base de laditte image,

Demosthenes, si autant de puissance
Tu eusses eu comme d'entendement,
La Macedoine avec escu et lance,
N'eust sur les Grecs onc eu commandement.

Car ceulx qui tiennent que ce fut Demosthenes mesme qui les feit en l'isle de Calauria devant que prendre le poison, s'abusent grandement.

XXXI. Mais un peu avant que je fusse la premiere fois à Athenes, on dit qu'il y advint une telle chose : Un soudard estant adjourné pour comparoir en personne devant son Capitaine, meit quelques pieces d'or, qu'il

4 A : qui estoit familier amy de Demosthenes, — 30 D : Un soldat

avoit, es mains de celle statue, pource que elle avoit les doigts des deux mains entrelacez les uns dedans les autres, et estoit creu tout joignant un grand Platane, duquel plusieurs fueilles, soit ou que le vent par cas d'adventure les eust abbatues, ou que le soudard mesme les y eust expressement mises, couvrirent cest or, tellement qu'il y fut bien long temps sans estre apperceu de personne, jusques à ce que le soudard le retrouva tout ainsi qu'il l'y avoit mis. Si en fut incontinent le bruit espandu par tout, et y eut plusieurs hommes de bon entendement qui prirent ce subject pour en faire des epigrammes à la louange de Demosthenes, comme n'ayant en sa vie point esté corrompable. Au demourant, Demades ne jouit pas longuement de la gloire qu'il cuidoit bien avoir de nouveau acquise : car la justice divine, vengeresse de la mort de Demosthenes, le conduisit en Macedoine pour y estre puny de mort justement par ceulx qu'il flattoit deshonestement, combien que des au paravant il leur fust desja ennuyeux : mais depuis il tumba encore en une faulte, dont il n'eust sceu se sauver : car il fut surpris des lettres, par lesquelles il advertissoit et prioit Perdiccas de tascher à s'emparer de la Macedoine, et delivrer la Grece de servitude, disant qu'elle ne tenoit qu'à un petit filet, encore tout pourry, entendant le vieil Antipater par ce filet. Dinarchus Corinthien l'accusa d'avoir escrit ces lettres, dont Cassander fut si aigrement courroucé, qu'il luy tua son propre filz entre ses bras, et commanda que lon le tuast apres luy mesme, luy faisant sentir par telles calamitez, qui sont les plus griefves qui pourroyent advenir à homme, que les traistres qui vendent leur païs se vendent eulx mesmes les premiers :

2 A B : entrelassez — 5 A : abbattues D : abatues — 23-24 A : disant qu'elle n'estoit liee et attachee que d'un petit filet tout pourry,

ce que Demosthenes luy ayant souvent predit, jamais il ne l'avoit voulu croire. Voila, amy Sossius, ce que nous avons leu ou bien ouy dire, touchant les faicts et la vie de Demosthenes.

2 A B C D : Sosius

CICERON

I. Quant à la mere de Ciceron, qui s'appelloit Helvia, on dit bien qu'elle estoit nee noblement, et qu'elle a tousjours vescu honorablement : mais quant à son pere, on en parle fort diversement et sans moyen, pource que les uns disent qu'il nasquit et fut nourry en l'ouvrouer d'un foulon : les autres le font descendre de Tullius Attius, qui en son temps fut honoré comme Roy entre les Volsques, et feit la guerre fort et ferme aux Romains : bien me semble il que le premier de celle race, qui fut surnommé Ciceron, fut quelque personnage notable, et que pour l'amour de luy, ses descendans ne rejetterent point ce surnom, ains furent bien aises de le retenir, encore que plusieurs s'en mocquassent, pource que Cicer en langage Latin signifie un poy chiche, et celuy la avoit au bout du nez, comme un poireau, ou une verrue, qui sembloit proprement un poy chiche, dont il fut pour cela surnommé Ciceron. Mais cestuy duquel nous escrivons presentement respondit bien un jour gaillardement à quelques siens amis, qui luy conseilloyent de laisser et changer ce nom la au premier magistrat qu'il demanda et

Titre (*et titres courants*) A B C D : Cicero. — 1 A B C D : Cicero (*cette fois seulement, dans le texte*) — 1-3 A : de Cicero, on dit qu'elle estoit riche, et qu'elle vescut honorablement — 4 A : bien diversement — 6 A M D : Tullius Appius — 15-16 M D : du nez, une petite fente qui sembloit proprement un poy chiche mesparty, dont il fut

quand il commencea à s'entremettre du gouvernement de la chose publique : car il leur dit qu'il mettroit peine de rendre le nom des Cicerons plus clair et mieulx luysant que ceulx des Scaures ny des Catules : et depuis estant Quæsteur, c'est à dire, superintendant des finances en la Sicile, il donna une offrande de quelque vase d'argent aux Dieux, sur lequel il feit engraver tout du long ses deux premiers noms, Marcus Tullius, et au lieu du troisieme commanda, par jeu, à l'ouvrier qu'il y entaillast la forme d'un poy chiche. Voila ce que lon treuve par escript quant à son nom.

II. Au demourant, on dit que sa mere l'enfanta sans peine ne douleur quelconque, le troisieme jour de Janvier : auquel jour les officiers et magistrats de Rome ont maintenant accoustumé de faire tous les ans solennelles prieres et sacrifices pour la santé et prosperité de l'Empereur : et dit on plus, qu'il apparut un esprit à sa nourrice, lequel luy predit qu'elle nourrissoit un enfant qui seroit un jour cause d'un grand bien à tous les Romains : et combien que telles choses semblent à plusieurs estre songes et resveries, si est ce que luy mesme bien tost apres monstra que c'estoit prophetie veritable incontinent qu'il fut parvenu en l'aage d'apprendre, tant il acquit de bruit et de renom entre les enfans, pour la vivacité de son bon entendement : de maniere que les peres des autres enfans venoyent eulx mesmes aux escholes pour le voir au visage, et pour sçavoir plus asseureement s'il estoit vray qu'il eust l'esprit si agu et si vif à apprendre, comme lon disoit : mais quelques uns qui estoyent plus rustiques, s'en courrouceoyent, et tensoyent leurs enfans

13-14 A : quelconque, environ le vingt et huitieme jour de Decembre, qui est le troisieme jour avant les neufves Calendes, c'est à dire du premier jour de l'an : auquel jour — 28 D : si aigu

de ce, qu'en allant parmy les rues ilz le mettoyent tousjours au milieu d'eulx par honneur. Or avoit il l'entendement et la nature toute telle comme Platon la demande pour estre propre aux lettres, et idoine à l'estude de la philosophie : car il embrassoit toute sorte de sçavoir, et n'y avoit art ny science quelconque liberale qu'il dedaignast, mais neantmoins si estoit il en ses premiers ans plus enclin à l'estude de la poësie qu'à nul autre, et treuve lon jusques aujourdhuy un petit poëme qu'il escrivit estant encore enfant, qui se nomme Pontius Glaucus, en vers iambiques de huit pieds : et depuis s'estant addonné plus chauldement à cest estude, il fut tenu non seulement pour le meilleur orateur, mais aussi pour le meilleur poëte des Romains de son temps : toutefois la gloire de l'eloquence, et l'honneur de bien dire luy est tousjours demouré jusques icy, encore qu'il y ait eu depuis grande mutation en la langue Latine : mais sa poësie a perdu tout bruit et toute reputation, pource qu'il y en a eu depuis d'autres beaucoup plus excellents que luy.

III. Sorty qu'il fut de l'estude des premieres et pueriles lettres, il fut auditeur de Philon philosophe Academique, celuy de tous les disciples de Clitomachus, que les Romains estimerent pour son eloquence, et aimerent le plus pour ses meurs et ses façons de faire. Il hanta aussi alentour de Mutius Scævola, qui pour lors estoit homme d'affaires, et la premiere personne du Senat, duquel il apprenoit le droit et l'intelligence des loix, et si suyvit encore les armes quelque temps soubs Sylla en la guerre Marsique : mais voyant que les affaires estoyent tumbees en seditions et guerres civiles, et de guerres civiles en Monarchie, il se remeit à l'estude et à la vie contemplative, hantant les

7 A : dedaignast : mais — 8 A B : nulle autre — 11 A : huict

hommes Grecs sçavans, et estudia tousjours aux sciences jusques à ce que Sylla fut demouré vaincueur, et que les troubles de la chose publique commencerent à se rasseoir. Mais environ ce temps la ayant Sylla fait mettre en criee et subhastation les biens d'un que lon disoit avoir esté occis, pource qu'il estoit du nombre des proscripts, c'est à dire, bannis par affiches, Chrysogonus un des serfs affranchis de Sylla, favorisé de son maistre, les achepta pour la somme de [a] deux mille drachmes : dequoy le filz et heritier du deffunct, appellé Roscius, estant fort desplaisant, monstra que c'estoit un manifeste abus, pource que le bien de son pere montoit jusques à la somme de [b] deux cents cinquante talents. Sylla se sentit picqué de cela, se voyant convaincu d'avoir fait ceste fraude au public pour gratifier à un sien valet : si feit mettre sus à cestuy Roscius par la subornation de ce Chrysogonus, que c'estoit luy mesme qui avoit tué son propre pere. Il n'y avoit orateur qui s'ozast presenter pour defendre ce pauvre Roscius, ains s'en tiroit chacun arriere, pour ce qu'ilz craignoyent l'austerité et la cruaulté de Sylla. Parquoy le pauvre jeune homme Roscius se voyant destitué de tous autres, fut contrainct de recourir à Ciceron, auquel ses amis conseillerent qu'il entreprist hardiment ceste defense, pource qu'il ne recouvreroit jamais une si belle occasion ne si honorable commencement de se mettre en reputation, que celuy la : si se resolut de prendre en main ceste cause, et la plaida si bien qu'il obteint tout ce qu'il voulut, dont il fut merveilleusement estimé : mais redoubtant l'indignation de Sylla, il s'absenta de Rome, et

a. Deux cents escus.
b. Cent cinquante mille escus.

10 A : heritier legitime du

s'en alla en la Grece, faisant courir le bruit que c'estoit pour se faire penser de quelque indisposition qu'il sentoit en sa personne : car, à la verité, il estoit aussi fort maigre et fort descharné, et mangeoit bien peu, et encore sur le tard, pour l'imbecillité et la foiblesse grande de son estomac : toutefois il avoit la voix bonne et forte, mais elle estoit un peu rude, et non encore bien formee : et pour la vehemence et l'affection de son parler montoit tousjours, et esclattoit jusques aux plus haults tons, de maniere qu'il y avoit danger que un jour cela ne luy apportast quelque notable accident en sa personne.

IV. Arrivé qu'il fut à Athenes, il ouit Antiochus natif de la ville d'Ascalone, prenant plaisir à la doulceur coulante et à la bonne grace de son langage, encore qu'il n'approuvast pas les nouvelletez qu'il avoit introduittes en la philosophie : car Antiochus avoit ja abandonné les opinions de la secte de philosophie, que lon appelloit la nouvelle Academie, et avoit laissé la ligue de Carneades, soit ou pource que l'evidence manifeste des choses, et la certaineté des sens le feit fleschir et changer d'opinion, ou, comme aucuns veulent dire, parce que par jalouzie et envie de contredire aux escholiers et adherents de Clitomachus et de Philo, il eust reprouvé les resolutions des Academiques, qu'il avoit long temps defendues, pour adherer à celles des Stoïques en la plus part. Mais Ciceron aimoit plus les Academiques, et y estudioit plus qu'aux autres, faisant son compte, que s'il se voyoit de tout poinct forclos et privé du maniement des affaires, il s'en iroit vivre à Athenes loing de toute plaiderie, et de toute administration de la chose publique, pour user ses jours au repos de l'estude de la philosophie : mais

25 A : Stoiques — 27 A B : s'il se veoit

quand la nouvelle luy fut venue, que Sylla estoit mort, qu'il veit que son corps estant renforcé par exercices, s'en alloit estre d'assez bonne et forte complexion, et que sa voix se façonnant tous les jours de plus en plus venoit à emplir l'oreille d'un son doulx et gracieux, et si estoit assez forte pour la proportion de la puissance de son corps, avec ce qu'il recevoit tous les jours lettres de ses parens et amis, qui luy escrivoient de Rome, et le prioyent qu'il s'en retournast au païs, et que Antiochus aussi d'autre costé l'admonestoit fort de se mettre à l'action et au maniement des affaires, il se remeit de rechef à estudier en rhetorique, et à cultiver son eloquence comme un util necessaire à qui se veult entremettre du gouvernement de la chose publique, en s'exercitant continuellement à faire des harengues sur arguments supposez, et s'approchant des orateurs et maistres d'eloquence qui pour lors estoyent les plus renommez : car pour cet effect, il s'en alla en Asie et à Rhodes, et entre les orateurs Asiatiques, il hanta Xenocles Adramettin, et Dionysius Magnesien, et estudia aussi avec Menippus Carien, et à Rhodes il ouït Apollonius Molon, et le philosophe Posidonius : et dit on que Apollonius n'entendant pas la langue Romaine le pria qu'il voulust par maniere d'exercice declamer en Grec, devant luy : ce que Ciceron feit fort vouluntiers, estimant que par ce moyen ses faultes en seroyent mieulx corrigees. Quand il eut achevé de harenguer, tous les autres assistans se trouverent fort eshahis, et le louerent tous à l'envy l'un de l'autre : mais Apollonius pendant qu'il parla, ne monstra oncques semblant de joyeuse chere, et quand il eut achevé,

18-19 A : à Rhodes, et hanta des orateurs Asiatiques avec Xenocles — 21 A : à Rhodes il ouyt — 25-26 A : estimant qu'en ce faisant il corrigeroit mieulx les faultes qu'il pouvoit avoir en son geste et en son action.

demoura longuement assis tout pensif sans mot dire. Dequoy Ciceron estant mal content, Apollonius à la fin luy dit : « Quant à moy, Ciceron, non seulement je te « louë, ains, qui plus est, je t'admire aussi : mais bien « ay-je compassion de la pauvre Grece, voyant que le « sçavoir et l'eloquence, les deux seuls biens et honneurs « qui nous estoyent demourez, sont par toy conquis sur « nous et attribuez aux Romains. »

V. Ainsi estant Ciceron en voulunté et en train de s'en aller gayement et avec bonne esperance jetter au gouvernement de la chose publique, il en fut un peu refroidy par un oracle qui luy fut respondu. Car ayant enquis le Dieu Apollo Delphique, comment et en quelle sorte il pourroit acquerir tresgrande renommee, et se rendre fort illustre, la prophetisse Pythie luy respondit, qu'il le feroit moyennant qu'il suyvist pour la guide de sa vie plus tost sa nature que l'opinion populaire : au moyen dequoy, quand il fut à Rome du commencement il se gouvernoit assez reserveement, et s'approchoit mal vouluntiers des magistrats, encore quand il y alloit, n'en faisoit on pas grand compte : car on l'appelloit communement le Grec et l'escholier, qui sont deux paroles que les artisans, et telle maniere de gens mechaniques à Rome, ont assez accoustumé d'avoir en la bouche. Mais estant de sa nature desireux d'honneur, et poulsé par les enhortemens de son pere et de ses amis, il se meit à la fin à advocasser, là ou il ne parvint pas au premier lieu petit à petit et par le menu, ains tout aussi tost qu'il s'y fut mis, reluisit en estime de bien dire par dessus tous les autres orateurs qui se mesloyent de plaider en ce temps la, et les laissa tous derriere luy. Si dit on neant-

10 A : guayement

moins qu'ayant eu au commencement les mesmes defaults de nature, quant au geste et à la pronunciation, qu'avoit eu Demosthenes, pour les emender, il estudia soigneusement à imiter Roscius, qui estoit excellent joueur de comedies, et Æsopus joueur de tragedies, duquel Æsopus on escrit, que jouant un jour en plein theatre le rolle d'Atreus, qui delibere en soymesme comment il se pourra venger de son frere Thyestes, il y eut d'adventure quelqu'un des serviteurs qui voulut soudain passer en courant par devant luy, et que luy estant hors de soymesme pour l'affection vehemente, et pour l'ardeur qu'il avoit de bien representer au vif la furieuse passion de ce Roy, luy donna sur la teste un tel coup du sceptre qu'il tenoit en la main, qu'il le rua mort sur la place : aussi ne donnoit pas la grace de la pronunciation peu de force de persuader aux paroles de Ciceron, lequel se mocquant des orateurs qui en harenguant crioyent à pleine teste, souloit dire qu'ilz faisoyent comme les boitteux, lesquelz montent à cheval, pource qu'ilz ne peuvent aller à pied : aussi eulx (ce disoit il) crient, pource qu'ilz ne sçavent pas parler. Or quant à ceste joyeuseté de se mocquer, et rencontrer ainsi plaisamment, c'est bien chose seante à qui se veult mesler de plaiderie, et qui part de bon esprit : mais par en user trop souvent et à tout propos, il faschoit beaucoup de gens, et se faisoit estimer homme picquant et maling.

VI. Il fut eleu Quæsteur en temps de cherté, qu'il y avoit faulte de bledz à Rome, et luy advint la Sicile pour sa province, là ou du commencement il fut mal voulu des Siciliens, à cause qu'il les contraignit d'envoyer du bled à Rome : mais depuis quand ilz eurent un peu essayé sa diligence, sa justice et sa clemence, ilz l'honorerent et aimerent autant ou plus que gouverneur qu'ilz

eussent onc eu de Rome. Or y avoit il plusieurs jeunes hommes Romains de bonnes et nobles maisons, qui estans accusez d'avoir laschement fait faulte à leur honneur et devoir contre les ordonnances de la guerre, avoyent esté renvoyez par devant le Prætеur de la Sicile : Ciceron parla pour eulx et les defendit excellentement, de sorte qu'ilz furent absouls : au moyen dequoy se promettant beaucoup de soy, quand son temps fut achevé, il s'en retourna à Rome, et luy advint par le chemin une chose digne de risee : car en passant par le païs de la Champagne, autrement ditte Terre de labour, il rencontra d'adventure l'un des principaux Romains, qui estoit de ses amis, auquel il demanda quel compte lon faisoit de luy à Rome, et quelle opinion on avoit de ses faicts, pensant bien avoir emply toute la ville de la gloire de son nom et de ses gestes : l'autre luy demanda, « Et ou « estois tu ce pendant que nous ne t'avons point veu, « Ciceron ? » Cela le descouragea fort sur l'heure, quand il veit que le bruit de son nom entrant en la ville de Rome comme en une mer infinie, s'estoit ainsi evanouy, sans qu'il en fust mention notable : mais depuis quand il vint à considerer en luy mesme avec discours de raison, qu'il se travailloit pour acquerir une chose infinie que la gloire, ou il n'y avoit but ne terme quelconque prefix, auquel l'homme peust advenir, cela luy retrencha beaucoup de l'ambition qu'il avoit mise en sa teste. Toutefois l'estre extremement joyeux de se sentir louer, et l'estre passionné du desir d'honneur luy demoura tousjours tant qu'il vescut jusques à la fin, et le feit plusieurs fois dévoyer du droit chemin de la raison.

15 D : remply — 24 A : infinie, ou il n'y avoit

VII. Au demourant quand il commencea de s'entremettre à bon esciant des affaires de la chose publique, il luy sembla mal seant que les artisans mechaniques eussent plusieurs instruments et utilz sans ames, desquelz ilz sçavent tous les noms, les lieux ou ilz les doyvent prendre, et l'usage auquel ilz servent, et qu'un homme d'estat qui fait ses actions avec l'aide et le service des hommes, fust negligent et paresseux d'apprendre et retenir les noms de ses citoyens : à l'occasion dequoy il s'accoustuma à sçavoir non seulement les noms des hommes de quelque qualité, mais aussi les quartiers de la ville ou ils demouroyent, les beaux lieux qu'ilz avoyent aux champs, les amis avec lesquelz ilz hantoyent, et les voisins qu'ilz frequentoyent : de maniere qu'en allant par l'Italie en quelque endroit que ce fust, Ciceron pouvoit monstrer et nommer les possessions et maisons de ses amis. Il n'avoit pas beaucoup de biens, et si en avoit assez pour fournir à sa despense, dont on s'esbahissoit, et l'estimoit on grandement de ce qu'il ne recevoit salaire ny present quelconque, pour cause qu'il plaidast, mesmement lors qu'il entreprit de plaider la cause contre Verres. Cestuy Verres avoit esté Prætеur et gouverneur de la Sicile, là ou il avoit commis plusieurs meschancetez, pour lesquelles les Siciliens l'avoyent appellé en justice, et Ciceron ayant pris en main la cause pour eulx, le feit condamner, non en plaidant, mais, par maniere de dire, en non plaidant, pour autant que les Prætеurs qui estoyent comme les presidents es jugemens, vouloyent gratifier à Verres, et avoyent tant donné de remises et de delais, qu'ilz avoyent rejetté la cause jusques au dernier jour plaidoyable. Parquoy Ciceron voyant que le jour ne

1 A : Mais quand il — 18 A : despence — 31 A : plaidable

suffiroit pas à prononcer tout ce qu'il avoit à dire contre luy, et que par ce moyen le proces ne seroit point vuidé ne la cause jugee, il se leva en pieds et dit qu'il n'estoit point autrement besoing de harengues, ains produisit seulement ses tesmoings aux juges : et les ayant fait interroguer, leur requit qu'ilz jugeassent sur les depositions des tesmoings qu'ilz avoyent ouïs. Toutefois on compte encore plusieurs plaisantes rencontres qu'il dit en ceste cause la. Les Romains appellent un pourceau qui n'est point chastré Verres, c'est à dire, un verrat. Or y avoit il un nommé Cecilius filz d'un serf affranchy, qui estoit souspeçonné d'adherer à la loy des Juifz. Cestuy Cecilius vouloit debouter les Siciliens de ceste accusation de Verres, et que la charge de l'accuser luy fust baillee à luy seul. Ciceron se mocquant de ceste siene poursuitte, luy dit, « Quelle chose peut avoir un « Juif à démesler avec un [a]Verrat ? » Cestuy Verres avoit un filz qui estoit ja à l'entree de son adolescence, et avoit le bruit de peu honestement user de sa beaulté : parquoy un jour que Verres se cuida mocquer de Ciceron, disant qu'il estoit trop delicat, « C'est à ses enfans, dit-il, qu'il fault faire ces reproches la en secret, à la maison ». En ceste cause l'orateur Hortensius n'oza pas directement prendre la defense de Verres : mais quand à la condamnation de l'amende, il se laissa bien induire à comparoir pour luy, et pour ce faire en eut en don une image de Sphinx d'yvoire, que Verres luy donna, dequoy Ciceron luy jetta quelque mot picquant à la traverse : et Hortensius ne l'ayant pas entendu, dit qu'il n'avoit point appris

a Pour autant que les Juifs ne mangent point de chair de pourceau.

6 D : interroger — 7 A : ouys — 12 D : souspçonné — 24 A B D : quant à — (A : *la note manque.*)

à souldre les enigmes : « Si as tu un Sphinx en ta maison », luy respondit incontinent Ciceron.

VIII. A la fin Verres ayant esté condamné en la somme de soixante et quinze mille escus pour l'amende, Ciceron fut souspeçonné de s'estre laissé gaigner et corrompre par argent pour conclurre contre luy en si petite somme : ce neantmoins quand il vint à estre eleu Ædile, les Siciliens se sentans ses redevables, luy apporterent et envoyerent plusieurs presens de leur isle, dont il ne tourna chose quelconque à son particulier profit, et uza de leur liberalité seulement à faire ravaller les pris des vivres en la ville. Il avoit un beau lieu dedans le territoire de la ville d'Arpos, et une autre possession aupres de Naples, et une autre alentour de la ville de Pompei, qui n'estoyent pas gueres grandes : et depuis eut encore le douaire de sa femme Terentia, qui pouvoit monter à la somme de douze mille escus, et une succession qui pouvoit valoir environ neuf mille escus, dont il vivoit honestement et sobrement sans superfluité avec ses familiers Grecs et Romains qui aimoyent les lettres, se mettant à table bien peu souvent avant le coucher du Soleil, non tant pour occupations grandes qu'il eust, que pour la foiblesse et imbecillité de son estomac : car il estoit au demourant exquis et diligent au soing de sa personne, jusques à user de frottemens et de tours de promenemens en nombre certain : et par ce moyen traittant et gouvernant son corps, il se le mainteint non seulement sans maladie, mais aussi fort et robuste pour supporter plusieurs grands labeurs et travaux qu'il luy convint soustenir depuis. Il ceda la maison paternelle à son frere, et luy s'en alla tenir au mont Pala-

1 A B D : ænigmes — 13 M (*écriture douteuse*) : Arpinus — 14 A B D : Pompeij — 24 D : estomach

tin, à celle fin que ceulx qui le viendroyent visiter par honneur, et qui luy feroyent la cour, ne se travaillassent pas tant d'aller si loing : car il n'y avoit pas moins de gens tous les matins à sa porte, qu'à celle de Crassus pour ses richesses, ou de Pompeius pour l'authorité et le credit qu'il avoit entre les gens de guerre, qui estoyent les deux plus puissans hommes qui fussent pour lors à Rome ; et, qui plus est, Pompeius luy mesme luy faisoit la cour, à cause que l'entremise de Ciceron luy servoit de beaucoup à l'accroissement de sa gloire et de son authorité.

IX. Quand il vint à briguer et demander l'estat de Prætеur, qui est comme juge ordinaire, encore qu'il eust beaucoup et de grands competiteurs, il fut le premier de tous declaré eleu : en l'exercice duquel estat il se gouverna si honestement, qu'il ne fut jamais souspeçonné de corruption ny de concussion quelconque. Et à ce propos on racompte que Licinius Macer, homme qui pouvoit beaucoup de luy mesme, et qui oultre cela estoit encore porté et soustenu par Crassus, fut accusé devant luy de larcin et male versation en son estat, et que se confiant au credit qu'il cuidoit avoir, et à la brigue grande que faisoyent ses amis pour luy, il se retira en sa maison avant que la sentence de son proces fust donnee, estans encore les juges sur les opinions, et que là il feit en diligence sa barbe, et vestit une belle robbe neufve, comme se tenant tout asseuré d'avoir gaigné son proces, puis s'achemina vers la place : mais Crassus luy alla au devant, et le rencontrant, luy dit comme il avoit esté condamné par toutes les sentences de tous les juges, dont il fut si desplaisant, qu'il s'en retourna tout court, et

24-25 A : feit sa barbe — 27 A : s'en revint incontinent vers — 28 A : rencontrant à la porte du palais, luy — 29-30 A : dont l'autre Ae : dont il — 30 *et suiv.* A : tout court en sa maison, la ou il se meit au lict

s'alla mettre au lict, dont il ne releva oncques puis. Ce jugement apporta grande reputation à Ciceron, pource que lon luy donna la louange d'avoir diligemment tenu la main à ce que la justice eust lieu. Un autre nommé Vatinius, homme effronté, et qui portoit peu de reverence aux magistrats en plaidant, ayant au demourant le col tout plein d'escrouelles, se presentoit un jour arrogamment devant Ciceron estant en son siege Prætorial, et luy demandoit quelque chose, que Ciceron ne luy vouloit point ottroyer sur le champ, ains s'en vouloit conseiller à loisir : et Vatinius luy dit, qu'il ne feroit point de difficulté de cela s'il estoit Prætеur. Ciceron se tournant vers luy, luy respondit, « Aussi n'ay je pas le col si gros que « toy. » Environ la fin de son magistrat, deux ou trois jours avant que son temps expirast, il y eut quelqu'un qui meit en justice par devant luy Manilius, l'accusant semblablement d'avoir desrobbé la chose publique. Cestuy Manilius estoit bien voulu et favorisé du peuple, lequel avoit opinion que lon le persecutoit non tant pour sa faulte, que pour faire desplaisir à Pompeius, de qui il estoit particulierement amy. Il demanda quelques jours pour respondre aux charges qu'on luy mettoit sus, et Ciceron ne luy bailla pour tout delay que le jour ensuyvant seulement, dont le peuple se courroucea fort, à cause que les autres Prætеurs avoyent accoustumé de donner en telz cas dix jours de delay pour le moins. Le lendemain, comme les Tribuns du peuple le tirassent en jugement, et proposassent leur accusation contre luy, il pria Ciceron de le vouloir patiemment ouir : et Ciceron respondit, que sa coustume estant de user de toute la gratieuseté, douceur et humanité, qui luy estoit loisible par les loix,

1 A : au lict, et n'en releva — 17 A : derobbé D : desrobé — 29 D : oüir

envers ceulx qui estoyent accusez, il luy sembloit qu'il tiendroit grand tort à Manilius s'il ne faisoit le semblable en son endroit, et que pour ceste cause n'ayant plus qu'un seul jour à estre en son office de Prœteur, il luy avoit expressement donné ce jour la, à fin qu'il peust respondre devant luy, pource qu'il luy sembloit, que de remettre le jugement de ceste cause, et le renvoyer par devant un autre Prœteur, n'eust pas esté fait en homme qui eust eu envie de luy faire plaisir. Ces paroles changerent merveilleusement l'opinion et l'affection du peuple envers luy, et en disant tous les biens du monde de luy, le prierent de prendre la protection et defense de Manilius : ce qu'il feit bien vouluntiers, et se presentant en jugement comme orateur, pour plaider pour luy, feit une belle harengue, en laquelle il parla bien aigrement et franchement alencontre des gros de la ville, et de ceulx qui portoyent envie à Pompeius.

X. Et neantmoins quand il vint à demander et prochasser l'office du Consulat, il ne trouva pas moins de port et de faveur envers les nobles et les principaux de la ville, qu'envers le menu peuple : car ils luy aiderent à obtenir ce qu'il demandoit pour le regard du bien et de l'utilité publique, à cause de telle occasion : La mutation du gouvernement qu'avoit introduit Sylla, du commencement avoit semblé bien estrange au peuple, mais lors s'y estans ja les hommes accoustumez par traict de temps, elle commenceoit à prendre pied et à n'estre plus trouvee mauvaise : toutefois il y avoit quelques particuliers qui vouloyent changer et renverser tout sans dessus dessoubz pour servir à leur propre avarice, et non point pour aucun bien publique, attendu mesmement que lors Pompeius

9 A : qui eust envie

estoit encore en Levant, ou il faisoit la guerre aux Roys de Pont et d'Armenie, et qu'il n'estoit demouré à Rome aucune force qui fust suffisante pour resister à ces seditieux, qui cherchoyent de faire quelque nouvelleté, lesquelz avoient pour leur chef Lucius Catilina, homme hardy et hazardeux à entreprendre toute grande chose, cauteleux et malicieux de nature, et que lon chargeoit entre autres forfaittures enormes, dont il estoit souspeçonné, d'avoir dépucellé une siene fille propre, et d'avoir tué son frere germain, duquel meurtre craignant d'estre appellé en justice, il pria Sylla de le faire mettre au nombre des condamnez et proscripts, comme s'il eust encore esté vivant. Ces meschans seditieux doncques ayans un tel homme pour leur Capitaine, s'estoyent asseurez et obligez les uns aux autres par plusieurs moyens : et entre autres, avoyent tué un homme, duquel ilz avoyent mangé la chair ensemble, et avoyent corrompu une grande partie de la jeunesse : car le Capitaine leur subministroit à chacun tous les plaisirs ausquelz la jeunesse est encline, comme banquets, amours de folles femmes, et leur fournissoit argent largement pour soustenir toute celle despense. Davantage toute la Thoscane estoit en branle de se rebeller, et la plus grande partie de la Gaule aussi, qui est entre les Alpes et l'Italie : et si estoit la ville de Rome d'elle mesme en grand danger de mutation pour l'inegalité des biens des habitans, à cause que ceulx des plus nobles maisons, et qui avoyent le cueur plus grand, avoyent despendu tous leurs patrimoines en jeux et en festins, ou en edifices qu'ils faisoyent bastir à leurs despens pour gaigner la grace du peuple, à fin d'obtenir les magistrats, de sorte qu'ilz en estoyent devenus

1 D : au Levant — 17 B : corrumpu — 26 A : inægalité

pauvres, et les richesses estoyent devoluës entre mains de petits personnages qui avoyent les cueurs bas, de maniere qu'il falloit bien peu de chose pour faire tourner l'estat des affaires sans dessus dessoubz, et estoit en la puissance de quiconque l'eust ozé entreprendre, de remuer le gouvernement, tant la chose publique estoit corrompue et gastee au dedans de soymesme.

XI. Toutefois Catilina voulant encore se saisir d'un fort, pour mieux pouvoir parvenir au but de son entente, demanda le Consulat, ayant grande esperance qu'il seroit eleu Consul avec Caius Antonius, homme qui de soymesme n'estoit pas pour commencer à faire ny grand bien ny grand mal, mais qui pouvoit adjouster beaucoup de force à un autre qui l'eust mené : ce que prevoyans plusieurs gens de bien et d'honneur, solliciterent Ciceron de demander le Consulat, et le peuple l'ayant aggreable, Catilina vint par ce moyen à decheoir de son esperance, et Antonius et Ciceron furent declarez Consulz, combien que Ciceron fust seul entre les poursuyvans, né de pere Chevalier seulement, et non Senateur Romain,

XII. et si ne sçavoit pas encore la commune les secrettes menees de Catilina. Mais des le commencement de son Consulat il eut de grands travaux et grands affaires, pource que d'un costé ceulx à qui il estoit defendu par les ordonnances de Sylla de tenir magistrats à Rome, qui n'estoyent point foibles ny en petit nombre, alloyent prattiquans la bienvueillance du peuple, en disant et alleguant plusieurs choses justes et veritables contre la violente domination et tyrannie de Sylla, mais en temps qu'il n'estoit pas seur de rien changer ny remuer au gouvernement de la chose publique : et d'autre costé les Tribuns

2 D : le cœur bas — 6 A : corrumpue — 21 A : le commun

du peuple mettoyent en avant des loix et des edicts servans à ce propos : car ilz vouloyent que lon eleust dix Commissaires avec puissance et authorité souveraine par toute l'Italie, par toute la Syrie, et encore par tous les païs et provinces, que Pompeius avoit nouvellement acquises à l'empire Romain, de vendre et aliener ce qui appartenoit à la chose publique, faire le proces à qui bon leur sembleroit, bannir et envoyer en exil, peupler villes, prendre argent au tresor de l'espargne, lever gens de guerre, les entretenir et soudoyer tant et si long temps que bon leur sembleroit. Pour ceste grande puissance il y avoit plusieurs hommes de qualité qui adheroyent et favorisoyent à ces loix, mesmement Antonius compagnon de Ciceron, pource qu'il avoit esperance d'estre l'un de ces dix Commissaires : et si pensoit on qu'il sçavoit bien la menee de Catilina, et qu'il n'en estoit pas mal content, pource qu'il se trouvoit fort chargé de debtes : ce qui donnoit plus de crainte aux gens de bien que nulle autre chose : et pourtant Ciceron voulant premierement remedier à ce danger, feit que la province du royaume de Macedoine luy fut destinee, et luy estant à luy mesme presentee celle de la Gaule, il s'en excusa : et par le moyen de ce benefice gaigna Antonius comme un joueur de farces mercenaire, luy faisant promettre pour le bien de la chose publique, qu'il le seconderoit, et ne diroit sinon ce qu'il luy nommeroit. Quand il eut gaigné celuy la, et qu'il l'eut rendu maniable à sa voulunté, il se commencea à asseurer davantage, et à resister plus hardiment à ceulx qui mettoyent en avant ces nouvelletez : car en plein Senat il se prit un jour à reprouver et condamner la loy que les Tribuns vouloyent faire passer, et estonna

21 D : luy fust destinée

tellement ceux qui en estoyent autheurs, qu'il n'y eut personne d'eulx qui luy ozast contredire. Ce neantmoins les Tribuns attenterent encore une autre fois depuis de la faire authoriser, et donnerent assignation aux Consulz de comparoir devant le peuple : mais Ciceron ne s'estonna point pour cela, ains commandant au Senat de le suyvre, non seulement feit rejetter la loy de ces Tribuns au peuple, mais davantage leur feit perdre esperance de pouvoir rien conduire à chef de tout ce qu'ilz avoyent entrepris : tant il les abaissa et supplanta par son eloquence.

XIII. Car ce a esté le personnage qui plus a fait cognoistre aux Romains, combien l'eloquence adjouste de plaisir et fait trouver doulx ce qui est honeste, et que le droit, et la raison sont invincibles quand on les sçait bien dire, et qu'il fault que celuy qui veult faire devoir d'homme sage au gouvernement d'une chose publique, voyse tousjours de faict preferant ce qui est utile, à ce qui chatouille et qui flatte la multitude : mais de paroles qu'il doit aussi chercher de faire, que ce qui est utile ne soit desplaisant. Auquel propos on peult aussi alleguer, pour monstrer combien il avoit de grace en son parler, ce qu'il feit du temps de son Consulat, touchant l'ordre de seoir au theatre à voir jouer les jeux : car au paravant les Chevaliers Romains seoyent pesle mesle parmy le menu peuple ainsi que chacun se rencontroit, et le premier qui y meit distinction fut [a]Marcus Otho lors Prætеur, lequel feit un edict, par lequel il ordonna des sieges separez pour les Chevaliers Romains, de là ou ilz verroyent deslors en avant jouer les jeux. Le peuple prit cela à cueur, comme estant fait à son deshonneur,

a. Aultres le nomment Lucius Roscius Otho Tribun du peuple.

17-18 D : chatoüille et flate — 25 A : chascun — (A : *la note manque.*)

de sorte que depuis quand Otho entra dedans le theatre, tout le menu peuple se prit à le siffler pour luy faire honte, et au contraire les Chevaliers luy feirent place entre eulx avec grands batemens de mains, en signe d'honneur : à l'occasion dequoy le peuple de rechef commencea à siffler plus que devant, et les Chevaliers à battre des mains, et de là se tournerent à s'entredire villanie les uns aux autres, de maniere que tout le theatre estoit en confusion : ce qu'entendant Ciceron s'y en alla luy mesme, et appellant le peuple au temple de la Deesse Bellone, le tensa et le prescha si bien, que retournans sur l'heure mesme au theatre ilz honorerent et recueillirent aussi de batemens de mains Otho, et feirent à l'envy des Chevaliers à qui plus luy feroit de caresse et d'honneur.

XIV. Mais les complices de la conjuration de Catilina, qui du commencement s'estoyent un petit refroidiz pour la peur qu'ilz avoyent euë, recommencerent de nouveau à prendre cueur en se trouvant ensemble, et s'entre encourageant de mettre la main à l'œuvre plus hardiment, devant que Pompeius fust de retour, lequel on disoit estre ja en chemin pour s'en retourner avec son armee : mais sur tous, les soudards qui jadis avoyent esté à la guerre soubz Sylla, s'estans escartez ça et là par toute l'Italie, et la plus part d'iceulx, mesmement les plus belliqueux, estans espandus et semez par les villes de la Thoscane, solicitoyent et hastoyent Catilina, se promettans bien qu'ilz auroyent encore une autre fois des richesses toutes prestes à piller et robber à leur plaisir. Ces soudards ayans pour leur Capitaine un nommé Manlius, qui autrefois avoit eu charge notable

7 D : vilenie — 20 D : s'entrecourageans

soubz Sylla, estoyent bandez avec Catilina, et s'estoyent trouvez à Rome pour luy aider à sa brigue : car il s'estoit mis à demander de rechef le Consulat, ayant deliberé de tuer Ciceron durant le bruit et le tumulte de l'election. Les Dieux monstroyent assez evidemment par tremblemens de terre, par foudres et tonnerres, et par visions de fantasmes qui apparoissoyent, les menees secrettes qui se machinoyent, et en avoit on des indices veritables par personnes qui les venoyent reveler : mais ilz n'estoyent pas encore suffisans pour proceder alencontre d'un homme noble, et qui pouvoit beaucoup, comme Catilina. Parquoy Ciceron dilayant le jour de l'election, feit appeller Catilina au Senat, là ou il l'interrogua sur ce qui se disoit contre luy : et luy se persuadant qu'il y en avoit beaucoup dedans le Senat mesme, qui ne demandoyent autre chose que la nouvelleté et la mutation, et aussi se voulant monstrer prest à ceulx qui estoyent de sa conjuration, feit une response molle à Ciceron, disant : « Quel mal fais-je, si y ayant « deux corps en ceste ville, l'un gresle, maigre et tout « pourry, qui a un Chef, et l'autre grand, gros et fort, « qui n'en a point, je luy en mets un ? » voulant par ceste response enveloppee et couverte, signifier le peuple et le Senat. Ceste response ouye Ciceron eut encore plus grande crainte que devant, de sorte qu'il s'arma d'un corps de cuirace pour la seureté de sa personne, et fut accompagné par tous les gens de bien, et grand nombre des jeunes hommes, à l'aller de son logis jusques au champ de Mars, ou se faisoyent les elections, et avoit expressement laissé son saye lasche au collet, à fin qu'on peust voir le bout de la cuirace qu'il avoit sur son dos,

17 A : et quand et quand aussi — 26 *et* 31 A B : cuyrasse D : cuirasse — 28 A : à venir de

pour faire cognoistre à ceulx qui le regarderoyent le danger auquel il estoit : ce que tout le monde trouvoit fort mauvais, et se rengeoit on autour de luy pour le defendre, qui l'eust voulu assaillir. Si fut la chose à tant conduitte, que par les voix du peuple Catilina fut une autre fois debouté de l'office de Consulat et furent eleuz Consulz Syllanus et Murena.

XV. Peu de temps apres ceste election, estans ja ensemble les soudards de la Thoscane qui devoyent venir à Catilina, et estant le jour prochain qu'il avoit prefix pour executer leur entreprise, environ la minuict vindrent en la maison de Ciceron trois des principaux et plus puissans hommes de la ville, Marcus Crassus, Marcus Marcellus, et Scipio Metellus, et batans à la porte, appellerent le portier, et luy dirent qu'il allast esveiller son maistre, et luy faire entendre comme ilz estoyent eulx trois à la porte, et qu'ilz avoient à parler à luy pour une telle occasion : Le soir apres soupper le portier de la maison de Crassus luy avoit baillé un pacquet de lettres qu'un homme incogneu avoit apportees, lesquelles s'addressoyent à diverses personnes, et y en avoit une qui n'estoit point soubscripte, laquelle s'addressoit à Crassus mesme. Cette lettre portoit que bien tost il se devoit faire un fort grand meurtre en la ville par Catilina, raison dequoy il l'admonestoit et à conseilloit de sortir de la ville. Crassus ayant leu ceste lettre ne voulut point ouvrir les autres, ains s'en alla tout droit vers Ciceron, meu de la crainte du danger, et en partie aussi pour se justifier de quelque souspeçon qu'on avoit sur luy pour l'amitié qui estoit entre luy et Catilina. Ciceron donques ayant deliberé avec eulx sur ce qui estoit à faire en tel cas, le lendemain au plus matin feit assembler le Senat, et portant avec soy les lettres,

les distribua à ceulx à qui elles s'addressoyent, leur commandant de les lire tout hault. Ces lettres toutes egalement et conformeement descouvroyent la conjuration : et davantage Quintus Arrius homme d'authorité, comme celuy qui avoit autrefois esté Prætеur, dit publiquement les amas de gens de guerre qui se faisoyent par la Thoscane : et rapporta lon encore que Manlius avec une grosse trouppe de soudards tenoit les champs alentour des villes de la Thoscane, n'attendant autre chose que les nouvelles de quelque mouvement qui se devoit faire à Rome. Toutes lesquelles choses considerees, il fut fait un arrest et decret au Senat, par lequel on remettoit entierement les affaires entre les mains des Consulz, à celle fin qu'eulx en prenant la charge prouveussent avec authorité souveraine ainsi que mieux ilz pourroyent et sçauroyent faire, à ce que la chose publique ne tumbast en aucun inconvenient. Ceste maniere de decret et de conclusion ne se souloit pas souvent prendre au Senat, ains seulement alors qu'ilz redoubtoyent quelque grand danger evident.

XVI. Parquoy Ciceron ayant ceste pleine puiss ance, commeit les affaires de dehors à Quintus Metellus, et reteint à luy la charge du dedans de la ville : et le jour en allant par la ville estoit environné d'un si grand nombre d'hommes, que quand il passoit atravers la grande place, elle estoit presque toute remplie de la trouppe qui l'accompagnoit. A l'occasion dequoy Catilina ne pouvant plus differer ny attendre, resolut de s'en aller luy mesme devers Manlius, là ou estoit leur armee : mais avant que partir il attiltra un nommé Marcius et un autre Cethegus, ausquelz il commanda s'en aller le matin à la porte du logis de Ciceron avec des dagues couvertes pour le tuer, soubz couleur de luy

venir donner le bonjour et le saluer. Mais il y eut une Dame de noble maison nommee Fulvia, qui la nuict de devant en alla advertir Ciceron, l'admonestant qu'il se gardast de ce Cethegus, lequel ne faillit pas à venir le lendemain de bon matin, et luy estant l'entree de la maison defendue, commencea à se courroucer et à crier devant la porte : ce qui le rendit encore plus suspect. A la fin Ciceron sortant de sa maison, feit appeller le Senat au temple de Jupiter Stator, qui vault autant à dire comme, arresteur, lequel est situé à l'entree de la Rue sacree, ainsi que lon monte au mont Palatin. Là se trouva Catilina avec les autres, comme pour se justifier des choses dont on le souspeçonnoit, mais il n'y eut pas un des autres Senateurs qui se voulust asseoir aupres de luy, ains se leverent tous du banc sur lequel il avoit pris place, et quand il cuida commencer à parler ne peut onques avoir audience pour le bruit qui se leva contre luy, jusques à ce que finablement Ciceron se leva, et luy commanda de sortir de la ville, et qu'il falloit necessairement qu'il y eust separation de murailles entre eulx, attendu que l'un se servoit de paroles, et l'autre vouloit user d'armes et de voye de faict. Parquoy Catilina sortant incontinent de la ville avec trois cents hommes armez, ne fut pas plus tost hors de l'enceinte des murailles, qu'il feit par des sergens porter devant luy des verges liees avec des haches, comme s'il eust esté magistrat legitime, et feit lever des enseignes de gens de guerre, et en cest equippage s'en alla rendre la part ou estoit Manlius, n'ayant pas moins de vingt mille hommes, avec lesquelz il alloit essayant de prattiquer et gaigner les villes, de

4 D : donnast garde — 10 A : est assis à - 18-19 D : finalement

sorte que la guerre estant par ce moyen declarec ouvertement, Antonius le compagnon de Ciceron au Consulat y fut envoyé pour le combatre.

XVII. Ce pendant Cornelius Lentulus surnommé Sura, homme de noble maison, mais de mauvais gouvernement, et qui pour sa meschante vie avoit paravant esté jetté hors du Senat, assembla le demourant de ceulx, qui ayans esté corrompus par Catilina estoyent encore demourez en la ville apres luy, et les admonesta de ne s'estonner de rien. Il estoit lors Prætcur pour la seconde fois, comme la coustume est, quand quelqu'un vient à recouvrer de nouveau la dignité de Senateur qu'il a perdue : et dit on que le surnom de Sura luy fut donné par une telle occasion : Estant Quæsteur du temps que Sylla avoit le gouvernement de la chose publique en main, il despendit et consomma follement une bonne grosse somme d'argent du public : dequoy Sylla estant courroucé contre luy, et luy en demandant compte devant le Senat, il se tira en avant fort nonchalamment et en homme qui monstroit bien de ne s'en soucier gueres, et dit qu'il ne sçauroit autrement rendre compte, mais qu'il presentoit le gras de sa jambe, comme font les enfans quand ilz ont failly au jeu de la paulme. De là vint que depuis on le surnomma tousjours Sura, pource que Sura en Latin signifie le gras de la jambe. Une autre fois estant appellé en justice pour quelque autre malefice, il corrompit par argent aucuns des juges, et ayant esté absouls par deux voix de plus tant seulement, qu'il eut en sa faveur, il dit qu'il avoit perdu l'argent qu'il avoit baillé à l'un de ces deux juges la, pource que ce luy estoit assez d'estre absouls par une seule voix de plus. Cest homme donques estant de telle nature, avoit premierement esté esbranlé par Catilina,

et achevé de guaster par certains pronostiqueurs et fauls devins qui l'avoyent abuzé de vaine esperance, en luy chantant des vers qu'ilz avoyent feincts et controuvez, et des faulses propheties, qu'ilz disoyent estre extraittes des livres de la Sibylle, par lesquelles estoit porté qu'il devoit avoir trois Corneliens Monarques à Rome, desquelz les deux avoyent ja accomply la destinée, Cinna et Sylla : et que au reste la fortune luy presentoit à luy, comme au troisieme, la Monarchie, et qu'il la falloit embrasser chaudement, et non pas laisser perdre les occasions en trop dilayant, comme avoit fait Catilina.

XVIII. Si n'avoit pas cestuy Lentulus entrepris chose petite ne legere, ains avoit proposé de tuer tout le Senat entierement, et des autres citoyens autant qu'ilz en pourroyent occire, de brusler toute la ville, sans pardonner à personne quelconque, sinon aux enfans de Pompeius, desquelz ilz se devoyent saisir et les garder pour gages et ostages de faire puis apres leur appointement avec luy : car il estoit ja grand bruit, et le tenoit on pour tout asseuré, qu'il retournoit des grandes guerres et conquestes qu'il avoit faittes es païs d'Orient. Si prirent assignation pour executer leur entreprise à une nuict des Saturnales, et avoyent porté force estouppe et souffre, avec grande quantité d'armes en la maison de Cethegus, et oultre ce, avoyent deputé cent hommes en cent quartiers de la ville, à fin que le feu estans mis tout à un coup en plusieurs endroits, elle en fust tant plus tost embrazee de tous costez. Il y avoit d'autres hommes commis pour estoupper les canaulx et conduits par ou l'eau venoit en la ville, et pour occire aussi ceulx qui

19 D : ostage

vouldroyent prendre de l'eau pour esteindre le feu. Mais en ces entrefaittes, il se trouva d'adventure à Rome deux ambassadeurs de la nation des Allobroges, laquelle pour lors estoit tresmal contente, et portoit fort impatiemment le joug de la domination des Romains. Lentulus pensa que c'estoyent personnes idoines pour emouvoir et faire soublever toute la Gaule : si feit tant qu'il les gaigna et les tira à leur conspiration, et leur donna lettres addressantes au conseil de leur païs, par lesquelles il leur promettoit toute franchise : et d'autres addressantes à Catilina, par lesquelles il l'admonestoit de proposer liberté aux serfs, et de s'en venir le plus tost qu'il pourroit droit à Rome : et envoya quand et eulx un nommé Titus natif de la ville de Crotone, qui avoit la charge de porter les lettres : mais tous leurs conseilz et toutes leurs deliberations, comme d'hommes estourdis, qui ne se trouvoyent jamais ensemble sinon en yvrongnant avec folles femmes, estoyent facilement descouverts par Ciceron, qui les alloit espiant et recherchant avec grande solicitude, sobre jugement, et sens fort agu et clair voyant : car il avoit mis plusieurs gens au guet hors de la ville, qui les guettoyent et les suyvoyent aussi à la trace pour descouvrir tout ce qu'ilz projettoyent : et si parloit encore secrettement à quelques uns, desquelz il se fioit, que les autres cuidoyent estre participans de leur conspiration : par le moyen desquelz il sceut comme les conjurez avoyent eu prattique et communication avec ces ambassadeurs estrangers : et finablement les feit espier la nuict, si bien qu'il surprit les ambassadeurs, et le Crotoniate avec les lettres qu'il portoit, à l'aide des ambassadeurs Allobroges, lesquelz s'entendirent secrettement avec luy.

XIX. Le lendemain au poinct du jour il feit assembler

le Senat dedans le temple de Concorde, là ou il leut publiquement les lettres, et ouit les depositions des complices et tesmoings. Il y eut davantage un Senateur Junius Syllanus qui tesmoigna, que quelques uns avoyent ouy dire à Cethegus, qu'ilz devoyent occire trois Consulz et quatre Prætеurs. Piso aussi Senateur, qui autrefois avoit esté Consul, declara presque semblables choses. Et Gaius Sulpitius, l'un des Prætеurs qui fut envoyé en la maison de Cethegus, rapporta qu'il avoit trouvé force traicts, force armes, grand nombre de dagues et d'espees toutes freschement emoulues. Finablement le Senat ayant promis impunité à ce Crotoniate pour deceller ce qu'il sçavoit de ceste conjuration, Lentulus se trouva par luy convaincu, et fut contraint de renoncer à son magistrat de Prætеur devant tout le Senat, et changeant sa robbe de pourpre en prendre une autre convenable à sa malheureté. Cela fait, luy et ses consorts furent baillez en garde par les maisons des Prætеurs : et le soir estant ja venu, tout le peuple attendant alentour du lieu ou le Senat estoit assemblé, Ciceron sortit à la fin, et declara à l'assistence du peuple comme les choses estoyent allees : si fut reconvoyé par tout ce peuple jusques en la maison d'un sien amy son voisin, à cause que les Dames de la ville occupoyent la siene, y faisans en secret une feste et un sacrifice solennel en l'honneur d'une Deesse que les Romains appellent la Bonne Deesse, et les Grecs la nomment Gynæcia, comme qui diroit Feminine, à laquelle tous les ans se fait un solennel sacrifice par la femme ou mere du Consul dedans sa maison, en presence des vierges religieuses Vestales. Ciceron donques estant entré en la maison de celuy sien voisin, se meit à penser en soymesme ayant

M : consulaires (*note* : 5 ὑπατικοί) — 5-6 A B : et quattre Praeteurs — 6 D : autresfois — 16 D : malheurté — 22 D : jusques à la

bien peu de gens autour de luy, comment il se devoit gouverner en cest affaire : car de punir les criminelz à la rigueur selon que leurs mesfaicts l'avoyent deservy, il doubtoit et craignoit de le faire, tant pource qu'il estoit doulx et humain de sa nature, que pource qu'il ne vouloit pas sembler avoir vouluntairement embrassé l'occasion d'employer sa puissance absoluë, pour aigrement punir à la rigueur des citoyens qui estoyent des plus nobles maisons de la ville, et qui y avoyent beaucoup d'amis. Et au contraire aussi, s'il se portoit en cest affaire trop mollement, il redoubtoit le danger qui pendoit de leur temerité, se doubtant bien que s'il leur faisoit souffrir punition moindre que de la mort, ilz ne se chastieroyent pas pour cela, faisans compte d'en estre eschappez à bon marché, ains en deviendroyent plus audacieux et plus temeraires que jamais, adjoustans un aguillon de nouveau courroux à leur ordinaire meschanceté : et luy en seroit reputé couard et homme de peu de cueur, avec ce que d'ailleurs il n'estoit pas tenu pour fort hardy.

XX. Ainsi que Ciceron estoit en ces doubtes, il apparut aux Dames qui sacrifioyent en sa maison un miracle : car le feu semblant ja estre du tout amorty sur l'autel ou lon avoit sacrifié, il se leva soudainement des cendres d'escorces que l'on y avoit bruslees une grande et claire flamme, dequoy les autres femmes furent fort esbahies : mais les vierges sacrees Vestales dirent à Terentia la femme de Ciceron, qu'elle s'en allast incontinent devers son mary l'advertir qu'il ne faignist point d'executer hardiment ce qu'il avoit en pensee pour l'utilité de la chose publique, et que la Deesse avoit fait sourdre ceste grande lumiere, pour luy monstrer que cela luy devoit ressortir

28 D : feignist

à grand bien et grand honneur. Terentia qui n'estoit point femme molle ny craintifve de sa nature, ains ambitieuse, et qui plus avoit tiré de son mary touchant la cognoissance des affaires publiques, qu'elle ne luy avoit monstré ny communiqué des affaires du mesnage et domestiques, ainsi que Ciceron luy mesme le tesmoigne, luy alla faire ce rapport, et le solicita de faire la punition de telles gens : autant en feit Quintus Ciceron son frere, et semblablement Publius Nigidius, qui estoit son familier pour la conference qu'ilz avoyent ensemble des estudes de la philosophie, et du conseil duquel il usoit fort au maniement des principaux affaires. Le lendemain le propos estant mis en deliberation du Senat, comment on devoit punir les malfaitteurs, Silanus auquel premier en fut demandé l'advis, dit que lon les devoit mener en la prison pour illec estre puniz de l'extreme supplice : les autres qui opinerent consecutivement apres luy, furent tous de son advis, jusques à Caius Cæsar, qui depuis fut Dictateur, et lors estoit encore jeune et ne faisoit que commencer à venir, mais qui ja en tous ses deportemens et en son esperance prenoit le chemin, suyvant lequel depuis il tourna la chose publique Romaine en Monarchie : car alors mesme Ciceron eut plusieurs souspeçons sur luy, mais nulle suffisante preuve pour le convaincre : et y en avoit qui disoyent qu'ayant approché bien pres d'estre attainct et convaincu, il s'en estoit sauvé : les autres disent au contraire, que Ciceron sciemment ne feit pas semblant d'ouir ny de sçavoir les indices que lon luy vint descouvrir contre luy, pour crainte qu'il eut de ses amis et de son credit, pource qu'il estoit tout apparent que si

24-27 A : pour rien adverer contre luy, et y en a qui escrivent qu'il fut bien pres de le faire prendre, mais qu'il se sauva : les autres disent que sciemment il ne feit pas

lon mettoit Cæsar au nombre des accusez, il seroit plus tost cause de leur faire sauver la vie à eulx, que eulx de la faire perdre à luy.

XXI. Quand donques ce vint à luy à dire son opinion à son tour touchant la punition des prisonniers, il se leva en piedz, et dit qu'il n'estoit point d'advis qu'on les feist mourir, ains que lon confisquast leurs biens, et quant à leurs personnes, qu'on les gardast en prison l'un deça l'autre dela, par les villes d'Italie, telles qu'il plairoit à Ciceron, jusques à ce que la guerre fust achevee contre Catilina. Ceste sentence estant plus doulce, et l'autheur d'icelle treseloquent pour la faire trouver bonne, Ciceron luymésme y adjousta encore un grand poids, inclinant en l'une et en l'autre opinion, en approuvant en partie la premiere, et en partie celle de Cæsar. Ses amis mesmes pensans que la sentence de Cæsar estoit plus seure pour Ciceron, à cause qu'il seroit moins subject à estre calumnié quand il n'auroit point fait mourir les prisonniers, suyvirent plus tost la seconde, de maniere que Silanus mesme se reprit de ce qu'il avoit dit, et interpreta son opinion, disant qu'il n'avoit point entendu qu'on les deust faire mourir, pource qu'il estimoit le dernier supplice à un Senateur Romain estre la prison. Mais le premier qui contredit à ceste sentence fut Catulus Luctatius, et apres luy Caton, lequel avec une grande vehemence de parler rendit Cæsar fort suspect, et remplit au demourant tout le Senat de courroux et de hardiesse, tellement que sur l'heure mesme fut arresté à la pluralité des voix, qu'ilz seroyent executez à mort : mais Cæsar de rechef s'opposa à la confiscation de leurs biens, ne voulant pas que lon rejettast ainsi tout ce qu'il y avoit d'humanité en son opinion,

1-2 *et* 19 D : plustost — 7 D : qu'on confiscast — 17 D : calomnié

et que l'on n'en retinst que ce qu'il y avoit de severité seulement : mais pource que le plus grand nombre le gaignoit et l'emportoit contre luy, il appella à son aide les Tribuns du peuple, à fin qu'ilz s'opposassent, toutefois ilz n'y voulurent point entendre. Mais Ciceron cedant de luy mesme, remeit la confiscation des biens,

XXII. et avec le Senat s'en alla trouver les prisonniers, lesquelz n'estoyent pas tous en une seule maison : car les Prætеurs en avoyent en garde chascun un : si alla prendre Lentulus le premier, qui estoit au mont Palatin, et le mena tout le long de la rue sacree atravers la place, accompagné des plus gens de bien et des plus apparents de la ville, qui l'environnoyent tout à l'entour, et luy tenoyent la main forte : ce que voyant le peuple se herissoit et trembloit de peur, et passoit oultre sans mot dire, mesmement les jeunes hommes qui cuidoyent proprement que ce fust comme quelque mystere solennel pour le salut du païs, qui se jouast de puissance absoluë par les plus gros personnages de la ville avec terreur et frayeur : quand il eut passé atravers la place, et qu'il fut arrivé à la prison, il delivra Lentulus entre les mains du bourreau, et luy commanda de le faire mourir, puis apres Cethegus, et consequemment tous les autres qu'il conduisit tous luymesme en la prison, et les y feit desfaire. Et en voyant encore plusieurs de leurs complices en trouppe sur la place, qui ne sçavoyent rien de ce qui s'estoit fait, et attendoyent seulement que la nuict fust venuë pour cuider aller prendre par force leurs compagnons là ou ilz seroyent, pensans qu'ilz fussent encore vivans, il se tourna vers eulx et leur cria tout hault, Ilz ont vescu, ce qui est

1-2 A : et que l'on s'attachast de tout poinct à la plus severe et plus aspre sentence : mais — 4 A B D : s'y opposassent — 20-21 A : aiant passé la place, arrivé qu'il fut à la prison, il

une façon de parler, dont usent quelquefois les Romains, quand ilz veulent eviter la dureté de ceste rude parole de dire, Il est mort. Quand le soir fut venu, et qu'il se voulut retirer en sa maison, passant par la place, le peuple le reconvoya non ja plus en silence sans mot dire, ains avec grandes clameurs à sa louange et batemens de mains par tout ou il passoit, en l'appellant sauveur et second fondateur de Rome, et y avoit à toutes les portes des maisons force flambeaux, torches et lumieres, de sorte qu'il faisoit clair comme de jour parmy les rues. Les femmes mesmes esclairoyent du plus hault des maisons, pour luy faire honneur et pour le voir accompagné et reconvoyé fort honorablement d'une longue suitte des principaux hommes de la ville, desquelz plusieurs avoyent achevé de grosses guerres, dont ilz estoyent retournez en triumphe, et avoyent fait de grandes conquestes à l'empire Romain, tant par mer que par terre, confessans entre eulx les uns aux autres, que le peuple Romain devoit bien à plusieurs Capitaines et Chefz d'armee de leur temps le grand mercy de beaucoup de richesses, de despouilles et d'accroissement de puissance qu'ilz luy avoyent acquises : mais que la grace de son salut et de sa conservation, il la devoit toute à Ciceron seul, lequel l'avoit preservé d'un si grand et si extreme danger : non que ce leur semblast acte si admirable d'avoir empesché que l'entreprise des conjurez ne sortist à effect, et d'avoir puny ceulx qui la vouloyent executer : mais pour ce qu'estant la conjuration de Catilina la plus grande et plus dangereuse qui eust jamais esté faitte contre la chose publique, il l'avoit esteincte et assopie, avec si peu de maulx, et sans tumulte, trouble, ne sedition quelconque : car la plus part de ceulx

19 A B : de leurs temps — 25-26 A : que leur entreprise ne sortist

qui s'estoyent amassez autour de Catilina, quand ilz entendirent comme Lentulus et les autres avoyent esté desfaicts, se retirerent incontinent : et luy combatant en bataille rengee avec ceulx qui luy estoyent demourez contre Antonius, fut mis en pieces sur le champ luy et toute son armee.

XXIII. Ce neantmoins encore y en avoit il qui pour ce faict mesdisoyent de Ciceron, et se preparoyent pour l'en faire repentir, ayans pour leurs chefs Cæsar, qui ja estoit designé et eleu Prætеur pour l'annee ensuyvant, et un Metellus et Bestia, qui devoyent aussi estre Tribuns du peuple, lesquelz soudain qu'ilz furent entrez en possession de leurs magistrats, ne voulurent jamais souffrir ne permettre que Ciceron harenguast devant le peuple, quoy qu'il eust encore quelques jours à estre en son office de Consul : et pour l'empescher feirent mettre leurs bancs dessus la tribune des harengues que l'on appelloit à à Rome Rostra, et ne l'y voulurent jamais laisser entrer, ny le souffrir parler au peuple, sinon pour se deposer de son magistrat seulement, et cela fait, en descendre tout incontinent : à quoy il s'accorda, et y monta soubz ceste condition : et luy estant presté silence, il feit un serment, non tel comme les autres magistrats ont accoustumé de jurer quand ilz se deposent de leur authorité, et renoncent à leurs estats, mais un tout nouveau et non usité, jurant qu'il avoit preservé la ville de Rome, et gardé de ruiner l'empire Romain. Tout le peuple assistant le confirma, et jura le mesme serment : dequoy Cæsar et les autres Tribuns du peuple ses malvueillans estans encore plus irritez contre luy s'estudierent à luy machiner et susciter d'autres nouveaus troubles : et entre autres, meirent en avant que

10 A : eleu pour estre Praeteur l'année — 19 A : sinon qu'il voulust se deposer — 26 D : de ruine

lon rappellast Pompeius avec son armee, pour refrener la tyrannie de Ciceron. Mais Caton, qui lors estoit aussi Tribun du peuple, luy servit beaucoup et à toute la chose publique, s'opposant à leurs menees, avec pareille puissance que la leur, à cause de son magistrat, et avec meilleure reputation qu'eulx : de sorte que non seulement il rompit aiseement tous leurs coups, mais en une belle harengue qu'il feit en pleine assemblee devant tout le peuple, il magnifia et hautloua tellement le Consulat de Ciceron et les choses faittes en iceluy, que lon luy decerna les plus grands honneurs que jamais eussent auparavant esté decretez et ottroyez à personne du monde : car il fut appelé par decret du peuple, Pere du païs, ainsi que Caton l'avoit nommé en sa harengue, ce que jamais homme n'avoit esté auparavant luy,

XXIV. et eut pour lors plus grande authorité que nul autre en toute la ville : mais il se rendit luy mesme odieux, et acquit la male grace de plusieurs gens, non pour aucun mauvais acte qu'il eust fait ou attenté de faire, ains seulement pource qu'il se louoit et magnifioit trop luymesme : car il ne se faisoit assemblee ny du peuple, ny du Senat, ny de jugement, là ou lon n'eust la teste rompue d'ouïr à tout propos ramener en jeu Catilina et Lentulus, jusques à emplir ses livres et les œuvres qu'il composoit de ses propres louanges, ce qui rendoit son langage et son stile, qui autrement estoit si doulx et si aggreable, fascheux, ennuyeux et desplaisant à tous ceux qui l'entendoyent : car il falloit tousjours que ceste fascherie y fust attachee, comme un malheur feé qui luy ostoit toute sa bonne grace. Toutefois quoy qu'il eust ceste extreme ambition et convoitise d'hon-

29-30 A : comme une furie qui

neur en la teste, il ne portoit envie quelconque à la gloire des autres, ains estoit fort liberal à louer les hommes excellents, tant ceux qui avoyent esté paravant luy, que ceulx qui estoyent de son temps, comme lon peult voir par ses escripts : et a lon encore mis par memoire quelques mots notables qu'il dit d'aucuns des anciens, comme d'Aristote, que son stile estoit un fleuve d'or coulant : et de Platon, que « si Jupiter mesme vouloit parler, il par« leroit comme luy » : et de Theophrastus, qu'il appelloit ses delices : et des oraisons de Demosthenes, un jour qu'on luy demanda laquelle luy sembloit la meilleure, il respondit : « La plus longue ». Toutefois il y en a quelques uns qui pour monstrer qu'ilz sont grands zelateurs de Demosthenes, s'attachent à une parole que Ciceron met en quelque epistre qu'il escrit à l'un de ses amis, disant, que Demosthenes s'endort en quelques unes de ses oraisons, et ce pendant ilz oublient à dire les grandes et merveilleuses louanges qu'il luy donne ailleurs, et qu'il appella les oraisons qu'il escrivit contre Antonius, esquelles il employa plus de peine et plus d'estude qu'en nulles autres, Philippiques, à l'imitation de celles que Demosthenes escrivit contre Philippus Roy de Macedoine. Et des hommes qui de son temps ont esté renommez ou en eloquence, ou en sçavoir, il n'y en a pas un, duquel il n'ait encore esclarcy la renommee en escrivant ou parlant honorablement de luy, comme il impetra de Cæsar ayant ja la Monarchie en sa main, que Cratippus Philosophe Peripateticien fust fait citoyen de Rome, et feit encore que par arrest et ordonnance de la cour d'Areopage, il fut requis et prié de demourer à Athenes pour enseigner et instruire les jeunes gens, comme faisant

14 D : s'attaquent — 25 A : esclarcy le renom D : esclaircy la renommee

grand honneur, et estant un singulier ornement de leur ville ; et treuve lon encore des lettres missives de Ciceron escriptes à Herodes, et d'autres à son propre filz, par lesquelles il luy commande de hanter et conferer de ses estudes avec Cratippus : et une autre au rhetoricien Gorgias, par laquelle il luy defend de frequenter à l'entour de son filz, pource qu'il avoit entendu qu'il le desbauchoit en l'induisant à yvrongneries et à voluptez deshonestes. Il n'y a entre ses epistres Grecques, que celle la seule qui soit escritte en cholere, et une autre qu'il escrit à Pelops Byzantin : et quant à Gorgias, il avoit raison de se courroucer à luy et le piquer par sa lettre, s'il estoit homme de mauvaise vie et de mauvaise conversation, comme il semble qu'il estoit : mais quant à ce qu'il escrit à Pelops, se plaignant de luy de ce qu'il n'avoit tenu compte de prochasser envers les Byzantins, qu'ilz feissent quelques ordonnances publiques à son honneur et à sa gloire, cela procedoit de sa trop grande ambition,

XXV. laquelle en plusieurs endroits le transportoit jusques à luy faire oublier le devoir d'homme de bien, pour s'attribuer la gloire de bien dire : comme ayant quelquefois defendu en jugement Munatius, lequel peu de temps apres meit en justice un sien amy nommé Sabinus, on dit qu'il s'en courroucea à luy si aigrement qu'il ne se peut tenir de luy dire, « Ne sçais tu pas bien, « Munatius, que tu ne fus pas dernierement absoulz en « jugement pour ton innocence, mais pource que je jet- « tay de la pouldre aux yeux de tes juges, tellement « qu'ilz ne peurent voir la verité de ton forfaict ? » Une autre fois ayant loué publiquement en chaire Marcus Crassus avec paisible audience de tout le peuple, peu de

22 *et* 26 A : Numatius

jours apres au contraire, il dit au mesme lieu tous les maulx du monde de luy. Crassus adonc luy dit, « Comment, ne me louas tu pas l'autre jour si hautement, « toymesme, en ce mesme lieu ? Ouy, luy respondit « Ciceron, pour plus exerciter mon eloquence j'avois « pris un mauvais subject à louer. » Quelque autre fois il advint à ce mesme Crassus de dire en pleine assemblee devant le peuple, que nul de la maison des Crasses n'avoit onques passé l'aage de soixante ans : et depuis s'en repentant il le nia tresbien, disant, « Je ne sçay à « quoy je pensois quand j'allay dire cela. » Ciceron luy respondit, « Tu sçavois bien que ce seroit un propos « aggreable au peuple, c'est ce qui te le feit dire, pour « gaigner la grace de la commune. » Une autre fois comme Crassus dist que les raisons des philosophes Stoïques luy plaisoyent, en ce qu'ilz disoyent, que l'homme sage estoit riche : Ciceron luy respondit, « Regarde que ce ne soit plus tost pource qu'ilz disent « que tout est au sage. » Or estoit ce Crassus mal nommé, pource qu'il estoit extremement avaricieux. Il y avoit un des enfans de ce Crassus, qui ressembloit fort à un qui se nommoit Actius : et pour ceste cause en estoit la mere souspeçonnee d'avoir forfait à son honneur avec cestuy Actius. Et un jour ce filz feit une harengue devant le Senat que plusieurs trouverent bonne : si fut demandé à Ciceron qu'il luy en sembloit : « Il me semble, « respondit il, qu'il est [a]Actius de Crassus. »

XXVI. Environ le temps que Crassus estoit sur le

a. Actius est un nom propre romain, et ἄξιος en grec signifie digne : ainsi la grace de la rencontre est en l'ambiguïté de ce mot Axius.

14 A : la grace du populaire — 22 A : qui se nommoit Dignus — 23 A B D : forfaict — 24 A : cestuy Dignus — 27 A : qu'il est Digne de Crassus — (A : *la note manque.*)

poinct de partir pour s'en aller en Surie, il voulut avoir Ciceron pour amy plus tost que pour ennemy. Et à ceste cause un soir en le caressant luy dit qu'il avoit envie de soupper avec luy. Ciceron s'offrit bien voluntiers à luy en donner. Quelque peu de jours apres, il y eut de ses amis qui luy parlerent de Vatinius disans qu'il cherchoit de faire son appointement avec luy, et de devenir son amy, car il estoit son ennemy : « Veult il « point doncques, dit il, soupper aussi chez moy ? » Voila comment il se deporta envers Crassus. Au demourant ce Vatinius avoit des escrouelles au long du col, à raison dequoy Ciceron l'ayant un jour ouy plaider l'appella orateur enflé. Une autre fois ayant ouy dire qu'il estoit mort, et tout incontinent apres ayant entendu certainement qu'il estoit vivant, « Male mort, dit-il, viene « à celuy qui a si mal menty. » Et comme Cæsar eust fait passer par les voix du peuple, que les terres du païs de la Campagne seroyent departies entre les gens de guerre, plusieurs en furent tresmal contents, et Lucius Gellius entre autres, lequel estoit fort vieil, dit qu'il n'endureroit jamais que cela se feist tant qu'il vivroit : « Attendons un petit, dit adonc Ciceron, car le bon « homme Gellius ne demande pas long delay. » Il y avoit un autre nommé Octavius, que lon souspeçonnoit estre natif de l'Afrique[a] : cestuy dit un jour ainsi que Ciceron plaidoit une cause, qu'il ne l'oyoit point. Ciceron luy respondit tout promptement, « Si as tu l'oreille percee». Un autre coup Metellus Nepos luy dit, qu'il avoit affolé plus d'hommes par son tesmoignage, qu'il n'en avoit sauvé par son beau parler : « Je le confesse, respondit

a. Pour ce que les Africains ont ordinairement les oreilles percees.

25 A : Affrique — (*Note* A : Affricains D : Afriquains)

« Ciceron, aussi y a il plus de foy que d'eloquence en « moy. » Il y eut un jeune homme, lequel estant souspeçonné d'avoir empoisonné son pere dedans un tourteau, faisoit du mauvais et menaçoit Ciceron de luy dire injure : « Encore aime je mieux cela de toy, dit Ciceron, « que je ne fais de ton tourteau. » Publius Sextius en un proces criminel qu'il eut, le prit pour son advocat, avec encore quelques autres : mais neantmoins il vouloit luy mesme tousjours parler, et ne donnoit pas loisir à ses orateurs de rien dire. A la fin quand on veit evidemment que les juges le vouloyent absouldre, ainsi qu'ilz estoyent desja aux opinions, Ciceron luy dit, « Employe bien « aujourdhuy le temps, car demain tu seras homme « privé. » Un autre Publius Cotta vouloit estre tenu pour sçavant homme en droit, et n'y entendoit rien, et si n'avoit point d'entendement. Ciceron en quelque cause le feit appeller en tesmoignage, et luy estant interrogé, respondit qu'il n'en sçavoit rien. Ciceron lui repliqua incontinent, « Tu penses à l'adventure que lon te « demande du droit. » Metellus Nepos en quelque noise et debat qu'il eut avec Ciceron, luy repetoit souvent, « Qui est ton pere ? » Ciceron luy respondit : « Ta mere « a fait de sorte, qu'il te seroit bien plus mal aisé de « respondre à ceste demande. » Car la mere de cestuy Nepos avoit le bruit d'estre peu honeste, et luy estoit homme inconstant et leger : car estant Tribun du peuple, il abandonna l'exercice de son estat pour s'en aller en Syrie devers Pompeius sans propos quelconque, et puis s'en retourna de là tout soudain encore plus follement. Et estant mort son precepteur nommé Philager, il le feit inhumer et ensepulturer fort soigneusement, et feit mettre

7 A : un proces qu'il eut — 12-13 A : Use bien aujourdhuy de l'occasion du temps — 23 A : qu'il est bien mal aisé

dessus sa sepulture le portraict d'un corbeau de pierre. Ce que voyant Ciceron, dit, « Tu as fait en cecy fort « sagement : car ce maistre icy t'a enseigné plus tost à « voler qu'à parler. » Une autre fois Appius Clodius plaidant une cause, au proëme de son plaidoyer dit, que son amy l'avoit bien instamment requis et prié d'employer en son proces toute diligence, sçavoir et fidelité : « Et « dea, dit Ciceron, as tu bien puis apres esté homme si « dur de ne faire entierement rien de tout cela que ton « amy t'a requis ? »

XXVII. Or quant à user de telz brocards aigres et picquans alencontre de ses ennemis, ou de ses adversaires, c'est une partie de bon orateur : mais d'en picquer indifferemment tout le monde pour faire rire les assistans, cela luy acquit la malvueillance de beaucoup de gens, dont je mettray icy quelques exemples : Marcus Aquinias avoit deux gendres, qui tous deux estoyent bannis : Ciceron pour cela l'appelloit Adrastus. Lucius Cotta d'adventure estoit Censeur lors que Ciceron briguoit et prochassoit son Consulat, et estant à la poursuitte le jour de l'election, il eut soif, et fut force qu'il beust : mais pendant qu'il beuvoit tous ses amis se rengerent alentour de luy, et luy achevé qu'il eust de boire leur dit : « Vous faittes bien « d'avoir peur que le Censeur ne se courrouce à moy de « ce que je boy de l'eau » : car le Censeur avoit le bruit d'aimer fort le vin. Rencontrant un jour Voconius, lequel menoit quand et luy trois sienes filles qui estoient fort laides, il s'escria tout hault,

Cestuy malgré Phœbus a semé des enfans.

On avoit quelque opinion que Marcus Gellius n'estoit pas

13 D : mais piquer — 23 D : qu'il eut — 28-30 A : tout hault. « Cestuy a semé des enfants en despit du Soleil. » On avoit

né de pere et mere francs et de condition libre, et un jour au Senat il leut des lettres avec une voix haulte et claire à merveilles : adonc Ciceron se prit à dire à ceulx qui estoyent autour de luy, « Ne vous en esbahissez pas, « car il est de ceulx qui ont autrefois esté crieurs. » Faustus le filz de Sylla qui usurpa un temps puissance souveraine comme Monarque à Rome, et qui feit par affiches proscrire plusieurs Romains, à ce qu'on les peust, sans danger, occire par tout ou lon les trouveroit, apres avoir despendu la meilleure part de son patrimoine se trouva encore fort endebté : de sorte qu'il fut contraint d'exposer en vente par affiches jusques à ses meubles. Ciceron ce voyant, dit, « Encore me plaisent plus ces affiches et « proscriptions, que celles de son Pere. »

XXVIII. Ces brocards poignans sans propos le rendirent odieux à plusieurs. Mais la malvueillance grande que luy porta Clodius, commença par telle occasion : Cestuy Clodius estoit de bien noble maison, jeune d'aage, et au demourant homme temeraire et insolent : et estant amoureux de Pompeia la femme de Cæsar, il trouva moyen d'entrer secrettement dedans la maison en habit et avec l'equipage d'une jeune garse menestriere, pource que ce jour la les Dames Romaines faisoyent en la maison de Cæsar ce sacrifice la solennel et secret, qu'il n'est pas loisible de voir aux masles, et pour ceste cause n'y avoit homme du monde sinon Clodius, qui esperoit qu'on ne le cognoistroit point à cause qu'il estoit encore jeune garson n'ayant point de barbe, et qu'il pourroit par ce moyen

5 M : autrefois réclamé (*Note* : c'est-à-dire qui estant detenus par force en atteliers ont à haulte voix cryé et imploré la justice pour estre mis en liberté) — 11-12 A : encore d'avantage fort endebté : et pour n'estre point contraint à payer, se feit par affiches déclarer fol et prodigue. — 13-14 A : affiches que celles — 16 A : malveuillance

s'approcher de Pompeia parmy les femmes : mais estant entré la nuict dedans ceste maison grande, dont il ne sçavoit pas les estres, il y eut une des chambrieres de Aurelia mere de Cæsar, qui le voyant aller errant ça et là par la maison, luy demanda qui il estoit et comme il avoit nom : si fut contraint de parler, et dit qu'il cherchoit l'une des servantes de Pompeia qui s'appelloit Aura. La chambriere cogneut incontinent que ce n'estoit point la voix ny la parole d'une femme, et s'escria, et appella les autres femmes, lesquelles fermerent tresbien les portes, et chercherent par tout, tellement qu'elles le trouverent dedans la chambre de la servante avec laquelle il estoit entré. Le bruit de ce scandale fut incontinent divulgué par tout : car Cæsar en repudia sa femme, et l'un des Tribuns du peuple appella Clodius en justice, le chargeant d'avoir pollu les sainctes cerimonies des sacrifices.

XXIX. Ciceron pour lors estoit encore son amy comme de celuy qui luy avoit tousjours tresaffectueusement assisté, et l'avoit accompagné pour le defendre, si aucun luy eust voulu faire violence, en l'affaire de la conjuration de Catilina. Clodius maintenoit fort et ferme qu'il n'estoit rien de ce dont on le chargeoit, disant qu'en ce temps la il n'avoit point esté à Rome, ains en lieux bien esloignez de la ville. Et Ciceron porta tesmoignage contre luy, par ce qu'il deposa, que le jour mesme il estoit venu en sa maison luy parler de quelques affaires : ce qui estoit veritable : mais toutefois il semble que Ciceron ne le faisoit pas tant pour le regard de la verité, que pour se justifier envers sa femme Terentia, laquelle haïssoit Clodius de mort, à cause de sa sœur Clodia qui vouloit espouser Ciceron, et faisoit conduire ceste menee par un nommé

16 D : ceremonies

Tullus, qui estoit fort privé et familier amy de Ciceron : et pource qu'il hantoit fort souvent et visitoit ceste Clodia, laquelle demouroit tout joignant Ciceron, Terentia en prit une jalousie en sa teste. Ceste Terentia estant femme perverse, et qui maistrisoit son mary, solicita Ciceron de courir sus à Clodius en son adversité, et de tesmoigner contre luy, comme plusieurs autres gens de bien tesmoignerent aussi, les uns qu'il estoit parjure, les autres qu'il faisoit mille insolences, qu'il corrompoit le menu peuple par argent, qu'il avoit seduit et violé plusieurs femmes. Lucullus mesme produisit des servantes, lesquelles deposerent que Clodius avoit cogneu charnellement sa propre sœur la plus jeune, durant qu'elle estoit mariee avec luy, et si estoit grand bruit qu'il avoit semblablement eu encore affaire avec les deux autres, dont l'une s'appelloit Terentia, et estoit mariee à Marcius Rex, et l'autre Clodia, que Metellus Celer avoit espousee, laquelle on surnommoit publiquement Quadrantaria, pource qu'un de ses amoureux luy envoya une bourse pleine de quadrins, qui sont petites monnoyes de billon, au lieu d'argent. Clodius eut plus mauvais bruit pour celle la que pour nulle des autres. Toutefois le peuple vouloit mal à ceulx qui tesmoignoyent contre luy et qui le poursuyvoyent. Ce que craignans les juges feirent mettre des gens armez alentour d'eulx au jour du jugement pour la seureté de leurs personnes : et es tablettes ou ilz escrivirent leurs sentences, les lettres en la plus part estoyent toutes confuses. Toutefois on trouva qu'il y avoit plus grand nombre de ceulx qui le absouloyent que d'autres. Aussi disoit on qu'il y en avoit qui s'estoyent laissé gai-

a. Aucuns vieux textes lisent Tertia

4 A B : jalouzie — 8 D : perjure — (A : *la note manque.*)

gner et corrompre par argent. A raison dequoy Catulus les rencontrant en son chemin, apres qu'ilz eurent donné leurs sentences, leur dit : « Vrayement vous aviez bien « raison de demander des gardes pour vostre seureté, car « vous craigniez que lon ne vous ostast l'argent que « vous avez receu. » Et Ciceron dit à Clodius, qui luy reprochoit que son tesmoignage n'avoit point eu de foy : « Mais « au contraire, dit il, vingt et cinq de tes juges m'ont « creu, car autant y en a il eu qui t'ont condamné, et les « trente ne t'ont pas voulu croire toy, car ilz ne t'ont « point voulu absouldre, que premierement ilz n'eussent « touché argent. » Toutefois en ce jugement jamais Cæsar ne porta tesmoignage contre Clodius, et dit qu'il ne tenoit pas sa femme pour adultere, mais qu'il l'avoit repudiee, pource qu'il falloit que la femme de Cæsar fust non seulement nette de tout acte deshoneste, mais aussi de tout souspeçon.

XXX. Ainsi estant Clodius eschappé de ceste accusasation, et ayant trouvé moyen de se faire elire Tribun du peuple, se meit incontinent à persecuter Ciceron, remuant toutes choses, et irritant toutes sortes de gens ensemble contre luy : car premierement il gaigna le menu peuple par ordonnances nouvelles qu'il proposa au profit et à l'advantage de la commune, et feit decerner à l'un et à l'autre des Consulz de grandes et amples provinces, à Piso la Macedoine, et à Gabinius la Syrie : il feit donner droit de bourgeoisie à plusieurs pauvres personnes : et avoit tousjours grand nombre de serfs armez alentour de luy. Or y avoit il en ce temps la trois personnages à Rome qui avoyent le plus d'authorité : l'un estoit Crassus, qui ouvertement se declaroit ennemy de Ciceron : l'autre Pompeius, qui se faisoit faire la cour par l'un et par l'autre : le tiers estoit Cæsar, lequel s'en devoit bien tost aller en la Gaule

avec armee. Ciceron se jetta soubz l'aile de celuy la, encore qu'il ne luy fust pas bien asseuré amy, et qu'il se deffiast de luy pour les choses passees en la conjuration de Catilina, et le pria qu'il peust aller à la guerre avec luy comme l'un de ses lieutenans. Cæsar en fut content : parquoy Clodius voyant que par ce moyen il evitoit l'annee de son Tribunat, feit semblant de se vouloir reconcilier avec luy, disant qu'il sçavoit plus mauvais gré à Terentia de ce qu'il avoit fait contre luy, qu'à luy mesme, et parloit amiablement de luy par tout ou il en venoit à propos, en disant toutes bonnes et doulces paroles, qu'il ne luy vouloit point de mal, n'y n'avoit point autrement de rancune contre luy : mais qu'il s'en plaignoit seulement un peu, comme amy ayant esté offensé de son amy. Ces propos osterent toute crainte à Ciceron, tellement qu'il renoncea à la lieutenance de Cæsar, et se remeit de rechef au maniement des affaires comme devant : dequoy Cæsar estant despit, irrita et aiguillonna encore davantage Clodius encontre luy : et, qui plus est, aliena fort Pompeius de luy, et luymesme dit et tesmoigna publiquement devant tout le peuple, qu'il luy sembloit que Ciceron avoit mal et injustement contre les loix fait mourir Lentulus, Cethegus et les autres, sans avoir esté premierement convaincus et condamnez en jugement : car c'estoit l'accusation de Ciceron, et ce pourquoy on l'appelloit en justice. Parquoy se voyant accusé et poursuyvy de ce faict, il changer sa robbe ordinaire en vestement de dueil, et laissant croistre sa barbe et ses cheveux sans les accoustrer ne peigner, alla par tout suppliant humblement le peuple : mais en tous lieux Clodius se trouvoit au devant de luy parmy les rues, ayant autour de luy des hommes oultra-

2 A B D : desfiast — 5-6 A : content : et Clodius voiant

geux, insolents et injurieux, qui s'alloyent deshonteement mocquans de ce qu'il avoit ainsi changé de robbe et de contenance, et bien souvent luy jettoyent de la fange et des pierres, entrerompans les prieres et requestes qu'il faisoit au peuple.

XXXI. Ce neantmoins presque tous les Chevaliers Romains changerent leurs robbes quand et luy, et y avoit ordinairement bien vingt mille jeunes hommes de bonne maison, qui le suyvoyent les cheveux nonchalamment avallez, et alloyent prians et intercedans pour luy. Davantage le Senat s'assembla pour decerner que le peuple se vestist de dueil comme en une calamité publique : mais les Consulz s'y opposerent : et Clodius estoit avec une trouppe d'hommes armez alentour du Senat, tellement qu'il y eut plusieurs Senateurs qui s'en coururent hors, et sortirent du Senat en criant et deschirant leurs habillemens par destresse : mais pour voir tout cela, ces hommes n'en avoyent point plus de pitié ny de honte, ains estoit force que Ciceron s'en allast vouluntairement en exil, ou qu'il combatist par armes contre Clodius. Adonc se tourna Ciceron à prier Pompeius de luy estre en aide : mais il s'estoit expressement retiré de la ville pour ne luy point aider, et se tenoit en une de ses maisons aux champs pres la ville d'Alba : si lui envoya premierement Piso son gendre, pour le prier, et puis y alla luymesme en personne : mais Pompeius adverty de sa venue, n'eust pas le cueur de le laisser venir en sa presence pour le regarder au visage : car il eust eu trop grande honte de refuser la requeste d'un personnage, qui avoit autrefois tant travaillé pour luy, et tant fait et dit de choses en sa faveur : mais estant gendre de Cæsar, à sa requeste il abandonna

12 A : comme en un trouble publique

malheureusement au besoing celuy à qui il estoit obligé pour infinis plaisirs qu'il en avoit receuz par le passé : et pour ceste cause quand il le sentit venir, il sortit par la porte de derriere, et ne voulut point parler à luy. Ainsi Ciceron se voyant trahy de luy, et n'ayant plus au demourant autre à qui recourir, se jetta entre les bras des deux Consulz, desquelz Gabinius luy fut tousjours aspre et rude : mais Piso luy parla plus gracieusement, le priant et admonestant de s'absenter pour quelque temps, en cedant un petit à la furieuse impetuosité de Clodius, et de porter patiemment la mutation des temps, pource qu'en ce faisant, il seroit une autre fois sauveur de son païs, lequel pour l'amour de luy estoit tout en combustion. Ceste responce ouye, Ciceron s'en conseilla avec ses amis, entre lesquelz Lucullus estoit d'advis qu'il devoit demourer, et qu'il seroit le plus fort : les autres furent d'opinion qu'il s'en allast plus tost, pource qu'il ne passeroit gueres de temps, que le peuple le regretteroit, quand il auroit bien enduré de la follie et fureur de Clodius. Ciceron aima mieulx suyvre ce conseil, et ayant de long temps en sa maison une statue de Minerve, laquelle il reveroit grandement, la porta luymesme et la donna au Capitole, avec une telle inscription, « A Minerve conservatrice et gar-« diene de Rome. » Et luy ayans ses amis baillé des gens pour le conduire seurement, sortit de la ville environ minuict, et prit son chemin par terre atravers le païs des Lucaniens, voulant tirer en Sicile.

XXXII. Si tost que lon sçeut qu'il s'en estoit fouy, Clodius le feit bannir par arrest du peuple, et le feit declarer par affiches publiques interdict, avec defense de le recevoir à couvert à cinq cents mille à la ronde de toute l'Italie : mais les autres portans reverence à Ciceron, ne feirent compte aucun de ceste defense, ains apres luy avoir

fait tout le plus courtois recueil qui leur fut possible, le convoyerent encore au departir : excepté en une ville de la Lucanie, qui lors s'appelloit Hipponium, et maintenant s'appelle Vibone, ou un Sicilien nommé Vibius, à qui Ciceron avoit fait plusieurs plaisirs, et notamment entre autres l'avoit fait estre maistre des ouvriers l'annee qu'il fut Consul, ne le voulut onques recevoir en sa maison : mais bien luy promeit qu'il luy designeroit un lieu aux champs, ou il se pourroit retirer. Et Gaïus Virgilius pour lors Prætеur et gouverneur de la Sicile, qui paravant se monstroit estre son grand amy, luy escrivit, qu'il ne s'approchast point de la Sicile. Ces choses luy creverent le cueur : si dressa son chemin droit à la ville de Brundusium, là ou il s'embarqua pour traverser à Dyrrachium, et eut du commencement le vent à gré : mais quand il fut en haulte mer, il se tourna et le ramena le lendemain dont il estoit party : depuis il feit voile une autre fois, et dit on qu'à son arrivee à Dyrrachium, quand il descendit et sortit hors du vaisseau, la terre trembla dessoubz luy, et la mer se retira tout ensemble, par ou les devins interpreterent que son exil ne seroit pas long, pource que l'un et l'autre estoit signe de mutation. Mais encore qu'il vinst beaucoup de gens le visiter pour l'amitié qu'ilz luy portoyent, et que les villes Grecques feissent à l'envy les unes des autres, à qui plus l'honoreroit, ce neantmoins il demouroit tousjours triste, et ne pouvoit faire bonne chere, ains retournoit tousjours ses yeux vers l'Italie, comme font les passionnez amoureux devers leurs amours, se monstrant plus foible de cueur, et plus laschement abbatu et abaissé de ceste siene adversité, que lon n'eust peu esperer d'un personnage qui avoit si bien estudié et qui

1 A : recueuil — 9 A : retirer à couvert. A : Verginius

sçavoit tant comme luy : et toutefois il prioit ses amis bien souvent de ne l'appeller point orateur, mais plus tost philosophe, disant que la philosophie estoit sa principale profession, et que de l'eloquence il n'en usoit sinon comme d'un util necessaire à qui s'entremet du gouvernement des affaires. Mais l'opinion a grande force à effacer le discours de la raison, ne plus ne moins qu'une teinture des ames de ceulx qui s'empeschent du gouvernement des affaires publiques, et à leur imprimer les mesmes passions que sentent les hommes vulgaires pour la communication et frequentation ordinaire qu'ilz ont avec eulx, si ce n'est qu'ilz prennent bien garde à eulx, et qu'ilz vienent au maniement de la chose publique, avec ceste ferme resolution d'avoir à traitter de mesmes affaires que le vulgaire, mais non pas à s'embrouiller des mesmes passions que leur engendrent les affaires.

XXXIII. Or ne fut ce pas assez à Clodius d'avoir chassé Ciceron hors de toute l'Italie, car il luy brusla encore ses maisons aux champs et celle de la ville sur la place, de laquelle il feit edifier un temple de Liberté, et feit porter ses biens meubles à l'encan, là ou tout le long du jour on crioit biens à vendre, et ne se trouvoit personne qui en voulust achepter : pour lesquelles violences il commencea à estre redoubtable aux autres gros personnages de la ville : et tirant à son plaisir, comme il vouloit, le menu peuple abandonné à toute licence et toute insolence, il chercha de se attacher à Pompeius, en parlant mal de quelques choses qu'il avoit ordonnees du temps qu'il faisoit la guerre, dont tout le monde disoit que c'estoit tresbien employé, et luy se blasmoit grandement soymesme, de ce

6-7 A : Mais il est bien mal aisé que l'opinion n'efface pas ces beaux discours, ne plus — 6 D : effacer les — 9 A : et qu'elle ne leur imprime les mesmes

qu'il avoit abandonné Ciceron, et s'en repentoit, taschant par tous moyens avec ses amis de le faire rappeller. Clodius au contraire s'y opposoit tant qu'il pouvoit : mais le Senat unanimement ordonna qu'il ne se despescheroit ny ne s'arresteroit chose quelconque appartenant au public, que premierement le retour de Ciceron ne fust decreté. Lentulus estoit lors Consul, et proceda la sedition et le tumulte si avant sur ce faict, qu'il y eut des Tribuns du peuple qui furent blecez sur la place mesme, et Quintus Ciceron le frere fut abbatu et caché soubz les morts : adonc le peuple commencea à changer de voulunté : et Annius Milo l'un des Tribuns du peuple fut le premier qui oza mettre la main sur Clodius et le tirer par force en justice : et Pompeius assembla autour de sa personne bon nombre d'hommes tant de la ville de Rome mesme que des villes voisines, avec l'asseurance desquelz il sortit de sa maison, et contraignit Clodius de se retirer de la place, et lors il appella le peuple pour donner ses voix sur le rappel de Ciceron. Lon dit que jamais le peuple ne decreta chose avec si grande affection, ne si unanime consentement que ce retour : et le Senat faisant à l'envy du peuple, ordonna que les villes qui avoyent receu et honoré Ciceron durant son exil, en seroyent louees, et que ses possessions et maisons qui avoyent esté demolies et rasees par Clodius, seroyent restablies aux despens du public. Ainsi retourna Ciceron seize mois apres son bannissement, et en monstrerent les villes et citez par ou il passa si grande resjouissance, que toutes sortes de gens luy allerent par honneur au devant, de si bonne affection et de si bon cueur, que ce que Ciceron en dit depuis estoit encore moindre que la verité : car il dit que l'Italie le

25 A : et ruinees

rapporta sur ses espaules jusques dedans Rome : là ou Crassus mesme, qui avant son bannissement luy estoit ennemy, luy alla diligemment au devant, et feit son appointement avec luy, disant que c'estoit pour l'amour de son filz qu'il le faisoit, lequel estoit grand amateur de Ciceron.

XXXIV. Si ne fut pas plus tost de retour, qu'il espia un jour que Clodius estoit hors de la ville, et s'en alla avec bonne compagnie de ses amis au Capitole, là ou il arracha, rompit et gasta les tables, es quelles estoit enregistré et escrit tout ce que Clodius avoit fait durant son Tribunat : ce que Clodius voulut depuis tourner en crime à Ciceron : mais Ciceron luy respondit, qu'il avoit indeuëment et contre les loix esté creé Tribun : ce qu'il ne pouvoit estre, attendu qu'il estoit des familles que lon appelle Patricienes, et par ce, que tout ce en quoy il estoit entrevenu en son Tribunat, estoit nul. Caton se courroucea de cela et s'y opposa, non pource qu'il trouvast rien bon de ce que Clodius avoit fait : car au contraire, il blasmoit bien fort toute son administration : mais pource qu'il luy sembloit que ce seroit chose trop violente et desraisonnable, que le Senat cassast et annullast tant de choses qui avoyent esté faittes et passees durant son Tribunat, mesmement qu'entre icelles estoit ce que luymesme avoit manié en l'isle de Cypre, et en la ville de Byzance. Cela fut cause qu'il y eut quelque alienation de vouluntez entre eulx, laquelle toutefois ne proceda point jusques à en faire aucune demonstration apparente au dehors, mais seulement jusques à se hanter et caresser moins familierement l'un l'autre qu'ilz ne faisoyent auparavant.

19 D : rien de bon

XXXV. Quelque temps apres Milo tua Clodius, et en estant appellé en justice comme homicide, il pria Ciceron de prendre la defense de sa cause : mais le Senat craignant que ceste accusation de Milo, qui estoit homme courageux et personnage de qualité, ne fust cause de quelque trouble et sedition en la ville, donna commission à Pompeius de tenir la main forte à la justice, tant en ceste cause comme es autres criminelles, à ce que la ville demourast en paix, et que les jugemens se peussent exercer en toute seureté. A l'occasion dequoy, Pompeius des la nuict precedente ayant fait saisir les plus haults lieux de la place par hommes de guerre armez qu'il disposa tout alenviron, Milo craignant que Ciceron ne s'estonnast de voir reluire ces armes autour de luy, pource que c'estoit chose non accoustumee, et que cela ne l'empeschast de bien plaider sa cause, le pria de se faire porter de bonne heure en littiere sur la place, et là se reposer, en attendant que tous les juges fussent venus et le parquet tout remply. Pource que Ciceron n'estoit pas seulement craintif aux armes, mais aussi à plaider : car il ne commenceoit jamais à parler que ce ne fust en crainte, et à peine cessa il de vaciller et trembler de peur lors que son eloquence estoit ja parvenue à sa fleur, et avoit attainct à la cyme de sa perfection : tellement qu'en une cause de Lucius Murena, qui fut accusé par Caton, se perforceant de surmonter Hortensius, duquel le plaidoyer avoir esté bien estimé, il ne reposa point de toute la nuict, et pour avoir trop veillé et trop travaillé, se sentit mal, de sorte qu'il ne fut pas trouvé avoir si bien plaidé comme l'autre. Estant donques lors allé pour defendre la cause de Milo, quand au sortir de sa littiere,

8 D : comme aux autres

dedans laquelle il s'estoit fait porter, il apperceut Pompeius assis en hault lieu, comme s'il eust esté en un camp, et la place environnee d'armes reluisantes tout alentour, il se troubla de telle maniere, qu'à peine cuida il jamais commencer à parler, tant tout le corps luy trembloit fort, et ne pouvoit avoir sa voix : là ou au contraire, Milo luy mesme assistoit asseureement et sans apparence de crainte quelconque à ce jugement de sa cause, sans que jamais il daignast ny laisser croistre ses cheveux, comme souloyent faire les autres accusez, ny se vestir de robbe noire, ce qui semble avoir esté l'une des principales causes de sa condamnation : toutefois on eut opinion que ceste timidité de Ciceron procedoit plus tost de bonne affection qu'il avoit envers les siens, que de faulte de cueur ne par couardise.

XXXVI. Il fut aussi eleu l'un des prestres devins qu'ilz appellent Augures, au lieu de Crassus le jeune apres qu'il eut esté tué au païs des Parthes. Depuis luy estant escheute au sort la province de la Cilicie avec une armee de douze mille hommes de pied, et deux mille cinq cens chevaux, il monta sur mer pour y aller, et arrivé qu'il y fut, rendit la Cappadocie obeïssante à son roy Ariobarzanes, suyvant la commission et le mandement qu'il en avoit du Senat : il rengea et ordonna toutes choses là et ailleurs si bien sans guerre, que lon n'y eust sceu rien desirer : et voyant que les Ciliciens estoyent devenus un peu forts en bride pour la secousse que les Romains avoyent receuë des Parthes, et pour les mouvemens de la Syrie, il les ramena à la raison, en leur commandant gracieusement, et ne receut jamais present quelconque que lon luy envoyast, non pas des Princes ny des Roys

16 A : presbtres — 22-23 A : Anobarzanes

mesmes, et si deschargea ceulx de sa province des banquets et festins qu'ilz avoyent accoustumé de faire aux autres gouverneurs avant luy. Mais luy au contraire avoit tous les jours à sa table les honestes gens de sçavoir à manger avec luy, et les traittoit honestement, sans aucune superfluité toutefois. Sa maison n'avoit point de portier : ny jamais homme ne le veit couché en son lict, car des la poincte du jour il se levoit, et en se promenant devant son logis ou se tenant de bout, recueilloit gracieusement tous ceulx qui le venoyent saluer et visiter. Et dit on que jamais il ne feit fouetter ny batre de verges personne, ny deschirer les vestemens : jamais ne dit injure à homme quel qu'il fust par cholere, ny n'en condamna à l'amende avec oultrage. Et trouvant plusieurs choses appartenantes au public, que des particuliers avoyent usurpees et desrobbees, il les rendit aux villes, lesquelles par ce moyen en devindrent riches : et neantmoins encore sauva il l'honneur à ceulx qui les avoyent usurpees, sans leur faire autre mal, que de les contraindre à rendre ce qu'ilz detenoyent du public. Il feit aussi un petit de guerre, et chassa quelques brigands qui se tenoyent aux environs de la montagne d'Amanus, pour lequel exploit ses soudards le declarerent et le nommerent Imperator, c'est à dire, souverain Capitaine. Il y eut environ ce temps la un orateur Cecilius qui le pria par lettres de luy envoyer des leopards et des pantheres de la Cilicie pour quelque esbatement qu'il vouloit donner au peuple à Rome. Ciceron se glorifiant de ses faicts, luy rescrivit qu'il n'y avoit plus de leopards en la Cilicie, et qu'elles s'en estoyent fouyes en la Carie, de despit qu'elles avoyent de voir que toutes choses estans en paix en la Cilicie, on n'y faisoit plus la guerre que contre elles. En s'en retournant de son gouvernement, il

passa par Rhodes, et feit quelque sejour à Athenes avec grand plaisir pour la memoire du contentement qu'il y avoit eu autrefois du temps qu'il y demouroit à l'estude. Si fut visité par les premiers hommes en sçavoir et en lettres qui y fussent, et veit ses familiers et amis qui pour lors y residoyent. Et finablement apres avoir receu de la Grece le recueil et l'honneur qui luy appartenoit, il s'en retourna à Rome, là ou il trouva les partialitez ja tellement enflammees, que lon voyoit evidemment qu'il en sortiroit à la fin une guerre civile.

XXXVII. A l'occasion dequoy le Senat ayant decerné qu'il entreroit en triumphe dedans la ville, il respondit que plus vouluntiers il suyvroit le chariot triumphant de Cæsar, y ayant un bon accord fait entre eulx, dequoy faire il les enhorta et conseilla fort, en escrivant par plusieurs fois à Cæsar, et en priant de bouche Pompeius luymesme en presence, taschant à addoulcir et appaiser l'un et l'aultre par tous moyens : mais le mal estant si incurable, qu'il n'y avoit plus ordre ne moyen de les pouvoir accorder, quand Pompeius sentit Cæsar approcher, il n'oza demourer en la ville, ains en sortit avec plusieurs autres gens de bien et grands personnages. Ciceron ne le suyvit point en ceste fuitte : et pourtant estima lon qu'il fust pour se joindre au party de Cæsar, et est certain qu'il fut en tresgrande perplexité, ne sçachant comment s'en resouldre, et en grande destresse en son entendement. Car il escrit en ses Epistres : « De quel « costé me doy je tourner ? Pompeius a bien la meil- « leure et la plus honeste cause de faire la guerre, mais « Cæsar conduit mieulx son affaire, et se gouverne « mieulx pour s'asseurer luy et les siens : de sorte que « j'ay bien qui fouir, mais non pas à qui recourir. » Sur ces entrefaittes, il y eut un des familiers de Cæsar, nommé

Trebatius, qui luy escrivit une lettre, par laquelle il luy mandoit, que Cæsar estoit d'avis qu'il s'en devoit principalement venir vers luy pour courir sa fortune et participer à son esperance : mais s'il faignoit de ce faire pour le regard de sa vieillesse, qu'il s'en devoit aller en la Grece se reposer et s'oster de devant les uns et les autres. Ciceron trouvant estrange comment Cæsar ne luy avoit escrit luy mesme, respondit en cholere, qu'il ne feroit rien indigne de ce qu'il avoit fait au demourant de sa vie. Voila ce qu'il en escrivit en ses lettres missives.

XXXVIII. Mais s'en estant Cæsar allé en Hespagne, il monta incontinent en mer pour s'en aller trouver Pompeius : là ou arrivé qu'il fut, tous les autres le veirent vouluntiers, excepté Caton, lequel à part en secret le reprit bien fort de ce qu'il s'estoit venu joindre à Pompeius, disant que quant à soy il ne luy eust pas esté honeste d'abandonner alors le party qu'il avoit des le commencement choisy et suyvy au gouvernement de la chose publique : mais quant à luy, qu'il eust esté plus utile et pour le bien public du païs, et particulierement pour tous ses amis, qu'il fust demouré neutre entre les deux parties, en s'accommodant selon ce qui adviendroit, et qu'il n'y avoit nulle raison, ny cause necessaire qui le contraignist de se declarer ennemy de Cæsar, et de venir là se jetter en un si grand peril. Ces remonstrances de Caton renverserent toute la resolution de Ciceron, avec ce que Pompeius ne se servoit de luy en nulle chose de consequence : dequoy toutefois il estoit plus cause luy-mesme que Pompeius, par ce qu'il confessoit ouvertement qu'il se repentoit d'estre là venu, et que ordinairement il ravalloit et faisoit les preparatifs de Pompeius

11 D : Espagne

petits, et qu'il trouvoit mauvaises toutes leurs deliberations, ce qui le rendoit suspect : et si ne se pouvoit pas tenir de laisser eschapper tousjours quelque mot de risee et de mocquerie encontre ceulx de son party, combien que luymesme n'eust aucune envie de rire : car il alloit par le camp triste et pensif, mais il disoit tousjours quelque brocard qui faisoit rire les autres, encore qu'ilz en eussent aussi peu de voulunté que luy. Si ne sera point hors de propos en mettre quelques uns en cest endroit. Domitius taschoit d'avancer un certain personnage auquel il vouloit faire donner une place de Capitaine, et pour le recommander disoit, qu'il estoit homme honeste, sage et modeste. Ciceron ne se peut tenir de luy dire, « Que ne le gardes tu donc pour gouverner tes « enfans ? » Il y en avoit qui louoyent Theophanes Lesbien, qui estoit maistre des ouvriers du camp, de ce qu'il avoit bien reconforté les Rhodiens touchant la perte qu'ilz avoyent faitte de leurs vaisseaux. « Voyez, dit Ci- « ceron, quel grand bien c'est d'avoir un maistre des « œuvres Grec. » Quand ce vint à joindre de pres, que Cæsar avoit quasi par tout l'avantage, et les tenoit presque assiegez, Lentulus dit un jour qu'il entendoit que les amis de Cæsar estoyent tous tristes et melancholiques. Ciceron luy respondit, « Dis tu qu'ilz portent « mauvaise voulunté à Cæsar ? » Un autre nommé Marcius, venant tout freschement d'Italie dit, que le bruit estoit à Rome, que Pompeius estoit assiegé : Ciceron luy dit, « Comment t'es tu donc embarqué pour le venir « voir toymesme, à fin que tu le creusses quand tu « l'aurois veu ? » Apres la desfaitte il y eut un Nonnius qui dit que lon devoit encore avoir bonne esperance,

6 A : tousjours par le camp

pource que lon avoit pris sept Aigles dedans le camp de Pompeius, « Ton admonestement ne seroit pas mau-« vais, dit Ciceron, si nous avions à combatre contre des « Pies ou des Gays. » Labienus alloit asseurant sur la fiance de quelques oracles, qu'il estoit force que Pompeius en fin demourast superieur : « Voiremais, dit « Ciceron, avec toute ceste belle ruze de guerre, nous « avons nagueres perdu notre camp pourtant. »

XXXIX. Apres la journee de Pharsale, en laquelle il ne se trouva pas, pource qu'il estoit malade, s'en estant Pompeius fouy, Caton se trouvant à Dyrrachium, là ou il avoit ramassé bon nombre de gens de guerre, et grosse flotte de vaisseaux, le pria de prendre la charge et la superintendence de toute ceste armee, comme il luy appartenoit ayant esté Consul. Ciceron non seulement le refusa, mais aussi leur declara qu'il ne vouloit plus en sorte quelconque s'entremettre de ceste guerre, ce qui fut presque cause de le faire tuer, pource que le jeune Pompeius et ses amis qui là estoyent l'appellerent traistre, et desguainnerent leurs espees sur luy pour le tuer, n'eust esté Caton qui se meit entre deux, et eut beaucoup d'affaire à le sauver, et à l'envoyer à sauveté hors du camp. Quand il fut arrivé à Brundusium il sejourna là quelque temps, attendant Cæsar qui tardoit à venir pour les affaires qu'il trouva tant en Asie qu'en Ægypte : mais finablement la nouvelle estant venue qu'il estoit arrivé à Tarente, et qu'il s'en venoit de là par terre à Brundusium, il se partit pour aller au devant de luy, ne se deffiant pas que Cæsar ne fust pour luy pardonner, ains ayant honte de se presenter à un sien ennemy victorieux en presence de tant de gens qu'il y avoit

4 D : Geais — 5-6 A : oracles, que Pompeius reviendroit bien tost : — 11 D : Dyrachium — 17 A : quelconque, s'entremettre : ce qui — 19-20 A B desgainnerent D desgainerent — 28 A B D : desfiant

alentour de luy : toutefois il ne fut point contrainct de faire ne de dire chose aucune derogante à sa dignité : car Cæsar le voyant venir au devant de luy bien loing devant la trouppe des autres, descendit de cheval et l'embrassa, et chemina bien longuement devisant tousjours avec luy seul à seul, et de là en avant continua tousjours à l'honorer et caresser, de sorte que Ciceron ayant escrit un traitté à la louange de Caton, Cæsar en escrivit alencontre un autre, auquel il loua l'eloquence et la vie de Ciceron, comme semblable à celle de Pericles et de Theramenes. Ce traitté de Ciceron est intitulé Caton, et celuy de Cæsar Anticaton, c'est à dire, contre Caton. Et dit on davantage que Quintus Ligarius estant accusé d'avoir porté les armes contre Cæsar, Ciceron le prit à defendre, et que Cæsar dit à ses amis, qui estoyent autour de luy, « Que « nous nuira d'ouir Ciceron qu'il y a long temps que nous « n'ouysmes ? car au demourant Ligarius est, quant à ma « resolution, pieça tout condamné, pource que je le tiens « pour un mauvais homme, et pour mon ennemy ». Mais Ciceron n'eut pas plus tost commencé à entrer en propos, qu'il l'emeut merveilleusement, estant son parler si plein de bonne grace, et si vehement en affections, que lon dit que Cæsar changea sur l'heure de plusieurs couleurs, monstrant evidemment à sa face qu'il sentoit toutes sortes de mouvemens en son cueur, jusques à ce que finablement l'orateur vint à toucher la bataille de Pharsale : car alors Cæsar transporté hors de soy, tressaillit de toute la personne, de sorte que quelques papiers qu'il tenoit, luy tumberent des mains, et fut contrainct malgré luy, contre son prejudice, d'absouldre Ligarius.

XL. Depuis estant la chose publique reduitte en Mo-

2 D : derogeante — 16 A B : nuyra d'ouyr D d'oüir — 22 D : en affection — 27-28 D : de toute sa personne

narchie, quittant de tout poinct le maniement des affaires, il se meit à enseigner la philosophie aux jeunes hommes qui le voulurent hanter, par la frequentation desquelz, pource que c'estoyent presque tous les premiers et les plus nobles de la ville, il vint de rechef à avoir autant ou plus d'authorité en la ville que jamais. Son estude et occupation estoit de composer des discours de philosophie, en maniere de dialogues et devis, et d'en translater de Grec en Latin, mettant peine de rendre les paroles Grecques, qui sont propres aux Dialecticiens ou aux Physiciens, par autres Latines : car ce a esté, comme lon dit, le premier qui a donné noms Latins à ces mots Grecs, qui sont propres aux philosophes, Phantasia, c'est à dire, apprehension, Catathesis, consentement, Epoché, doubte, Catalepsis, comprehension, Atomon, indivisible, Ameres, simple, Cænon, vuide, et plusieurs autres semblables : au moins si ce n'a esté le premier, ce a bien esté celuy qui plus en a inventé et usé, en tournant aucuns par translations, autres en termes propres, si bien qu'ilz estoyent receuz, usitez et entendus de chascun. Quant à la facilité et promptitude d'escrire vers, il en usoit aucunefois par maniere de passetemps : car on dit que quand il s'y mettoit une fois, il en escrivoit bien cinq cents pour une nuict. Or durant tout ce temps la, il se tenoit presque ordinairement aux champs, en quelques maisons qu'il avoit aupres de Thusculum, de là ou il escrivoit à ses amis, qu'il menoit une vie de Laertes, soit qu'il le dist en jouant, comme c'estoit bien sa coustume, ou pource qu'il sentist des pointures de l'ambition qui luy feissent desirer de retourner au maniement des affaires, et s'ennuyer de

8 A : en maniere de devis — 12 D : donné les noms — 19 D : par translation en autres termes propres — 27 A : le dict — 30 A : et desplorer l'estat

l'estat present de la chose publique : tant y a qu'il venoit bien peu souvent à la ville, pour visiter et entretenir Cæsar seulement, et estoit tousjours le premier à approuver et confirmer les honneurs qui luy estoyent decernez, et s'estudioit à dire tousjours quelque chose de nouveau, à la louange de luy et de ce qu'il faisoit, comme fut ce qu'il dit touchant les statues de Pompeius, lesquelles ayans esté abbatues, Cæsar commanda qu'elles fussent redressees, comme elles le furent : car Ciceron dit alors que Cæsar par ceste humanité d'avoir fait redresser les statues de Pompeius, avoit asseuré les sienes.

XLI. Mais ayant proposé d'escrire toute l'histoire Romaine, et y mesler parmy beaucoup des Grecques, en y adjoustant toutes les fables et fictions entierement que les Grecs escrivent et racomptent, il fut surpris de plusieurs affaires et accidents publiques et privez, qui l'accueillirent oultre son gré, dont toutefois il s'en procura la plus part luy mesme : car premierement il repudia sa femme Terentia, pource qu'elle n'avoit tenu compte de luy durant la guerre, de maniere qu'il se partit de Rome sans avoir ce qui luy estoit necessaire pour s'entretenir hors de sa maison, et encore quand il s'en retourna ne feit elle aucun acte ny devoir de bonne affection envers luy : car elle ne vint onques à Brundusium, là ou il sejourna long temps : et, qui pis est, à sa fille qui eut bien le cueur de se mettre en chemin pour faire un si long voyage, elle ne luy donna ny suitte ny compagnie, ny argent et equippage tel comme il luy appartenoit, ains feit en sorte que Ciceron à son retour trouva sa maison vuide, et ayant faulte de toutes choses necessaires, et au contraire bien

5 D : toujours à dire — 16 A : l'accueuilloient Ae : l'accueillirent — 21 A : qu'il luy estoit Ae : qui luy estoit

lourdement chargee de debtes : c'estoyent les plus honestes causes que lon alleguast de leur divorce. Mais oultre ce que Terentia les nioit, luymesme luy donna bien grand moyen de s'en justifier, par ce que peu de temps apres il espousa une jeune fille, dont il estoit devenu amoureux, comme disoit Terentia, pour sa beaulté, ou, comme Tiro son serviteur a escrit, pour sa richesse, à fin que des biens d'elle il peust payer ses debtes : car elle estoit fort riche, et luy gardoit Ciceron ses biens ayant esté institué heritier, commissaire pour cest effect : et pource qu'il devoit une grosse somme d'argent, ses parents et amis luy conseillerent d'espouser ceste jeune fille, encore qu'il fust hors d'aage pour elle, à fin que des biens d'elle il peust satisfaire à ses creanciers : mais Antonius faisant mention de ce mariage es responses qu'il feit alencontre des Philippiques de Ciceron, luy reproche qu'il avoit chassé de sa maison une femme, aupres de laquelle il estoit envieilly, se mocquant plaisamment en passant de ce qu'il avoit esté homme oiseux, qui ne s'estoit jamais party de sa maison, ny n'avoit esté en guerre pour faire service à la chose publique. Peu de temps apres qu'il eust espousé ceste seconde femme, sa fille mourut en travail d'enfant en la maison de Lentulus, auquel elle avoit esté mariee en secondes noces, apres la mort de Piso son premier mary : si le vindrent voir les philosophes et gens de lettres de tous costez, pour le reconforter : mais il porta si impatiemment ceste mort, qu'il en repudia sa seconde femme, pource qu'il luy fut advis qu'elle se resjouit de la mort de sa fille.

XLII. Voila l'estat auquel estoyent les affaires de sa maison. Quant à la conjuration alencontre de Cæsar, il n'en fut

15 A : responces — 18-19 A : en le notant quand et quand plaisamment d'avoir esté homme qui ne s'estoit B D : se mocquant aussi plaisamment en passant de ce

point participant, encore qu'il fust des plus grands amis de Brutus, et qu'il fust desplaisant de voir les choses reduittes en l'estat qu'elles estoyent, et qu'il regretast le passé autant que nul autre : mais les conjurez eurent peur de sa nature, qui avoit faulte de hardiesse, et de son aage, auquel bien souvent l'asseurance vient à faillir aux plus fortes et plus constantes natures. Toutefois la conspiration ayant esté executee par Brutus et par Cassius, les amis de Cæsar s'estant bendez ensemble, on eut grande doubte que la ville ne tumbast de rechef en guerres civiles. Et Antonius qui lors estoit Consul, feit assembler le Senat, là ou il parla quelque peu de reduire les choses à concorde : mais Ciceron ayant fait plusieurs remonstrances propres au temps, proposa finablement au Senat de decerner à l'exemple des Atheniens une generale abolition et oubliance des choses faittes alencontre de Cæsar, et de distribuer à Brutus et à Cassius quelques gouvernemens de provinces : mais il ne s'en feit du tout rien : car le peuple de luymesme s'esmeut à pitié et compassion quand il veit porter le corps atravers la place. Et quand Antonius davantage leur monstra sa robbe toute pleine de sang, percee et detaillee de coups d'espee, adonc devindrent ilz presque furieux de courroux, cherchans par la place s'ilz trouveroyent aucuns de ceux qui l'avoyent tué : et prenans des tizons de feu s'en coururent vers leurs maisons pour les y brusler : mais eulx ayans bien preveu ce danger s'en sauverent : et se doubtans que s'ilz demouroyent à Rome, ilz auroyent beaucoup de telles alarmes, ilz abandonnerent la ville.

XLIII. Parquoy Antonius incontinent leva la teste haulte, et devint redoubtable à tous, comme pretendant

31 D : haut

à se faire Monarque, mais plus encore à Ciceron qu'à nul autre : car Antonius voyant que Ciceron commenceoit à rentrer en authorité au maniement des affaires, et sçachant qu'il estoit familier amy de Brutus, ne le voyoit point vouluntiers aupres de luy, et si y avoit encore d'ailleurs souspeçon entre eulx deux pour la diversité de leurs meurs et difference de leurs natures : ce que craignant Ciceron, fut premierement en propos de s'en aller au gouvernement de la Syrie soubz Dolabella, comme l'un de ses lieutenans : mais ceulx qui estoyent designez pour estre Consulz l'annee ensuyvant apres Antonius, deux hommes de bien, grands zelateurs de Ciceron, Hircius et Pansa, le prierent de ne les abandonner point, prenans sur eulx qu'ils aboliroyent ceste trop grande puissance d'Antonius, pourveu qu'il voulust demourer avec eulx. Parquoy Ciceron ne les croyant, ny ne les descroyant pas aussi du tout, laissa aller Dolabella, et promeit à Hircius et Pansa qu'il passeroit son Esté à Athenes, et que si tost qu'ils auroyent pris possession de leur Consulat, il s'en retourneroit à Rome : et en ceste resolution monta sur mer tout seul pour s'en aller en la Grece. Mais ainsi qu'il advient souvent, il y eut quelque empeschement qui le retarda qu'il ne peut faire voile, et luy venoyent tous les jours nouvelles de Rome, comme est bien la coustume, que Antonius s'estoit merveilleusement changé, et qu'il ne faisoit plus rien, sinon avec l'authorité et le consentement du Senat, et qu'il ne tenoit plus qu'à sa presence que toutes les choses n'allassent bien. Adonc luy mesme condamnant sa trop grande crainte, s'en retourna de rechef à Rome, là ou il ne se trouva point deceu de sa premiere esperance, tant il sortit de gens qui allerent au devant de luy, de sorte qu'il consuma presque tout un jour à embrasser et toucher en la main de ceulx qui par hon-

neur l'estoyent venu rencontrer tant à la porte de la ville, que par le chemin jusques en sa maison. Le lendemain Antonius feit assembler le Senat, et le feit nommeement appeller : il n'y voulut pas aller, ains se meit au lict, feignant se trouver mal pour le travail qu'il avoit enduré le jour precedent : mais la vraye cause pour laquelle il n'y alloit pas, estoit la crainte et le souspeçon d'une embusche que lon luy avoit dressee sur le chemin s'il y fust allé, ainsi qu'il luy avoit esté revelé par un de ses amis. Antonius fut marry de ce qu'on le calumnioit à tort de le faire aguetter, et envoya des soudards en sa maison, ausquelz il commanda de l'amener comment que ce fust, ou de mettre le feu dedans sa maison : toutefois plusieurs s'en entremirent, qui le prierent de n'en faire rien, et se contenta de faire seulement prendre des gages en sa maison. Depuis ceste heure la, ilz continuerent tousjours à s'entreharceler, tout doulcement neantmoins, en se donnant garde l'un de l'autre, jusques à ce que le jeune Cæsar, retournant de la ville d'Apollonie, se porta pour heritier de Julius Cæsar, et vint en different avec Antonius pour la somme de deux millions cinq cents mille escus, qu'il retenoit riere luy des biens de Cæsar.

XLIV. A l'occasion dequoy Philippus qui avoit espousé la mere de ce jeune Cæsar, et Marcellus qui estoit mary de sa sœur, s'en allerent avec luy devers Ciceron, et convindrent ensemble, que Ciceron presteroit au jeune Cæsar la faveur de son authorité et de son eloquence, tant envers le Senat qu'envers le peuple, et le jeune Cæsar en recompense asseureroit Ciceron par le moyen de son argent et de ses armes : car le jeune homme avoit desja autour de luy plusieurs des vieux soudards qui avoyent

11 *et* 31 D : soldats (*et sic p.*) — 20 D : vint un different

esté à la guerre soubz Cæsar. Et davantage il y avoit une autre cause qui faisoit que Ciceron acceptoit bien voluntiers l'amitié de ce jeune Cæsar : c'est que du vivant de Pompeius et de Julius Cæsar, il luy fut advis une nuict en songeant, que lon feit appeller les enfans des Senateurs au Capitole, pource que Jupiter avoit ordonné de monstrer celuy qui devoit un jour estre Chef et Prince de Rome, et que tous les Romains de grand desir qu'ils avoyent de voir qui ce seroit, estoyent tous accourus autour du temple : et que tous les enfans semblablement estoyent là attendans avec leurs belles robbes bordees de pourpre, jusques à ce que soudainement les portes du temple s'ouvrirent : et adonc les enfans se leverent les uns apres les autres, et allerent passer au long de la statue de Jupiter, qui les regarda tous, et les renvoya bien malcontents, excepté ce jeune Cæsar, auquel quand il vint à passer devant luy, il tendit la main, et dit, « Seigneurs Romains, « cest enfant icy est celuy qui mettra fin à voz guerres ci- « viles quand il sera vostre Chef ». Lon dit que Ciceron eut ceste vision en dormant, et qu'il imprima bien fermement en sa memoire la forme du visage de l'enfant, mais qu'il ne le cognoissoit point, et que le lendemain il s'en alla expressement au champ de Mars ou se souloyent aller esbattre les jeunes gens, là ou il trouva que les enfans ayans achevé leurs exercices, s'en retournoyent en leurs maisons, et qu'entre eulx il apperceut le premier celuy qu'il avoit veu en songeant, et le recogneut fort bien, dequoy estant encore plus esbahy, il luy demanda qui estoit son pere et sa mere. Il estoit filz d'un Octavius, homme non autrement grand de renom, et de Accia sœur de Julius Cæsar,

7 A D : chef et prince — 19 A D : chef — 28-30 A : luy demanda à qui il estoit. Il estoit filz d'un Octavius, qui n'estoit pas autrement homme de fort grand renom — 30 D : de grand renom

lequel n'ayant point d'enfant, l'institua par testament son heritier, en luy laissant ses biens et sa maison. Depuis ce temps la, on dit que Ciceron estoit bien aise de parler à luy quand il le pouvoit rencontrer, et que luy aussi recevoit amiablement le bon recueil et la chere que luy faisoit Ciceron : car encore de bonne adventure il avoit esté né l'annee mesme de son Consulat.

XLV. Voila les causes que lon alleguoit de l'inclination que Ciceron avoit à ce jeune Cæsar : mais à la verité la haine grande qu'il portoit à Antonius premierement, et puis sa nature qui estoit ambitieuse, furent, à mon advis, les principales causes qui luy acquirent l'amitié de Cæsar, estimant que le port de sa puissance en armes luy serviroit à fortifier son authorité au maniement des affaires, avec ce que le jeune homme le sçavoit si bien flatter, qu'il l'appelloit son pere, dequoy Brutus se courrouceant fort es Epistres qu'il escrit à Atticus, reprent aigrement Ciceron, disant que pour la crainte qu'il avoit d'Antonius, il se soubmettoit à ce jeune Cæsar, et monstroit ne tascher pas tant à remettre Rome en liberté, comme il prochassoit d'avoir un maistre doux et gracieux. Toutefois Brutus ne laissa pas pour cela d'emmener avec luy le filz de Ciceron qui estudioit à Athenes en la philosophie, et luy donner charge de gens aupres de luy, et de s'en servir en plusieurs endroits, esquelz il se porta tresbien. Mais l'authorité et la puissance de Ciceron fut alors en vigueur plus grande qu'elle n'avoit encore jamais esté : car il faisoit et obtenoit tout ce qu'il vouloit, et embrouilla si bien Antonius, qu'il le chassa de la ville, et envoya contre luy pour le combatre tous les deux Consulz Hircius et Pansa, et feit que le Senat ordonna au jeune Cæsar des sergens pour porter les haches devant luy, et tout l'autre ornement et equippage de Præteur, comme combatant pour

le bien public. Mais apres qu'Antonius eut perdu la bataille, et que tous les deux Consulz y eurent esté tuez, toutes les armees se rengerent ensemble à Cæsar. Le Senat adonc ayant peur de ce jeune homme qui avoit la fortune si grande, tascha de rappeller par honneurs et par presens les armees qu'il avoit autour de luy, et luy distraire ceste si grande puissance, disant qu'il n'estoit plus besoing de force pour la defense de la chose publique, puis que l'ennemy Antonius s'en estoit enfuy. Ce que craignant Cæsar, envoya secrettement devers Ciceron gens pour luy suader et le prier de procurer qu'ilz fussent eulx deux eleus ensemble Consulz, et que quand ilz seroyent en l'estat, il ordonneroit de toutes choses ainsi que bon luy sembleroit, et manieroit ce jeune homme à son plaisir, lequel n'en desiroit avoir que le tiltre et l'honneur seulement. Cæsar mesme confessa depuis que craignant d'estre tout à plat ruiné, et de demourer tout seul, il s'estoit servy bien à poinct à son besoing de l'ambition de Ciceron, et qu'il l'avoit enhorté et solicité de demander le Consulat avec le port et la faveur qu'il luy feroit.

XLVI. Là fut Ciceron bien abuzé et affiné tout vieil qu'il estoit, par ce jeune homme, quand il se laissa conduire à favoriser sa poursuitte du Consulat, et luy rendre le Senat favorable, dont sur l'heure mesme il fut grandement repris par ses amis, et peu apres il s'apperceut bien qu'il s'estoit ruiné luy mesme, et avoit quand et quand perdu la liberté de son païs : car ce jeune homme se trouvant grand par son moyen, si tost qu'il se veit prouveu du Consulat, le planta là, et s'accorda avec Antonius et Lepidus : et assemblant ses forces avec les leurs, partagea avec eux l'empire Romain, ne plus ne moins que si c'eust

28 D : se vid proveu — 31 A : avec eulx l'Empire Romain

esté un heritage commun entre eulx, et fut fait un rolle de plus de deux cents personnes que lon devoit faire mourir : mais le plus grand different et plus mal aisé à accorder qu'ilz eurent entre eulx, fut de la proscription de Ciceron : car Antonius ne vouloit entendre à appointement quelconque que celuy la premierement ne mourust : Lepidus estoit de son advis : et Cæsar leur contredisoit à tous deux. Leur entreveuë fut aupres de la ville de Boulogne, là ou ilz furent trois jours à parlementer eux trois tous seulz en secret dedans un lieu environné tout alentour d'une petite riviere, et dit on que les deux premiers jours Cæsar teint bon pour Ciceron, mais que le troisieme il se laissa aller, et qu'il l'abandonna. Le contre eschange qu'ilz feirent entre eulx fut tel : Cæsar abandonna Ciceron, et Lepidus son propre frere Paulus, et Antonius bailla aussi Lucius Cæsar, qui estoit son oncle, frere de sa mere, tant ilz se jetterent hors de toute raison et de toute humanité pour servir à la passion de leur furieuse haine et enragé courroux, ou pour mieux dire, ilz monstrerent qu'il n'y a beste sauvage au monde si cruelle que l'homme, quand il se treuve en main la licence et le moyen d'executer sa passion.

XLVII. Pendant que ces choses se faisoyent, Ciceron estoit en une de ses maisons aux champs pres la ville de Thusculum, ayant son frere Quintus Ciceron avec luy, là ou leur estant venue la nouvelle de ces proscriptions, ilz resolurent de descendre à Astyra, qui est un lieu joignant la marine, ou Ciceron avoit une maison, pour là s'embarquer, et s'en aller en Macedoine devers Brutus : car il estoit ja bruit qu'il se trouvoit fort et puissant : si se feirent porter tous deux en littieres estans si affoiblis

19 A B : mieulx — 25 C : Thusculun [*sic*] A B D : Thusculum

d'ennuy et de douleur, qu'à peine eussent ilz peu autrement aller : et par le chemin faisans approcher leurs littières coste à coste l'une de l'autre, alloyent deplorans leurs miseres, mesmement Quintus qui perdoit patience. Si luy souvint encore qu'il n'avoit point pris d'argent au partir de sa maison, et Ciceron son frere en avoit luymesme bien petit, et à ceste cause qu'il valoit mieulx que Ciceron gaignast tousjours le devant, ce pendant que luy iroit un tour courant jusques en sa maison pour prendre ce qui luy estoit necessaire, et s'en recourir incontinent apres son frere. Ilz furent tous deux de cest advis, et s'entrembrassans en plorant tendrement, se departirent l'un de l'autre. Peu de jours apres Quintus ayant esté trahy et decelé par ses propres serviteurs à ceulx qui le cherchoyent, fut occis luy et son filz : mais Ciceron s'estant fait porter jusques à Astyra, et y ayant trouvé un vaisseau, s'embarqua incontinent dedans, et alla cinglant au long de la coste jusques au mont de Circe avec bon vent : et de là voulans les mariniers incontinent faire voile, il descendit en terre, soit ou pource qu'il craignist la mer, ou qu'il ne fust pas encore du tout hors d'esperance que Cæsar ne l'auroit point abandonné, et s'en retourna par terre devers Rome bien environ six lieuës : mais ne sçachant à quoy se resouldre et changeant d'advis, il se feit de rechef reporter vers la mer, là ou il demoura toute la nuict en grande destresse et grande agonie de divers pensemens : car il eut quelquefois fantasie de s'en aller secrettement en la maison de Cæsar, et se tuer luymesme à son foyer, pour luy attacher les furies vengeresses de son sang : mais la crainte d'estre surpris par le chemin et tourmenté cruellement, le destourna de ce propos : parquoy repre-

7 D : bien peu — 29 A D : fouyer

nant de rechef autres advis mal digerez pour la perturbation d'esprit en laquelle il estoit, il se rebailla à ses serviteurs à conduire par mer en un autre lieu nommé [a] Capites, là ou il avoit maison et une fort doulce et plaisante retraitte pour la saison des grandes chaleurs, quand les vents du Nort, que lon appelle Etesiens souflent au cueur de l'Esté, et y a un petit temple d'Apollo tout sur le bord de la mer, duquel il se leva une grosse compagnie de corbeaux, qui avec grands cris prindrent leur vol vers le bateau, dedans lequel estoit Ciceron, qui voguoit le long la terre : si s'en allerent ces corbeaux poser sur l'un et l'autre bout des vergues de la voile, les uns crians, les autres becquettans les bouts des cordages, de maniere qu'il n'y avoit celuy qui ne jugeast que c'estoit signe de quelque malheur à venir. Ciceron neantmoins descendit en terre, et entra dedans le logis, ou il se coucha pour voir s'il pourroit reposer : mais la plus part de ces corbeaux s'en vint encore jucher sur la fenestre de la chambre ou il estoit, faisant si grand bruit que merveille, et y en eut un entre autres qui entra jusques sur le lict ou estoit couché Ciceron ayant la teste couverte, et feit tant qu'il luy tira petit à petit avec le bec, le drap qu'il avoit sur le visage : ce que voyans ses serviteurs, et s'entredisans qu'ilz seroyent bien lasches s'ilz attendoyent jusques à ce qu'ilz veissent tuer leur maistre devant leurs yeux, là ou les bestes luy vouloyent aider et avoyent soing de son salut, le voyans ainsi indignement traitté, et eulx ne faisoyent pas tout ce qu'ilz pouvoyent pour tascher à le sauver : si feirent tant moitié par prieres, moitié par force qu'ilz le remeirent en sa littiere pour le reporter vers la mer :

a. Aucuns lisent Caiete.

12 D : verges — 27 A : voyant — (A : *la note manque.* D: Caiette)

XLVIII. mais sur ces entrefaittes les meurtriers qui avoyent charge de le tuer, Herennius un Centenier, et Popilius Lena Capitaine de mille hommes, que Ciceron avoit autrefois defendu en jugement, estant accusé d'avoir occis son propre pere, ayans avec eulx suite de soudards arriverent, et estans les portes du logis fermees, les meirent à force dedans, là ou ne trouvans point Ciceron, ilz demanderent à ceux du logis, ou il estoit. Ilz respondirent qu'ilz n'en sçavoyent rien. Mais il y eut un jeune garson nommé Philologus serf affranchy par Quintus, à qui Ciceron enseignoit les lettres et les arts liberaux, qui descouvrit à cestuy Herennius, que ses serviteurs le portoyent dedans une littiere vers la mer par des allees qui estoyent couvertes et umbragees d'arbres de costé et d'autre. Le Capitaine Popilius incontinent prenant avec luy quelque nombre de ses soudards, s'encourut à l'entour par dehors pour l'atraper au bout de l'allee, et Herennius s'en courut tout droit par les allees. Ciceron qui le sentit aussi tost venir, commanda à ses serviteurs qu'ilz posassent sa littiere, et prenant sa barbe avec la main gauche, comme il avoit accoustumé, regarda franchement les meurtriers au visage, ayant les cheveux et la barbe tous herissez et pouldreux, et le visage desfaict et cousu pour les ennuis qu'il avoit supportez, de maniere que plusieurs des assistens se boucherent les yeux pendant que Herennius le sacrifioit : si tendit le col hors de sa littiere, estant aagé de soixante et quatre ans, et luy fut la teste couppee par le commandement d'Antonius, avec les deux mains, desquelles il avoit escrit les oraisons Philippiques contre luy : car ainsi avoit Ciceron intitulé les harengues qu'il avoit escrittes en haine de

3 *et* 15 A : Pillius — 10 D : garçon

luy, et sont encore ainsi nommees jusques aujourdhuy.

XLIX. Quand on apporta ces pauvres membres tronçonnez à Rome, Antonius estoit d'adventure occupé à presider à l'election de quelques magistrats, et l'ayant ouy et veu, il s'escria tout hault, que maintenant estoyent ses proscriptions executees, et commanda que lon allast porter la teste et les mains sur la tribune aux harengues au lieu qui se nommoit Rostra. Ce fut un spectacle horrible et effroyable aux Romains, qui n'estimerent pas voir la face de Ciceron, mais une image de l'ame et de la nature d'Antonius, lequel entre tant de mauvais actes, en feit un seul ou il y eut quelque apparence de bien, c'est qu'il meit Philologus entre les mains de Pomponia femme de Quintus Ciceron, et elle l'ayant en sa puissance oultre les autres cruelz tourmens qu'elle luy feit endurer, le contraignit de coupper luymesme de sa chair propre par morceaux, et les rostir, et puis les manger. Ainsi l'escrivent aucuns des historiens. Toutefois Tiro qui estoit serviteur affranchy de Ciceron, ne fait aucune mention de la trahison de ce Philologus. Mais j'ay entendu que Cæsar Auguste long temps depuis alla un jour voir un de ses nepveux, lequel tenoit en ses mains un livre de Ciceron, et que luy craignant que son oncle ne fust mal content de luy trouver ce livre en la main, le cuida cacher soubz sa robbe. Cæsar le veit, et le luy prit, et en leut tout de bout une grande partie, puis le rendit au jeune garson en luy disant, « C'estoit un sçavant homme, mon filz, et qui « aimoit fort son païs. » Et apres qu'il eut desfait Antonius, estant Consul, il choisit pour son compagnon au Consulat le filz de Ciceron, du temps duquel le Senat ordonna que les statues d'Antonius seroyent abbatues, et priva sa

1 D : aujourd'huy — 14 C D : Quintus Cicero — 26 D : garçon

memoire de tous autres honneurs, adjoustant davantage à son decret que de lors en avant nul de la famille des Antoniens ne pourroit porter le avant nom de Marcus. Ainsi la justice divine feit encore tumber la fin extreme de la punition d'Antonius en la maison de Ciceron.

LA COMPARAISON
DE CICERON AVEC DEMOSTHENES

I. Voila ce qui est peu venir à nostre cognoissance, touchant les choses notables et dignes de memoire que lon a mis par escript de Ciceron et de Demosthenes. Au demourant, laissant à part la comparaison de la similitude ou difference de l'eloquence qui est en leurs oraisons, il me semble que je puis bien dire jusques là, que Demosthenes employa entierement tout tant qu'il avoit de sens et de science ou naturelle ou acquise en l'art de rhetorique, et qu'il surpassa en force et vertu d'eloquence tous ceulx qui de son temps se meslerent de harenguer et advocasser : et en gravité et magnificence de stile, tous ceulx qui escrivent seulement pour monstre et pour ostentation : et en diligence exquise et artifice, tous les sophistes et maistres de rhetorique. Et que Ciceron estoit homme universel meslé de plusieurs sciences, et qui avoit estudié en diverses sortes de lettres, comme lon peut cognoistre, par ce qu'il a laissé plusieurs livres philosophiques qui sont de son invention, escrits à la maniere des philosophes Academiques : et si peut on voir encore es oraisons qu'il a escrites en quelques causes pour s'en servir en jugement, qu'il cherchoit les occasions de monstrer en passant qu'il avoit cognoissance des bonnes lettres.

Et davantage peut on aussi voir atravers leurs stiles quelque umbre de leur naturel : car le stile de Demosthenes n'a rien de gayeté, rien de jeu ny d'embellissement, ains est par tout serré, et n'y a rien qui ne presse et qui ne poigne à bon esciant, et ne sent pas seulement la lampe, comme disoit Pytheas en se mocquant, ains sent un beuveur d'eau, un grand travail, et ensemble une aigreur et austerité de nature. Là ou Ciceron bien souvent usoit du mocquer jusques à approcher bien fort du plaisant et gaudisseur : et tournant en ses plaidoyers des choses de consequence en jeu et en risee, pource qu'il luy venoit à propos, oublioit quelquefois le devoir bien seant à un personnage de gravité et de dignité telle qu'il estoit : comme en la defense de Celius, là ou il dit qu'il ne falloit point trouver estrange, si en une si grande affluence de richesses et de delices, il se donnoit un peu de bon temps, et que c'estoit une folie de n'user pas des voluptez qui estoyent licites et permises, attendu mesmement qu'il y avoit eu des plus renommez philosophes qui avoyent colloqué la souveraine felicité de l'homme en la volupté : et dit on que ayant Marcus Caton accusé Murena, Ciceron estant Consul le defendit, et qu'en son plaidoyer il brocarda plaisamment toute la secte des philosophes Stoïques à cause de Caton, pour les estranges opinions qu'ilz tienent que lon appelle paradoxes, de sorte que tous les assistens s'en mettans à rire hault et clair, jusques aux juges mesmes, Caton aussi se soubriant un petit se prit à dire à ceulx qui estoyent assis aupres de luy, « Que nous avons un grand rieur et un grand moc-

10 A B D : et du gaudisseur — 12-13 A : quelquefois le bien seant — 14 D : Cælius — 14-16 A : dit qu'il ne commettroit rien que l'on deust trouver mauvais ny estrange, si en une si grande affluence de plaisir et de delices, il se donnoit — 26 A : s'en prenans à rire

« queur de Consul, Seigneurs ! » Mais sans cela il semble que Ciceron a tousjours fort aimé à rire et à se mocquer, tellement que sa face mesme, seulement à la voir, promettoit bien une nature joyeuse, gaye et enjouee : là ou au visage de Demosthenes on lisoit tousjours une activeté, un chagrin resveur et pensif qui ne le laissoit jamais, de maniere que ses ennemis, comme il dit luymesme, l'appelloyent fascheux et pervers.

II. Davantage en leurs compositions on voit que l'un parle sobrement à sa louange, de maniere que lon ne s'en sçauroit offenser, et non jamais, sinon qu'il en soit besoing pour le regard de quelque chose de consequence, au demourant fort reservé et modeste à parler de soymesme : et au contraire les demesurees repetitions d'une mesme chose, dont usoit Ciceron à tous propos en ses oraisons, monstroyent une excessive cupidité de gloire quand il crioit incessamment,

> Cede la force armee à la prudence,
> Le triumphal laurier à l'eloquence.

Il y a plus, qu'il ne louoit pas seulement ses actes et ses faicts, mais aussi les harengues qu'il avoit escrittes ou prononcees, comme s'il eust eu à s'esprouver alencontre d'un Isocrates ou d'un Anaximenes maistre d'eschole de rhetorique, et non pas à manier et redresser un peuple Romain,

> Champion ferme armé pesantement,
> Pour l'ennemy attendre ouvertement.

Car il est bien necessaire qu'un gouverneur d'estat politique acquiere authorité par son eloquence : mais d'appeter gloire de son beau parler, ou, qui pis est, la men-

5-6 D : activité

dier, c'est acte de cueur trop bas : et pourtant en ceste partie faut il confesser que Demosthenes est plus grave et plus magnanime, qui luy mesme alloit disant, que toute son eloquence n'estoit qu'une rotine acquise par long exercice, laquelle avoit encore besoing d'auditeurs qui voulussent ouïr patiemment, et qui reputoit sots et impertinents, comme à la verité ilz sont, ceulx qui s'en glorifioyent.

III. Cela ont ilz bien egalement commun entre eulx, que tous deux ont eu grand credit et grande authorité à prescher le peuple, et à obtenir ce qu'ilz ont voulu proposer, de sorte que les Capitaines et ceulx qui avoyent les armes en mains ont eu affaire de leur eloquence, comme Chares, Diopithes et Leosthenes se sont aidez de Demosthenes : et Pompeius et le jeune Cæsar, de Ciceron, ainsi que Cæsar mesme le confesse en ses Commentaires qu'il a escripts à Agrippa et à Mecœnas. Mais ce qui plus espreuve et qui plus descouvre la nature de l'homme, comme lon dit, et comme il est vray, c'est la licence et l'authorité d'un magistrat, laquelle remue tout tant qu'il y a de passions au fond du cueur d'un homme, et fait venir en evidence tous les vices secrets qui y sont cachez : Demosthenes ne l'a point eu, ny n'a point donné aucune telle preuve de soy, par ce qu'il ne fut jamais en magistrat de grande authorité ny dignité : car il ne conduisit pas comme Capitaine general l'armee que luymesme avoit dressee contre Philippus : là ou Ciceron fut envoyé Quæsteur en la Sicile, et Proconsul en la Cilicie et Cappadocie en un temps que l'avarice et convoitise d'avoir estoit si effrenee, que les Capitaines et gouverneurs que lon envoyoit pour regir les provinces, estimans que c'estoit couardise de desrobber, ravissoyent ouvertement par force, et auquel temps le prendre n'estoit pas reputé mal fait,

ains celuy qui le faisoit modereement en estoit aimé : luy au contraire y monstra un grand mespris d'argent, et feit cognoistre une grande humanité, doulceur et debonnaireté qui estoit en luy. Et dedans Rome ayant esté eleu en apparence Consul, mais à la verité Dictateur, avec souveraine authorité et puissance de toutes choses alencontre de Catilina et de ses complices, il porta tesmoignage de verité à l'oracle de Platon, lequel a dit, « Que « lors les villes seront à la fin de leurs miseres et mal- « heurs, quand par quelque bonne et divine fortune, « puissance grande conjoincte avec sapience et justice « se rencontreront en un mesme subject. » Lon blasme Demosthenes d'avoir fait gaing mercenaire de son eloquence, et qu'il escrivit secrettement une oraison pour Phormion, et une autre pour Apollodorus en une mesme cause ou ilz estoyent parties contraires : et fut aussi noté de recevoir argent du Roy de Perse, et de faict attaint et condamné pour l'argent qu'il avoit pris de Harpalus. Et si d'adventure lon vouloit dire que ceulx qui escrivent cela, qui sont plusieurs, ne disent pas la verité, pour le moins est il impossible de refuter ce poinct, que Demosthenes n'a pas esté homme de cueur assez ferme, pour oser franchement regarder alencontre des presens, que les Roys luy offroyent, en le priant de les accepter pour l'honneur d'eux, et pour leur faire plaisir : aussi n'estoit ce pas acte d'homme qui prestoit à usure navale la plus excessive de toutes. Et à l'opposite comme nous avons ja dit, il est certain que Ciceron refuza les presens que luy

18-27 A : Harpalus, mais si nous voulons dire alencontre que ceulx qui ont escrit cela, qui sont plusieurs, ont menty, et que Demosthenes n'eust pas ozé seulement regarder les presens que les Roys luy faisoient, en le priant de les accepter pour l'honneur d'eulx, et que cela n'estoit pas le faict d'un homme qui empruntoit argent à usure navale, qui estoit la plus grande, il seroit impossible de le refuter. Et

offrirent les Siciliens pendant qu'il y estoit Quæsteur, et le Roy des Cappadociens, pendant qu'il estoit en Cilicie Proconsul, et mesme ceulx que luy presenterent et le presserent d'accepter ses amis, en bonne et grosse somme de deniers, quand il sortit de Rome à son bannissement.

IV. Davantage le bannissement de l'un luy fut honteux et infame, attendu qu'il fut banny par sentence comme larron : et à l'autre fut aussi glorieux, que acte qu'il ait oncques fait, estant chassé pour avoir osté des hommes pestilencieux à son païs : pourtant ne parla on point de celuy la depuis qu'il s'en fut allé : mais pour cestuy cy le Senat changea de robbe et se vestit de dueil, et arresta qu'il n'interposeroit son authorité à decret quelconque, que premierement le rappel de Ciceron ne fust passé par les voix du peuple. Vray est que Ciceron passa en oisifveté le temps de son bannissement estant à ne rien faire en la Macedoine : et l'un des principaulx actes que feit oncques Demosthenes en tout le temps qu'il s'entremeit des affaires publiques, fut pendant qu'il estoit en exil : car il alla par toutes les villes aidant aux ambassadeurs des Grecs, et reboutant ceulx des Macedoniens : en quoy faisant il se monstra bien meilleur citoyen, que ne feirent Themistocles ny Alcibiades en pareille fortune. Et soudain qu'il fut rappellé et retourné, il se meit de rechef à suyvre le mesme train qu'il avoit suyvy paravant, et continua tousjours de faire la guerre à Antipater et à ceulx de Macedoine : là ou Lælius en plein Senat dit injure à Ciceron de ce, qu'il se tenoit coy sans mot dire, lorsque le jeune Cæsar requit qu'il luy fust permis de demander le Consulat contre toutes les loix, en aage qu'il n'avoit encore poil aucun de barbe : et Brutus mesme luy reproche

29 A : requist — 31 D : Brutus mesmes

par lettres, qu'il avoit nourry et eslevé une plus griefve et plus grande tyrannie que celle qu'eulx avoyent ruinee.

V. Et apres tout, la mort de Ciceron est miserable, de voir un pauvre vieillard, que par bonne affection envers leur maistre ses serviteurs trainnoyent ça et là, cherchant tous moyens de pouvoir eschapper et fouir la mort, laquelle ne le venoit trouver gueres de temps avant son cours naturel, et puis encore à la fin luy voir, tout vieil qu'il estoit, ainsi piteusement trencher la teste : là ou Demosthenes, quoy qu'il s'abaissast un petit quand il supplia celuy qui estoit venu pour le prendre, si est ce, que avoir preparé le poison de longue main, l'avoir tousjours gardé, et en avoir usé comme il en usa, ne peut estre sinon grandement louable. Car puis qu'il ne plaisoit pas au Dieu Neptune qu'il jouist de la franchise de son autel il eut recours, par maniere de dire, à une plus grande, qui est la mort, et s'y en alla, en se tirant soymesme hors des mains et des armes des satellites d'un tyran, et se mocquant de la cruaulté d'Antipater.

8 A : puis à la fin luy veoir encore, Ae : et puis encore à la fin luy veoir,

TABLE

AVERTISSEMENT..... v

DEMOSTHENES..... 1

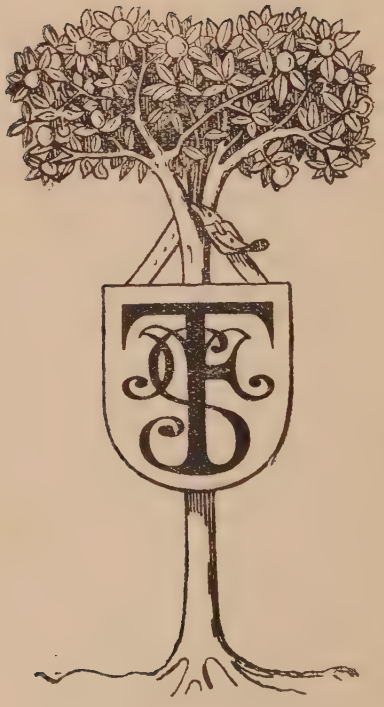
CICERON..... 47

LA COMPARAISON DE DEMOSTHENES AVEC CICERON..... 122

Achevé d'imprimer à Mâcon,

par Protat frères,

le 22 mai 1924.



l m